

Crimes, aliens et châtiments

**Pierre Bordage
Laurent Genefort**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LAURENT LAURENT PIERRE
GENEFORT WHALE BORDAGE
CRIMES, ALIENS
& CHÂTIMENTS

inédit



HÉLIOS



Crimes, aliens et châtiments

Pierre Bordage, Laurent Genefort, Laurent Whale

Jennifer a disparu

Laurent Genefort

1.

Le réduit mal ventilé où je recevais mes clients était une ancienne boutique de cristaux magiques, de bouddhas en simili-nacre et de remèdes de grand-mère gâteuse. Elle occupait le rez-de-chaussée d'un vieil immeuble, dans une rue en pente de Charenton-le-Pont, entre un salon de coiffure Tchip et un fast-food dont les effluves, bien qu'intermittents, suffisaient à me couper l'appétit, contribuant, par un heureux corollaire, à contenir mon début d'embonpoint.

« Ohé, y a quelqu'un ? »

Ce genre de question vis-à-vis de ma personne émanait d'ordinaire d'un huissier. La silhouette énorme qui oblitérait la lueur du jour n'avait pas forme humaine. Aussi pris-je discrètement un stylo, me redressai-je de sous mon bureau et invitai mon visiteur à entrer. De manière ostensible, je reposai le stylo sur le bureau, comme si je venais de le trouver par terre.

Mes yeux se portèrent sur l'imposant personnage qui se tenait devant moi. Je ne pus m'empêcher de pousser le cri du cœur :

« Oh, un totoro ! »

Même taille (deux mètres bien tassés), même croisement entre un hibou et un plantigrade, avec une tête épaisse ouvrant sur une bouche garnie de grosses molaires inoffensives, des membres massifs et un pelage ras, d'un gris virant au crème au niveau du ventre. Les années innocentes de ma jeunesse ressurgirent en moi dans une émouvante bouffée de sérotonine, et je dus me faire violence pour ne pas l'étreindre. On ne fait pas ça à un client potentiel.

Le totoro leva les yeux au ciel.

« Et voilà, ça recommence. Si j'attrapais ce fichu Miyazaku...

— Miyazaki », corrigeai-je automatiquement (une sale manie que j'ai).

Il fit cliqueter les longues griffes soudain apparues à l'extrémité de ses pattes.

« Mon nom est Patou et je suis de sexe féminin... » (c'était donc un *elle*)
« ... si tant est que cela eût une quelconque importance pour mes congénères, s'ils étaient encore de leur monde. »

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qui venait d'être dit, mais c'est souvent le cas avec les aliens que l'on vient de rencontrer. La voix de la totoro avait une consonance métallique, pas désagréable, et elle détachait chaque syllabe à la manière d'une quasi-analphabète déchiffrant un texte. Cela restait néanmoins dans les limites du supportable. Je la laissai continuer, sans la prier toutefois de s'asseoir : la chaise pliante dévolue aux visiteurs n'y aurait pas résisté.

« C'est bien à monsieur G***, détective-enquêteur expert agréé, que je m'adresse ?

— Vous avez cet honneur.

— J'ai besoin d'aide. À vingt euros la journée et compte tenu de mes ressources actuelles, vous êtes mon seul espoir. »

Je ne restai pas insensible à ce poncif. Mes anciennes affinités avec le genre si décrié de la science-fiction, de même que (surtout) le besoin urgent de nouveaux clients, me poussèrent à écouter l'exposé de la visiteuse.

« Pour la bonne compréhension de notre affaire, mieux vaut que je commence par le commencement. Du moins le commencement sur votre planète. Moi et mon compagnon Jennifer sommes arrivés sur Terre il y a cinq ans...

— Comment s'appelle votre planète ?

— Peu importe. Du reste, y penser m'emplit de nostalgie, aussi vous saurais-je gré de ne plus jamais évoquer son existence. *Jamais*, c'est compris ?

— Oui madame.

— Si vous tenez absolument à donner un nom à mon espèce, appelez-la les arshules. Bon, je peux continuer ?

— Faites donc.

— Jennifer et moi avons donc débarqué il y a cinq ans du côté de Creil. Contre toute attente, votre planète nous a séduits, aussi avons-nous décidé de nous y établir pour recommencer une nouvelle vie. Seulement, voilà une semaine que Jennifer a disparu. Il était parti chercher à manger à notre sandwich-döner habituel, et n'est jamais revenu. J'ai interrogé le tenancier du Gai Mésopotamien, monsieur Erdogan, nom qui signifie d'après lui *faucon*, bien qu'il ne se soit jamais donné la peine de m'expliquer ce que c'est. Une espèce de poule carnivore, je crois. Jennifer a bien pris deux menus HyperKebab avec supplément grillades frites semoule. Monsieur Erdogan m'a précisé qu'une minute après être sorti de son restaurant, une voiture noire a freiné sur la moitié de la ruelle, avant de repartir sur les chapeaux de roues en laissant des marques de gomme brûlée sur le bitume. Depuis, je traîne ma peine. Je n'arrive même plus à chanter. La dépression n'est pas une maladie qui touche mon espèce, mais plutôt que de me morfondre dans une attente

stérile, j'ai préféré venir vous voir. Les arshules sont des créatures d'action.

— Une qualité tout à votre honneur. »

La recherche de personnes disparues n'est guère mon domaine. Entre vous et moi (par souci de discrétion professionnelle, il n'a jamais été question de rendre le chiffre public), mon score d'affaires résolues en la matière voisinait alors avec le zéro. Mais je ne pouvais faire le difficile par les temps qui couraient. Les crises financières successives, encouragées par le fait qu'aucun trader ni patron de banque n'a jamais été pendu à un réverbère, laminaient l'économie avec une efficacité bien supérieure à celle de n'importe quelle invasion extraterrestre. De plus, la plaque vissée sur ma porte indiquait : *Problèmes aliens acceptés*. Pour être tout à fait honnête, cette précision renvoyait aux troubles du voisinage causés *par* des aliens, mais l'énoncé trop vague avait rabattu vers moi des extraterrestres en perdition, lesquels formaient depuis un moment le gros de ma clientèle. Au-dessus de mon bureau s'affichaient les photos de cette dernière : un sextupède de Melf IV, un centaure nivenien, un métamorphe moklin, et même un puudly, espèce pourtant réputée dangereuse. (J'avais également eu un alien gazeux, communiquant par télépathie, que je n'avais donc jamais pu photographier. Il n'avait jamais payé mes heures passées à essayer de lui retrouver son vrojakeel, entité dont je n'avais jamais bien compris la nature. En fait, m'avait dit le policier auprès duquel j'avais tenté de porter plainte, toute cette affaire n'avait sans doute été qu'une bête crise de schizophrénie.)

Je tentai : « Est-il possible que Jennifer ait un amant... je veux dire une maîtresse, et qu'elle... ah, diable ! *il* ait tout simplement décidé de vous quitter ? »

En débarquant, les aliens ont coutume de prendre un prénom du cru, mais il semble que les arshules se soient quelque peu emmêlé les pinceaux. Cela arrivait. Une fois, j'avais eu comme client un Choucroute Zizi. Je supposai qu'après cinq ans, il était un peu tard pour changer.

« Impossible.

— Vous êtes bien sûre ?

— Catégorique.

— Le succès de toute enquête implique une franchise totale de la part du client. Votre orgueil peut être blessé, mais...

— Ce n'est pas une question d'orgueil. Jennifer n'a pas pu aller voir quelqu'un d'autre que moi, car il n'y en a plus.

— Pardon ?

— Les arshules ont disparu. Jennifer et moi sommes les derniers représentants de notre espèce.

— Vous m'en voyez désolé.

— Eh bien, c'est la vie, comme vous dites. Acceptez-vous mon cas ?

— Un instant, je vous prie. Je dois vérifier mon emploi du temps.

— Je tourne dans le quartier depuis l'ouverture de votre boutique, à neuf heures quarante, et je n'ai vu personne y entrer ou en sortir.

— Vous étiez dans les parages ? Je ne vous avais pas remarquée. »

Je pris la peine de réfléchir quelques instants.

Si vous n'êtes pas trop pressé d'entrer dans le vif du récit, quelques précisions s'imposent vis-à-vis de ma personne. Le sort s'était montré capricieux à mon égard. D'un naturel introverti, j'avais toujours considéré mes contemporains comme des créatures étranges, vaguement hostiles, et me réfugiais souvent dans les bibliothèques. Mes études de droit avortées pour cause d'intolérance mutuelle, puis celles de lettres achevées, j'avais donné quelques cours de français à des chérubins par l'intermédiaire d'Academia. Malgré les perspectives de carrière qu'offrait cette juteuse entreprise d'assistance scolaire, je m'étais reconverti dans la science-fiction. La vision de quelques films de haut vol comme *Fusion The Core* ou *À l'aube du sixième jour* m'avait inspiré et je m'étais dit : pourquoi pas moi ? Avec un succès mitigé, personne ne m'ayant confié, par pudeur sans doute, que si les masses populaires se ruaient dans les salles obscures pour y voir des histoires creuses et incohérentes, elles n'étaient pas prêtes à en lire. J'avais fait mes premières armes dans une collection de grande distribution, empilant des titres comme *Les Révoltés de Kro*, *La Colonie maudite* et *Biologie de la vengeance*. Magnanime, le milieu des amateurs m'avait su gré de m'accrocher contre vents et marées. C'est alors que les aliens avaient débarqué, et mes congénères n'avaient plus voulu entendre parler de près ou de loin d'histoires d'extraterrestres. Ils préféraient maintenant lire des histoires de fesses entre vampires et loups-garous, des histoires de fesses avec des zombies, des histoires de fesses avec des anges gardiens, voire des histoires de fesses tout court. Comme il était loin, le temps où je paradais au salon du livre de Paris ou aux Utopiales nantaises ! Je m'étais plaint de la situation à un copain alien, arguant que la science-fiction comptait également des histoires de robots et plein d'autres thèmes que je n'énumérerai pas ici. Tony (c'était son nom) m'avait répondu : « Ah, les problèmes de robots... Ça devrait arriver chez vous d'ici une trentaine d'années. »

En bref, j'appartenais à une espèce éteinte, dont les ultimes spécimens avaient dû muter pour survivre. J'avais envisagé toutes les professions ne demandant que peu de compétences et encore moins d'aptitudes (au hasard parlementaire, responsable marketing ou agent d'assurances). J'en avais été réduit à de tristes succédanés, tels la traduction et le blog-journalisme, et voyais venir le jour où je devrais redonner des cours à des adolescents, l'avant-dernière phase dans l'avisement avant l'immolation.

La reprise de ce bail commercial avait sonné comme une seconde chance

pour moi. Un auteur de science-fiction n'est rien d'autre qu'un spéculateur intellectuel, investiguer sur notre bonne vieille réalité me paraissait tout à fait à ma portée. J'avais en outre regardé assez de séries policières et de magazines sur les faits divers à la télé pour me sentir prêt à affronter n'importe quelle situation... avec un résultat peu glorieux, là encore : un an plus tard, mes quatre seuls clients m'avaient obligé à leur rendre l'argent de mes émoluments. J'appréhendais le jour où je devrais me résigner à ce que tout enquêteur privé digne de ce nom fait de nos jours : prouver des arrêts de travail abusifs, préparer des dossiers de prud'hommes contre les salariés, et démontrer la solvabilité d'un débiteur. La fortune avait voulu que mon bailleur ne donne plus signe de vie, si bien que non seulement je disposais d'un local professionnel à l'œil, mais d'un local tout court puisque je dormais dans l'appentis juste derrière, sur un matelas doté d'un bouddha-tête de lit.

Inconsciente de ce résumé de ma vie, Patou s'impatientait.

« Vous prenez mon cas ou pas ? »

Je n'hésitai qu'une seconde. Un effluve puissant et coloré de mille promesses, que j'avais cru ne jamais ressentir, me saisissait par les bronches : le vertige du mystère.

« J'accepte. »

2.

Au moment où Patou prenait congé, je me raclai la gorge avec insistance. Dans le chambranle de la porte qu'elle remplissait entièrement, elle grogna :

« J'ai bien saisi l'heure de notre prochain rendez-vous : demain matin, à l'ouverture.

— Certes. Pour le paiement d'aujourd'hui...

— Tes investigations ont commencé ? »

Nous options donc pour le tutoiement.

« Pas tout à fait, mais...

— Alors, au revoir. Je dois aller gagner les vingt euros pour demain.

— Tu veux dire que tu n'as pas cette somme d'avance ?

— Bien sûr que non. Je suis une artiste. »

Et elle partit en faussant le linteau au passage.

J'attendis un peu avant de fermer boutique, histoire d'être certain de ne pas tomber par hasard sur Patou. Le battant fermait mal à cause du cadre déglingué, mais quelques coups de pied bien appliqués vinrent à bout de ses réticences. Dorénavant, il serait inutile de fermer à clé. Il était presque dix-huit heures. Je décidai d'aller fêter mon premier client de l'année (nous étions en août) avec Tony.

Ne l'ayant jamais questionné à ce sujet, j'ignorais où Tony avait dégoté son nom terrien. Tony Curtis, cela sonnait trop vieux, et la mode des Tony Montana était révolue, Dieu merci.

Je retrouvai Tony à la sortie de l'école vétérinaire, tout près du terminus de bus dont il profitait de l'afflux constant d'usagers pour glaner quelques pièces. Il appartenait à une race humanoïde petite et grêle, d'un gris maladif, à la tête en forme de triangle inversé. En somme, un vrai rêve de fan de complot extraterrestre qui lui valait à l'occasion quolibets et taloches, si ce n'étaient les deux fanons de peau garnissant ses avant-bras, qui venaient ruiner cette image d'Épinal. Ces excroissances, qui aidaient les tralthans à respirer dans les environnements pauvres en oxygène comme notre planète, se déployaient à volonté, à la manière d'éventails. Dépourvu de ressources, d'intelligence plus (c'est-à-dire moins) que moyenne, Tony avait tenté de mettre à profit sa particularité anatomique en prenant des cours de flamenco. Curieusement, il s'était révélé doué et avait obtenu son diplôme avec mention. Une autre

caractéristique, que son professeur de danse, souffrant d'un rhume chronique, n'avait pas détectée, était la présence dans sa transpiration de composés volatils apparentés à l'hydrogène sulfuré. De sorte que dès qu'il commençait à danser, d'atroces relents d'œuf pourri s'élevaient, qu'il dispersait avec générosité alentour grâce à ses éventails. Son unique essai devant des cafés du boulevard Montmartre s'était soldé par une fuite éperdue des clients, suivie de sa propre expulsion à grands coups de torchon par les serveurs en colère. Tout autre que Tony ne se serait pas attardé davantage sur une planète si peu accueillante. C'était sans compter la force intérieure de mon ami, confinant au jusqu'au-boutisme. Il s'était fait engager comme épouvantail au centre commercial Créteil Soleil pour décourager les rassemblements importuns de jeunes. Il s'y était beaucoup plu, au point de passer plus de temps dans les boutiques qu'à son poste. Toute sa paie passait dans l'achat de babioles qu'il entassait dans sa modeste cabane, sous la rocade de jonction entre l'A4 et l'A86. L'étude de la vie locale lui avait rapidement appris que, même désargenté, il était possible d'acquérir des objets convoités. Dans le domaine du vol à l'étalage, toutefois, il s'était révélé moins doué que pour le flamenco. Licencié aussi sec, battu par les vigiles, il avait vu dans le métro une alternative professionnelle. On l'avait pris à l'essai. Hélas, les odeurs qui planent dans les couloirs et sur les quais de la ligne 8 camouflaient le plus souvent les siennes, diminuant drastiquement leur efficacité. De retour à la surface, il avait réussi à obtenir un permis de travail temporaire, à force d'obstination, de veulerie et de pots-de-vin. Il balayait devant un établissement Pôle Emploi à l'intérieur duquel les employés se barricadaient entre midi et deux pour jouer aux fléchettes.

« Tony ! Ça fait une paye. Comment vas-tu ?... Non, inutile de lever les bras. »

Il se redressa en repliant ses éventails, et des saletés et des mégots retombèrent en pluie sur le trottoir, parmi les tickets de bus compostés et piétinés.

« Désolé, j'oublie toujours. Tiens, tu as une drôle de tête aujourd'hui, même pour un humain.

— Ne te tracasse pas, c'est le contentement. »

Il parut inquiet.

« À quel sujet ?

— J'ai un client. Une cliente, en fait. »

Sur l'élégante combinaison de fouine et de serpent qui composait ses traits, l'inquiétude s'accrut.

« Où est-ce que ça va nous entraîner, cette fois-ci ?

— T'ai-je mentionné quelque part ?

— Tu es là. »

J'esquissai une bourrade amicale, mais il se déroba. Je ne m'en formalisai pas. La dernière fois que je l'avais fait, je lui avais brisé quelques côtes, les tralthans possédant une charpente osseuse excessivement fragile.

« En tant que meilleur ami, il est normal que je vienne aux nouvelles.

— Cela fait six semaines que je ne t'ai pas vu, alors que tu passes tes journées à poireauter juste de l'autre côté du pont de Charenton.

— Ne nous laissons pas glisser sur la pente de l'exagération...

— Non, pas six semaines : quarante-six jours, quatre heures et trente-deux minutes. »

J'émis un soupir, d'admiration ou d'exaspération je ne sais, face à l'esprit cartésien, pour ne pas dire *hard science*^[1], de mon compagnon.

« Comment vas-tu, depuis tout ce temps ?

— Puisque tu veux le savoir, je me suis marié. J'ai un foyer maintenant. Bientôt une famille, si nos tentatives de *coblik* aboutissent.

— Félicitations. Veux-tu m'accompagner ? Je t'offre un verre. »

L'offre était de pure rhétorique : je n'avais pas assez en poche pour deux verres, ni même pour un. L'alcool était toujours d'un prix ridiculement élevé, en plus d'être mortel pour l'organisme tralthan.

Nous entrâmes dans un troquet qui faisait le coin. D'un geste machinal, je soulevai Tony pour lui éviter d'escalader le tabouret de comptoir. Je n'avais jamais été un pilier de bistrot, où l'on vous remarque si vous ne consommez rien, mais de temps à autre je ne crachais pas sur un café. La télévision murale qui beuglait du matin au soir me permettait de me tenir au courant des événements du monde. En cet instant, le Premier ministre accomplissait son devoir envers le citoyen en commentant le dernier match de foot, et en glissant ici et là les réformes économiques à venir, avant l'habituelle annonce des reconduites d'aliens à nos frontières.

« Je disais que je me suis marié... » soliloquait Tony.

La télé zappa sur un élégant officier de gendarmerie, en train d'expliquer que les apparitions miraculeuses de la vierge Marie et de toute autre créature surnaturelle s'étaient évanouies comme par enchantement. Ou les gens, pour parler vulgairement, en avaient soupé de l'extraordinaire, ou les aliens n'avaient plus besoin de surgir de derrière un bosquet ou d'une soucoupe volante pour attirer l'attention.

« ... Et c'est pour ça que j'ai décidé de me ranger, tu comprends ?

— Bien, bien. Garçon, un café ! »

Je réalisai soudain que Tony avait probablement mentionné le nom de son épouse. J'avais loupé le coche, et maintenant je n'avais plus qu'à attendre la prochaine fois qu'il me le donnerait. Fichu tralthan de mes deux tentacules ! Il me faudrait être attentif.

Je réitérai plusieurs fois mon appel avant qu'on me remarque. Cette capacité à être transparent aux yeux des serveurs et de la gent féminine m'avait rendu moult services lors de mes enquêtes précédentes, même si j'en annulaï souvent le bénéfice par une tenue négligée ou des gestes maladroits.

Je racontai mon histoire par le menu, l'enrichissant de détails croustillants et d'hypothèses hardies. Au bout d'un moment, Tony claqua de ses longs doigts.

« Naturellement, elle ne t'a pas encore payé.

— C'est ça qui est drôle. Figure-toi...

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Mais si, attends. Cela te concerne.

— Le fait qu'elle ne t'ait pas encore payé ?

— En quelque sorte. Figure-toi que c'est une artiste de rue, comme toi. »

Tony demeura coi, et je pus sentir que je l'avais ferré. Un sentiment de honte me saisit un bref instant de jouer ainsi sur la candeur des tralthans. Ils ne sont jamais parvenus à se cuirasser contre la roublardise humaine, ce qui explique en grande partie leur inaptitude à gravir les échelons de la société.

D'une voix plus basse, il dit enfin :

« Une artiste ? Comment ça ? »

Je dus admettre que j'avais omis de poser la question. Mais Patou devait revenir le lendemain pour un interrogatoire pratique, qui me fournirait les éléments permettant de commencer mon enquête. Sous le prétexte de réclamer mes vingt euros, j'en profiterais pour lui demander dans quel domaine artistique elle exerçait ses talents.

« Hein, tu prends toujours vingt euros par jour ? s'étonna Tony.

— Je ne savais pas que tu connaissais la notion d'érosion monétaire due à l'inflation », dis-je, histoire de noyer le poisson.

Dans aucune des séries américaines qui avaient constitué ma principale source d'apprentissage il n'était question de rétribution, et, du temps où j'étais auteur, je me faisais un point d'honneur de ne jamais lire un paragraphe de mes contrats, cette inaptitude à négocier représentant à mes yeux la seule garantie réelle d'être publié. Je n'avais donc aucune idée de ce qu'était un juste salaire.

« Frais compris, toujours ? insista Tony.

— Frais compris. »

Internet est un formidable outil pour retrouver quelqu'un, ce ne sont pas les stalkers et autres tordus qui me contrediront. Hélas, je n'ai jamais très bien compris comment tirer parti de ce truc. Aussi privilégiais-je l'enquête de terrain. Je comptais beaucoup sur le fait que la disparition de Jennifer ne m'emmènerait pas trop loin. (Ce en quoi le futur devait, une fois n'est pas

coutume, me détromper.)

J'avalai le fond tiédasse de mon café, empochai le petit carré de chocolat empaqueté, et conclus d'un ton docte :

« Merci pour l'invitation, je te revaudrai ça dès demain.

— Demain ?

— Pour notre affaire en cours. Ne sois pas en retard. »

3.

Patou se pointa à la boutique à l'heure dite. Lorsque je débloquai la porte d'un coup de pied, elle s'enquit du marbrage rouge sur ma joue, me demandant si je n'avais pas attrapé un de ces virus qui semblaient si répandus chez notre espèce. Bâillant, je ne m'étendis pas sur la nature des marques en question (les plis de mon oreiller). Tony était là, lui aussi. Il avait apporté son balai et, pour passer le temps, avait commencé à nettoyer le sol devant ma porte.

Je les fis entrer tous deux. Eu égard à sa frêle constitution, Tony se tenait à distance de sécurité de l'arshule.

« Alors, attaqua cette dernière, par quoi comptes-tu commencer ? »

Tony sauta sur le bureau branlant, et me glissa à l'oreille :

« Tu es sûr que le tutoiement soit sain, dans un rapport professionnel ? »

— J'ai entendu ce que tu as dit, le tralthan, fit Patou. À propos, qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Tony est mon assistant, intervins-je. Et mon ami, ce qui le rend un peu suspicieux à l'égard des personnes qui montrent de la familiarité, même bienveillante, à mon égard. Cela dit, je pense qu'il vaut mieux que tout le monde se tutoie. Ce sera plus sympathique », ajoutai-je en songeant à mes vingt euros.

Patou réitéra sa première question. Accaparé par les mille petits détails qui font de la vie quotidienne un cycle sans fin, je n'y avais pas songé depuis la veille. Sans réfléchir, je laissai parler le métier :

« Amène-moi jusqu'à ton lieu de travail habituel. Il faut que je me rende compte par moi-même. »

Ni les uns ni les autres ne possédant de véhicule, nous optâmes pour les transports en commun. Patou détenait une carte d'abonnement qui nous permit de nous faufiler avec elle dans le passage prévu pour les handicapés et les extraterrestres de type J et plus. Creil se situait au terminus d'une ligne de RER. Après un trajet riche en rebondissements, nous descendîmes dans une gare décrépite, mais enjolivée de graffitis du plus bel effet. Les slogans allaient des plus racistes *Marsiens fuck off* aux plus communautaristes mais mieux orthographiés *Non à la couche d'ozone : plus d'UV pour nos écailles*. Patou nous mena vers le fleuve qui semblait séparer la ville en deux, via un parking à ciel ouvert où des voitures empilées et partiellement carbonisées formaient de grandes sculptures très artistiques. L'eau charriait quant à elle

des poissons crevés et autres carcasses inidentifiables, de menues ordures, des grappes d'œufs translucides dont la couleur variait en fonction de l'espèce alien qui les avait pondues.

Néanmoins, je tombai tout de suite sous le charme de cette ville vivante et métissée. Les aliens que l'on croisa allaient des sages arisiens aux remuants eddoriens. Je me sentais comme un poisson dans l'eau susdite. Au bout d'un quart d'heure, Patou avisa un large bâtiment moderne, surplombant une volée de marches enracinée dans une allée en bordure de Loire. La façade légèrement convexe s'ornait d'un fier *La Faïencerie*. Nous louvoyâmes entre des groupes de vendeurs à la sauvette, qui s'écartèrent devant l'alien monumentale en grommelant quelques jurons. Ce qui me donna matière à réfléchir.

« Jennifer est-il de taille et de corpulence comparables aux tiennes ?

— Oui, pourquoi ?

— Si je ne m'abuse, tu pèses deux cents kilos, pour ne pas dire plus, et tu es armée de griffes qui feraient reculer un ours. Il faut être sacrément motivé pour enlever pareil morceau.

— Ce n'est pas faux.

— Avez-vous des ennemis ? Quelqu'un à qui vous auriez causé du tort, ou que vous gêneriez par votre présence ou votre activité ?

— Bien sûr que non. Les arshules sont pacifiques par nature. »

Un instant, je songeai à quelque spécimen de la jeunesse dorée, fils de politique ou de célébrité, qui aurait remarqué Jennifer et décidé de se payer un totoro en chair et en os. Hypothèse somme toute rassurante, puisqu'alors ledit Jennifer vivrait dans quelque villa de Neuilly, enchaîné mais choyé, dans l'attente que l'infâme rejeton se lasse de lui. Toutefois, elle se heurta à cette réalité scientifique qu'aucun membre de l'élite hexagonale ne se serait aventuré à Creil.

Je jetai un coup d'œil panoramique.

« C'est là que tu habites ?

— Là que je travaille. Je loge à dix minutes d'ici. Je vais vous indiquer le chemin où Jennifer a disparu. Vous retournez sur l'avenue de la République, et ensuite... »

Je laissai Tony enregistrer les informations, puis Patou fit grincer ses fortes mâchoires.

« Retrouvons-nous ici dans deux heures, d'accord ?

— Tu es une artiste, jeta Tony qui rongea son frein depuis un moment. Dans quelle branche, si je puis me permettre ?

— La musique. Je suis musicienne et chanteuse.

— Musicienne ? Je ne vois aucun instrument.

— Si tu tiens à savoir, tu peux assister au spectacle.

— Je suis moi-même artiste, et...

— Il faut que j'y aille. À tout à l'heure. »

Elle rafla un gobelet en carton abandonné sur une poubelle débordante, et alla se planter devant le restaurant qui jouxtait la Faïencerie sur son flanc droit. Quelques secondes plus tard, elle entama son numéro. Je compris l'usage des chevrons foncés qui ourlaient sa poitrine, lorsque je les vis s'ouvrir. Des sons d'accordéon à bout de souffle s'en élevèrent. La voix ne tarda pas à suivre. Fascinés, Tony et moi écoutâmes sa première chanson. Puis sa deuxième, et la suivante... Son répertoire se limitait aux morceaux d'une artiste autrefois connue sous le pseudonyme de Lady Gaga et aujourd'hui tombée dans l'oubli, ainsi qu'à l'unique tube d'un chanteur coréen. La voix métallique de Patou s'accordait à merveille à celles trafiquées par ordinateur des stars des années 2000-2010. En quelques minutes, des pièces volèrent par dizaines vers son gobelet en carton.

« Merveilleux... merveilleux... répétait Tony. Ensemble, nous ferions un malheur. Il faut absolument que je lui demande si elle connaît des airs de flamenco. »

Je l'arrachai au spectacle. Le devoir nous appelait et j'avais besoin d'être guidé. Nous nous enfonçâmes dans la ville. J'eus la satisfaction de constater que notre duo se fondait parfaitement dans le décor. Conformément aux indications de Patou, Tony me mena dans une ruelle qu'il serait injuste de qualifier de sordide, même si elle présentait plus de détritux au mètre carré que le reste de la ville. Le sandwich-döner Au gai Mésopotamien trônait au beau milieu, mais pour l'heure il était fermé. On ne distinguait à travers la vitrine qu'un alignement de plats en pleine fermentation. Je remarquai tout de suite, sur l'asphalte, les traces de gomme brûlée d'une voiture ou d'un mini-van. Patou n'avait pas menti, il s'était vraiment passé quelque chose.

« Que faisons-nous ? » demanda Tony.

Si mon vieux smartphone ne m'avait pas lâché trois ans plus tôt, j'aurais pris les traces en photo afin d'établir, à partir d'une base de données sur internet, à quel type de pneus voire de véhicule elles appartenaient. Je repérai également une caméra de surveillance fixée sur le mât du feu tricolore au coin de la rue. Or, je n'avais pas de relations particulières avec la police ou la maréchaussée d'obédience municipale. Ces méthodes d'investigation me demeuraient hélas hors de portée.

« Il n'y a pas d'alternative, nous allons interroger les riverains. Peut-être l'un d'eux a-t-il assisté à l'enlèvement. »

Sans un minimum de chance, les affaires ne sont jamais élucidées : une excuse dont je me sers pour la plupart des cas qu'on me confie, au moment de rendre des comptes. Pourtant, cette fois-là, elle nous sourit. J'engageai la conversation avec le tenancier d'une droguerie. Doté de manières raffinées,

l'homme avait scotché une webcam braquée sur la rue afin de surveiller son éventaire. Je fis semblant d'écouter ses plaintes au sujet des extraterrestres qui tentaient de le voler en permanence. L'un d'eux lui donnait du fil à retordre, car il disposait d'un petit appendice thoracique assez rigide et articulé pour pouvoir s'introduire dans n'importe quelle serrure ; à l'origine, cet organe s'était développé pour forcer les organes génitaux littéralement cadénassés des femelles de son espèce. Et puis, il y avait ces foutus...

« Vous avez parlé d'une webcam ? »

L'homme ne supprimait les fichiers vidéo que le 15 de chaque mois, et la dernière purge remontait à trois semaines. Moyennant l'achat d'une lampe-tire-bouchon à 1,99 euro, il consentit à extirper son ordinateur enfermé à clé sous la caisse afin que l'on visionne la séquence de la semaine précédente. Il nous installa dans son arrière-boutique et, au bout de deux heures (nous n'avions pas trouvé le bouton d'avance rapide), je poussai un hurrah intérieur : une grosse voiture noire apparut dans le champ. Je n'ai jamais été fichu d'identifier le modèle ni la marque des véhicules, pour moi ils se ressemblent tous. Tout ce que je pouvais dire, c'était qu'elle était du genre 4x4. Les vitres teintées empêchaient de voir qui tenait le volant. Si la plaque minéralogique ne mentionnait plus le département, un autocollant revendiquait un fier 27.

« L'Eure, en Haute-Normandie », m'apprit Tony.

De surcroît se lisait très distinctement, en dessous de l'immatriculation : *Garage Touchard – Louviers*.

La voiture roulait au pas. Avant qu'elle ne sorte du champ, un arshule chargé de sacs en papier marron estampillés Au gai Mésopotamien apparut. Le fameux Jennifer. Sa fourrure paraissait un poil plus pâle, ses pattes légèrement plus râblées, mais sinon, c'était le portrait craché de Patou.

Le conducteur invisible laissa Jennifer le croiser. Puis les portières arrière s'ouvrirent et deux individus bondirent. Un homme, qui portait une énorme clé anglaise de garagiste, et un kelgian. Les kelgians sont des chenilles de deux mètres de haut issus de la planète Vwyrddä, nom que seuls les Danois arrivent à prononcer sans trébucher. On les emploie au transport de charges lourdes. Le reste coula de source : coup sur le crâne, réception de l'arshule assommé entre les neuf paires de bras kelgians, suivie de cinq bonnes minutes d'intenses efforts pour enfourner la victime à l'arrière du véhicule, au milieu des déambulations indifférentes des passants. Je stoppai la vidéo au moment où, quelques secondes après le démarrage de la voiture en dérapage contrôlé, une femme poussant un caddie récupérait les sacs imbibés de graisse des menus HyperKebab.

L'intense satisfaction du travail accompli m'envahit. Pour remercier le gérant, Tony lui acheta un balai, puis nous retournâmes à l'esplanade de la Faïencerie. Un peu en retard, à cause de Tony qui avait du mal à reprendre un

itinéraire à l'envers. Patou n'avait pas bougé, se contentant de faire tinter les pièces récoltées au fond de son gobelet.

« Vous avez trouvé quelque chose ? » demanda-t-elle sans ambages, lorgnant sur le balai de Tony.

Je fis mon rapport, avec pour conclusion : « La piste nous mène jusqu'à un garage normand. Plusieurs indices me poussent à croire au sérieux de celle-ci.

— Inutile de me les énumérer, me devança Patou, je te crois.

— Nous devons partir le plus tôt possible. Voilà une semaine que le sinistre événement a eu lieu, ce qui signifie que la piste est déjà tiède.

— Demain ?

— Demain, je ne peux pas, intervint Tony. J'emmène mon épouse à Créteil Soleil. Ensuite, nous ferons le coblik.

— J'aurais été enchanté de la rencontrer, dis-je, mais demain, nous partons à Louviers. Cela ne posera pas de problème, j'en suis certain : puisqu'elle a accepté ta demande en mariage, ce ne peut être qu'une dame charmante et très compréhensive.

— C'est elle qui m'a demandé en mariage », maugréa-t-il, me plongeant dans un abîme intersidéral de perplexité. « Je te préviens que... »

Il n'eut pas le temps de prévenir davantage, car Patou me tendit un billet de vingt euros. Je le fis disparaître sur-le-champ, afin que Tony ne s'habitue pas à la vision du bout de papier coloré.

« Pour dire la vérité, je ne m'attendais à aucun résultat tangible de ta part, commenta l'arshule. Voici ton dû.

— Ton public a été généreux.

— Pas aujourd'hui. Heureusement, la semaine dernière, le quartier a célébré la réintégration de Creil dans le *top ten* des cités les plus violentes de France. L'humeur festive m'a permis de gagner une importante somme d'argent, près de trente euros.

— Mais alors, hier, tu aurais pu me payer.

— Absolument, mais c'était une question de principe. »

Nous nous quittâmes néanmoins en excellents termes. Rendez-vous le lendemain à mon bureau, même heure que ce matin.

4.

Le problème avec le train, c'est son prix. Le trajet jusqu'à notre prochaine étape avoisinait les vingt euros par personne, le tarif journalier de mes prestations, frais compris – pourquoi avais-je tenu à préciser cela, alors que personne ne me le demandait ? Je me serais flanqué des gifles, mais ce qui était fait était fait. Je n'avais jamais succombé à la tentation de resquiller, moins (à ma grande honte) par honnêteté que par lâcheté ; de plus, avec mon aréopage extraterrestre, il serait difficile de passer inaperçu aux yeux des contrôleurs. Une ligne de cars desservait Rouen, mais ensuite, trente kilomètres resteraient à parcourir. Et surtout, il y avait peu de chance que Patou parvienne à passer la porte ou accepte de loger dans la soute à bagages. Il restait le stop, ou le covoiturage. Tony trouva la solution en utilisant la connexion internet du Pôle Emploi où il avait ses entrées. Un camion transportant de l'engrais azoté remontait vers le nord. Il empruntait l'autoroute qui reliait Rouen à la capitale et vice-versa, et nous larguerait juste avant le dernier péage. En marchant d'un bon pas, nous serions à Louviers en une heure. Le conducteur n'exigeait pour tout paiement qu'un peu de conversation.

Il était convenu qu'il nous ramasse porte Dorée, en bordure du périphérique. Il eut la bonté de patienter car nous avions pris un peu de retard. Une puanteur suspecte émanait du camion. Je fronçai les narines sans faire de commentaire.

« Oh, un totoro ! Je ne regrette pas d'avoir attendu deux heures en double file. Moi, c'est Jean-René. Allez, grimpez. »

Il déverrouilla l'arrière. Aussitôt, la puanteur grimpa de trois octaves dans l'épouvantable. D'un signe, il nous indiqua de monter. L'odeur ne semblait pas incommoder Tony, quant à Patou, elle ne tenait pas à soutenir tout un trajet une discussion qui avait si mal commencé. Je hissai Tony sur la plateforme. L'arshule suivit, à la grande déception de Jean-René. C'était un homme jovial qui assurait adorer les aliens. Un instant plus tard, des cris d'effroi retentirent dans la semi-remorque.

« Ah, vos amis ont rencontré Coup-de-Foudre », fit Jean-René en grim pant dans la cabine.

Les manterels sont des insectoïdes dotés sur leur premier segment thoracique d'une paire d'appendices acérés en forme de faux qui leur donnent l'apparence d'une mante religieuse. En dépit de cet aspect menaçant, ce sont de paisibles créatures, fort serviables de surcroît. À leur arrivée sur notre planète, ignorants qu'à l'inverse des doughpots amiboïdes, les organismes

pluricellulaires de la Terre ont renoncé à la scissiparité, ils avaient cru que les humains se trouvaient bloqués en pleine mitose, et avaient aidé un certain nombre d'entre eux à achever le processus en les scindant verticalement par le milieu. Une fois mis au courant, ils s'étaient excusés patement, mais avaient conservé certains réflexes fâcheux. On utilisait les manterels, allez savoir pourquoi, pour recouvrer des impayés.

« Qu'est-ce qu'un manterel fabrique dans ton camion, Jean-René ?

— Coup-de-Foudre m'aide à charger et décharger mes sacs d'engrais. En échange, je le laisse respirer l'odeur. »

À l'arrière, les cris s'étaient tus. Comme je suis d'un naturel optimiste, j'en déduisis que la tension des présentations s'était apaisée.

Pendant le trajet, je racontai à Jean-René l'affaire qui nous menait à Louviers. Il se montra captivé, même quand je crus bon d'introduire dans mon récit des ninjas et une fiole de virus mystérieux hautement mutagène, ajoutant sans le vouloir nombre d'incohérences qu'il releva l'une après l'autre.

« Et toi ? lui demandai-je, un peu agacé qu'un écrivain de mon acabit puisse être mis en défaut aussi facilement. Qu'est-ce qui t'a conduit – si j'ose dire – à devenir chauffeur routier ? »

Le jeune homme avait fait des études de xénobiologie. Cette discipline avait connu une expansion sans précédent suite au parachutage massif d'aliens via le gruyère de trous de ver qui parsemait le cosmos. Cinq années d'étude l'avaient mené à conclure que tout ça, c'était un bordel sans nom. La vie irait toujours plus vite que la science. L'univers était trop vaste et les aliens trop variés pour qu'une taxonomie puisse en venir à bout. Il s'était reconverti dans le proxénétisme, peut-être parce que, en helléniste amateur qu'il était, il avait cru y déceler la racine « xéno ». À sa sortie de prison, il avait tenté de reprendre une vie normale, mais ne supportait plus d'avoir un toit au-dessus de la tête et des murs autour de lui. Il était condamné au nomadisme, ce qui était idéal pour commencer le métier.

Mes yeux parcoururent l'étroite et vibrante cabine.

« Tu ne supportes plus l'enfermement, et tu vis toute la journée dans une cabine de trois mètres cubes ? »

Il haussa les épaules.

« Tels sont les paradoxes de la nature humaine... Ah, vous voici rendus. »

Nos récits respectifs nous avaient en effet menés à bon port.

Les ralentisseurs d'approche du péage nous firent tressaouter, puis le camion freina dans un grincement de freins torturés. Jean-René alla libérer les passagers. À ma grande surprise, le manterel sauta de la semi-remorque à la suite de mes compagnons. Le grand insecte filiforme tendit une pince barbelée dans ma direction, avant de la replier en voyant ma réaction instinctive.

« Désolé. Même après tout ce temps, j'oublie toujours. Je m'appelle Coup-de-Foudre.

— Ravi. Ce n'était pas la peine de descendre...

— Rester à vous parler du haut de la plate-forme eût été impoli. Et puis surtout, je souhaite vous accompagner.

— Hein, quoi ? fit Jean-René.

— Voilà des années que nous taillons la route ensemble. Quoique j'apprécie ta compagnie, je pense qu'il est temps pour moi de poursuivre mon voyage par mes propres moyens. »

L'idée m'effleura qu'il désirait peut-être rompre avec le parfum d'engrais, source d'asservissement. Une décision ô combien difficile que celle de renoncer de son plein gré à une source de plaisir aussi innocente que bon marché. Coup-de-Foudre suscita immédiatement chez moi une admiration sans bornes. De surcroît, les mots qui flûtaient de ses mandibules possédaient un délicieux accent anglais, et dès qu'elles se mettaient en action, il avait l'air de mastiquer du caramel. D'un mouvement involontaire mais ferme du menton, j'opinaï à son intégration dans notre groupe d'investigation.

« Tu vas me manquer, mon ami », dit Jean-René, les larmes aux yeux. Il alla fouiller dans sa boîte à gants et remit à Coup-de-Foudre un petit sac. « Je savais qu'un jour tu partirais. C'est mon cadeau d'adieu. »

Les relents putrides qui s'en exhalaient ne laissaient aucun doute quant à son contenu.

Après de bruyantes et humides effusions, le camion s'ébranla dans une toux de carburateur mal réglé, et s'engouffra dans l'un des couloirs du péage (quatre euros pour un tronçon si court, ce n'était décidément pas donné).

Mes compagnons semblaient attendre que je prenne la parole. Je me tournai vers Coup-de-Foudre.

« Merci à toi de rejoindre nos rangs. Il est de mon devoir de te prévenir sur deux points essentiels. Primo, aucune rétribution, ristourne ou pourboire ne te seront accordés, ni maintenant ni à la résolution de l'affaire, si jamais une telle chose arrive. Secundo, l'aventure représente peut-être des dangers dont tu n'as pas conscience. Qui sait quelle monstrueuse conspiration nous allons mettre au jour ? Quels noirs desseins se trament dans celle, la trame je veux dire, de l'espace-temps ?

— Rien ne suggère que le sort de la Terre soit le moins du monde en danger », fit remarquer Patou.

Coup-de-Foudre haussa son absence d'épaules.

« Qu'importe les dangers. Je vous suivrai quoi qu'il arrive, car je suis mû par cette force universelle et incommensurable qui pousse les peuples à partir à la conquête de l'univers, à se connaître les uns les autres et à percer les

secrets de la nature : l'ennui. Cette même force qui vous pousse, vous les humains, à regarder les émissions de télé-réalité. Par ailleurs, si jamais il m'arrivait malheur, je possède la capacité fort utile de faire repousser mes membres. »

Chacun de ses arguments était frappé au coin du bon sens. Mais surtout, ce n'était pas le moment de faire la fine bouche devant un peu d'aide car, étant écrivain et cela dit sans forfanterie aucune, je ne sais rien faire de mes dix doigts. (J'ai d'ailleurs toujours été fasciné par ces auteurs qui, sur le revers de leurs ouvrages, se montrent en photo aux commandes d'un jet ou en train de dompter un cheval, comme pour proclamer à la face du monde : *vous voyez, je fais quand même des trucs utiles.*) Nous nous mîmes en route sans plus tarder. Sitôt la bretelle d'accès remontée, un panneau indicateur nous fit tourner à gauche. Il n'y avait plus qu'à suivre la route. Nous croisâmes quelques maisons isolées. L'air vivifiant de la campagne, c'est-à-dire des champs de lin à perte de vue, me montait à la tête. À moins que ce ne soit le vent de l'aventure ? J'écoutais d'une oreille distraite le récit de la vie de Coup-de-Foudre. Il faisait partie de ces rares espèces capables de trouver un emploi quel que soit le contexte. Sa force et sa dextérité à se servir de ses faux acérées lui avaient permis dès son arrivée sur Terre de décrocher un poste de jardinier. Puis d'autres tâches plus intéressantes s'étaient offertes à lui. La litanie des métiers qu'il avait exercés m'engourdissait l'esprit, c'est pourquoi je ne m'aperçus que trop tard que Patou s'était éloignée du groupe. Elle se dirigeait à grands pas vers un enclos à l'intérieur duquel paissaient une dizaine de vaches blanches tachetées de brun. Son regard passa de l'une à l'autre, avant de se fixer sur une jeune vache qui s'approchait, curieuse.

La scène se déroula en quelques secondes. Patou parut doubler de volume. Elle déploya ses bras, attrapa la vache par le cou, qu'elle brisa dans un *crac* écœurant. Puis elle la dépeça, la vida et, ouvrant une bouche gargantuesque, soudain garnie d'une seconde rangée de dents, acérées celles-là, elle la dévora. Exit définitif de mes souvenirs d'enfance.

Lorsqu'elle revint sur la route, je fus stupéfait de constater qu'après ce carnage, aucune goutte de sang ne tachait son pelage. Coup-de-Foudre avait détourné pudiquement ses yeux à facettes. Tony, quant à lui, ne put s'empêcher de s'exclamer :

« Tu étais obligée de faire ça ? Je suis sûr qu'il y a un sandwich-döner ou quelque chose d'approchant à Louviers.

— Passé les portes de Paris, on n'est plus sûr de rien », proféra Patou avec cette sagesse inhérente aux espèces les plus évoluées de la galaxie. Elle farfouilla dans sa bouche, en extirpa un bout de fémur qu'elle jeta négligemment dans le fossé. « Je suis désolée, mais j'avais trop faim. Et puis, des protéines, ce sont des protéines.

— Mieux vaut cacher les restes de la malheureuse bête. J'ignore son prix,

mais je suis certain qu'il dépasse les vingt euros. »

Aussi répugnant qu'il puisse être, le spectacle de Patou dévorant la vache encore fumante et agitée de soubresauts post-mortem nous avait rappelé que nous avions besoin nous aussi de nous sustenter. Louviers s'étendait au-delà d'un pont enjambant une autoroute. Une fois franchi, nous pénétrâmes dans la ville. Je n'aimais guère l'idée de nous faire remarquer de prime abord, mais aux grandes faims les grands remèdes. Dans une supérette, Tony exécuta son fameux numéro de flamenco afin d'attirer l'attention des vigiles, pendant que nous subtilisions des paquets de rice crackers et de chips goût bolognaise à haute valeur cancérigène. Je découvris à cette occasion que Coup-de-Foudre possédait des élytres très commodos pour planquer des trucs. Une fois sortis, nous raflâmes Tony au passage et prîmes le large. La bouche pleine de crackers, je m'adressai au manterel :

« Dis-moi, tu sais voler ?

— Nous venons de le faire, il me semble.

— Voler dans les airs, je veux dire. »

Il prit un air affreusement gêné.

« Ah, ça ? Ce ne sont que des ailes résiduelles. Les gens bien élevés ne volent pas. »

Nous continuâmes à deviser jusqu'à l'adresse du garage.

« Quelqu'un est passé avant nous », déclara Patou.

En lieu et place du garage il y avait un grand trou noir, devant un parterre de voitures réduites en cendres.

5.

« Ils n'ont pas fait de quartier, commenta Coup-de-Foudre. Pardonnez-moi cette banalité – voilà ce qui s'appelle un nettoyage par le vide. »

Quant à moi, j'étais incapable de la moindre parole. Mon enquête, qui avait si bien débuté, venait elle aussi de partir en fumée.

L'incendie avait tout ravagé. Du garage ne subsistait plus que la structure aux piliers rongés par le feu. Dans le trou, on apercevait les restes noirâtres de choses que les pompiers avaient noyées sous des trombes d'eau ; celles-ci formaient à présent une mare boueuse au milieu. Ensuite, ils avaient tiré un cordon rouge et blanc afin d'interdire l'accès au site.

Tony s'approcha de moi et me tapota le flanc en signe de réconfort. Je le remerciai d'une taloche affectueuse bien qu'un peu rude.

Me retournant, je constatai que Patou avait déchiré le cordon de sécurité. Je jetai un coup d'œil dans la rue : personne en vue. Nous n'étions plus à une infraction près, alors...

Il n'y avait plus rien à récupérer dans ce désastre. L'atelier avait intégralement cramé. Au fond, les outils étaient réduits à des brindilles de métal mâchonné, amalgamées à la paille.

Je m'approchai d'une grosse carcasse de 4x4, juchée sur une plate-forme de levage. L'eau l'avait épargnée, sinon le jet l'aurait probablement démantibulée. Ce n'était plus qu'une coquille évidée, hormis une forme compacte à l'arrière.

La voiture des ravisseurs. C'est elle, j'en suis sûr.

C'était comme si le feu avait démarré de là. Mais nulle trace de jerrycan aux alentours. Peut-être les pompiers avaient-ils emporté cette pièce à conviction. Il y avait quelque chose d'encore plus bizarre. Ce pruneau desséché me rappelait quelque chose. Ou plutôt quelqu'un.

« Le kelgian ! »

Ce n'était pas moi qui venais de s'exclamer, mais Tony. Une chenille extraterrestre avait bel et bien participé à l'enlèvement. Et l'avait payé de sa vie, au vu de cette carcasse racornie comme une bestiole passée sous une loupe en plein mois d'août. Une immolation : la façon d'en finir favorite des professeurs de français en lycée de banlieue, songeai-je en me remémorant un article de Rue89 à ce sujet.

Coup-de-Foudre sursauta.

« Un kelgian, ici ?

— Sa dépouille en tout cas. »

Il se pencha par l'ouverture. Puis se redressa.

« Parfait. On va pouvoir l'interroger. Pour cela, il faut de l'eau. »

Mon intelligence rationnelle se rebellait contre ce que je venais d'entendre, mais je fis comme si tout cela était normal.

« Cette chose est morte. »

Les mandibules de Coup-de-Foudre claquèrent.

« Que nenni. L'existence des kelgians comprend plusieurs phases. Pour passer à la suivante, ils entrent littéralement en combustion. La particularité des kelgians est de pouvoir déclencher la mise à feu. C'était en outre un moyen de protection, sur leur planète d'origine. Ensuite, ils ont besoin d'eau pour que la métamorphose s'achève. Notre gus comptait sur les pompiers pour cela. Sauf qu'ils ont épargné la voiture déjà totalement consumée. Ce qui fait qu'il est toujours là. »

Le kelgian s'était enflammé tout seul. Une manière de se débarrasser de la voiture compromettante en même temps que du garage qui la lui avait louée. Quant à son complice et Jennifer, ils devaient être loin à présent. Néanmoins, nous disposions d'un atout essentiel : l'un des ravisseurs ! Tout ce dont on avait besoin, c'était d'un interrogatoire serré. La résolution de l'affaire était proche, je le sentais à présent.

La désincarcération de la chenille souleva quelques problèmes, car sa chrysalide ratatinée était friable. Après avoir tenté de la soulever et brisé aussitôt une patte, nous laissâmes Coup-de-Foudre procéder. Ses pinces constituaient des forceps très acceptables. Le kelgian était aussi léger que du polystyrène expansé. Nous le transportâmes jusqu'à un bassin peu profond devant lequel nous étions passés quelques minutes plus tôt. Je plongeai le cocon. Très vite, le niveau de l'eau baissa tandis qu'il gonflait comme une éponge. Ceux qui ont vu la série *Alien* auront une idée de ce qui se passait à l'intérieur du tégument, et de l'inquiétude qui sourdait en moi. Je m'ouvris de mes craintes. Coup-de-Foudre me rassura :

« Les kelgians subissent soixante-neuf métamorphoses au cours de leur vie, ce qui est bien pratique pour ceux qui souffrent de maladies de peau ; aucune n'aboutit à une créature vraiment dangereuse... Là, ça ne devrait plus tarder. »

L'enveloppe se fendit avec un bruit de vêtement déchiré, laissant apparaître une créature tubulaire, réplique approximative du précédent individu, une paire de pattes en moins. À travers son corps encore translucide, on pouvait discerner la silhouette d'un téléphone portable.

« Il a dû l'avaler avant de s'enkyster, dit Tony, conforme à sa tendance à commenter l'évidence.

— Il serait utile de le récupérer. »

Le kelgian revenait à lui, ainsi que l'indiquaient les frémissements de plus en plus rapprochés qui le parcouraient. Son corps s'opacifiait de seconde en seconde.

Ses yeux s'ouvrirent et se posèrent sur Patou. Il frémit, de peur cette fois.

« Je suis Willie, dit-il. Louée soit la Spore Originelle. Messieurs, je suis attendu, alors bonjour et au revoir. »

Il se souleva, mais Patou et Coup-de-Foudre l'empoignèrent avec fermeté. Le prisonnier s'affaissa. La déception qui se lisait sur ses traits pas encore tout à fait recomposés m'inspira une pointe de pitié, tant sa ruse n'avait eu aucune chance de marcher.

« Je pourrais crier ! » persista-t-il.

Patou s'esclaffa.

« Tu peux toujours essayer. On est dans une rue déserte, à l'heure du déjeuner.

— Comment t'es-tu retrouvé ici ? » demandai-je aimablement.

Le kelgian fit mine de s'insurger parce que je l'avais tutoyé. Il refoula ses récriminations à la seconde où Coup-de-Foudre entreprit de scier son dernier segment corporel.

« Arrêtez, arrêtez ! Je vous dirai tout ce dont je me rappelle. Mais je vous préviens, il me faut un peu de temps pour retrouver tous mes souvenirs. Les modules de mon cerveau se reconnectent en ce moment même. »

Coup-de-Foudre frotta ses faux l'une contre l'autre.

« Super. Tu as une minute. Et profite-en pour rendre le portable que tu as dans le ventre.

— Le portable ?

— Il doit être dans ton quatrième ou cinquième segment, je ne sais plus. J'ouvrirai d'abord le quatrième pour vérifier.

— D'accord, on se calme. »

Après quelques contractions suivies d'une déglutition baveuse, l'appareil apparut. Willie avait pris la précaution de l'emballer dans un sachet transparent avant de l'enfourner. Le sachet n'offrit aucune résistance particulière. Le portable, en revanche, était verrouillé par un code à quatre chiffres.

« Le code, s'il te plaît.

— Je crains que ma mémoire ne défaille. Essayez 1802, pour voir ? »

Code incorrect. Willie proposa d'autres chiffres, mais même moi, je sais le nombre de tentatives limité avant un blocage de plusieurs heures, voire une alarme si une sécurité avait été installée.

« Il me faut le vrai code, précisai-je. Je vais compter jusqu'à trois. Un. Deux. Deux et demi. Trois. Quatre, cinq... »

À dix, Coup-de-Foudre s'approcha de lui et passa l'une de ses pinces derrière sa nuque.

« Allons, entre insectes, on se comprend. Tu peux me le dire, à moi.

— À toi ? Les autres sont là, à écouter.

— Je peux les éloigner.

— Après, tu leur raconteras tout.

— C'était une figure de style. Donne-moi le code fissa, ou je te tronçonne par le milieu. »

La chenille de l'espace se secoua.

« Comme ça, c'est clair. Je cède à la menace et ne suis par conséquent aucunement responsable des suites éventuelles. Le code de déverrouillage est 0, 0, 0... et 0.

— 0000 ? C'est ça, ton code ?

— Vous ne l'avez pas trouvé. Et je n'ai jamais bien su paramétrer ces interfaces rudimentaires.

— Continue à faire ton malin. Maintenant, raconte. »

Bien que ce ne soit pas moi qui aie mené l'interrogatoire, je ne pouvais nier son efficacité. Willie raconta en long et en large la façon dont il avait été recruté, et plus encore. C'était une histoire banale pour un malfrat de petite envergure. Le contact d'un contact l'avait mis sur un coup, à Amiens. Son comparse humain, il ne le connaissait pas non plus. Ils avaient convenu de ne poser aucune question. Le colis avait été livré à la station d'essence d'une zone d'activité, en dehors de la ville. Là, des hommes l'avaient transbordé dans une autre voiture. L'un d'eux lui avait remis de l'argent pour qu'il efface toutes les traces de leur voyage.

« Où ont-ils emmené Jennifer ?

— Je l'ignore.

— La voiture, à quoi ressemblait-elle ?

— Je ne serais pas fichu de vous dire. Pour moi, les voitures sont comme les mammifères, elles se ressemblent toutes.

— N'est-ce pas ? glissai-je.

— En revanche, elle tractait une grande remorque, du genre de celles utilisées pour transporter ce que vous appelez des chevaux. Tout l'intérieur était tapissé de papier aluminium. Ne me demandez pas pourquoi.

— Tu ne peux rien nous dire de plus ? »

Coup-de-Foudre procéda à diverses formes d'intimidation, cette fois sans

succès.

« Je vous jure sur la Spore Originelle que j'ignore où se trouve votre ami.

— Arrête tes simagrées. La Spore Originelle, c'est un culte des illsensans.

— Je me suis converti.

— Pense à ton segment. »

J'acquis la certitude qu'il n'en savait pas plus, c'est pourquoi je mis fin à son supplice. Nous ne pouvions être certains qu'il ne préviendrait pas son commanditaire sitôt que nous aurions le dos tourné. C'était un risque que je me résolus à prendre, car il n'était pas question de prendre Willie avec nous : à ce rythme de croissance, notre troupe serait bientôt impossible à gérer.

L'exploration du téléphone donna plus de résultats. Le journal d'appels mentionnait quantité de coups de fil à un certain Adelbert, jusqu'à la semaine précédente, puis plus rien. Certainement un surnom. Pas question d'appeler le numéro, bien sûr, à moins de vouloir se trahir. J'indiquai à haute voix le nom et le numéro afin que Tony le mémorise, puis détruisis le téléphone : j'avais vu assez de séries télévisées pour savoir qu'une organisation criminelle dotée d'un minimum de moyens pouvait nous localiser grâce à lui, voire nous neutraliser si cette aventure tournait à la science-fiction.

Nous laissâmes filer Willie, ce qu'il fit avec force courbettes.

6.

Notre voyage vers Amiens s'avéra plus compliqué qu'escompté. Nous avions prévu de resquiller autant que nous le pourrions, mais un nombre déraisonnable de vigiles surveillait le quai de la gare ferroviaire, de sorte que nous n'eûmes d'autre choix que nous rabattre sur la gare routière. Chou blanc, là aussi. Le soir approchait. Nous repérâmes un restoroute, où nous espérions qu'une bonne âme nous embarquerait.

La salle était remplie de monde. Cependant je subodorai un nouveau fiasco, le monde en question étant constitué pour l'essentiel de familles désireuses de relâcher le stress de la route. Ce qui ne devait pas être facile, chaque table comptant au moins un enfant occupé à brailler et/ou se plaindre.

« Comme c'est ingénieux, commenta Tony sous le coup de l'émerveillement, d'utiliser une sous-espèce naine dont la stridence éloigne les prédateurs et les parasites. »

Je ne voulus pas le dé tromper et me contentai de hocher la tête. Un plan germait sous mon crâne, qui nous permettrait de faire d'une pierre deux coups : manger, et rejoindre Amiens. J'en fis part à mes compagnons, d'une voix si basse que Patou me demanda à trois reprises de cesser de maugréer entre mes dents.

« Dans un premier temps, nous allons manger à nous en éclater la panse. Ce sera peut-être d'ailleurs le dernier repas décent que nous ferons avant longtemps. Ensuite, nous irons nous constituer prisonniers auprès du gérant. Nous dirons que nous sommes prêts à avouer notre forfait, mais uniquement au commissaire d'Amiens.

— Pourquoi lui ? fit Coup-de-Foudre.

— À cause d'une affaire entre lui et nous, un truc personnel et secret.

— Quel est son nom ? Ils demanderont sûrement.

— Il suffira d'en inventer un. L'important est qu'ils nous transportent là-bas.

— Et ensuite ?

— Nous improviserons.

— Nous évader d'un commissariat risque d'être plus difficile que de partir d'ici.

— Mais nous aurons atteint Amiens. À chaque jour suffit sa peine, on avisera sur place. »

Ce dernier point l'emporta. Les chips et les crackers n'étaient plus qu'un

lointain souvenir dans nos estomacs ou autres organes digestifs. Mes compagnons et moi nous dirigeâmes vers le buffet, en fait un frigidaire contenant des sandwiches. J'optai pour un *Xtrem Box Radiatori poulet sweet curry*, espérant sans trop y croire que la mondialisation ne s'étendait pas à la confection de plats préparés.

La première partie du plan se déroula comme prévu. Nous bâfrâmes sans retenue, tout en devisant art et politique. Quelqu'un évoqua les Veilleurs Célestes, et chacun y alla de son avis. Les Veilleurs Célestes étaient arrivés sur Terre quelques années auparavant, dans le but d'évaluer le niveau moral de l'humanité. À la clé, l'incorporation au sein de leur civilisation hautement avancée. Manque de chance pour nous, leur délégation avait débarqué devant une usine d'élevage de poulets en batterie. Dix-sept minutes plus tard, pulvérisant leur record dans ce bras de la Voie lactée, ils avaient prononcé un discours désobligeant retransmis dans le monde entier, avant de redécoller dans la foulée. De quoi susciter un complexe d'infériorité, mais mes compagnons me réconfortèrent : à leur connaissance, voilà mille ans que les Veilleurs n'avaient accueilli aucun membre dans leur club. Certaines têtes pensantes émettaient l'idée qu'ils n'en avaient jamais eu l'intention, ou alors l'univers était à désespérer.

Saisi par la nostalgie ambiante, Tony évoqua son monde, ses palais de cristal et ses mers d'opale brillante, ses deux soleils d'une banalité affligeante. Les autres firent néanmoins mine de compatir à ses jacasseries.

Malgré l'intérêt indéniable de la conversation (hormis la dernière partie), je n'écoutais que pour me distraire d'un trac croissant. Mes jambes s'agitaient toutes seules, faisant vibrer la table. Si l'élaboration de plans ne me posait pas problème, leur réalisation induisait chez moi suées et nœuds intestinaux. Pour faire court, je n'étais pas un homme d'action. Lorsque mes compagnons se levèrent et se dirigèrent vers le comptoir afin de mettre en œuvre la seconde partie du plan, des pensées aussi folles que : *Maintenant, ils peuvent se débrouiller sans moi* et *Je n'ai rien à voir avec ces gens-là* envahirent mon esprit, et je dus me faire violence pour ne pas tourner les talons et m'enfuir.

Je les rejoignis à la caisse d'un pas traînant. Je redoutais que Dame chance, qui avait jusqu'ici favorisé mes entreprises, ne revienne à son humeur habituelle et ne parte bouder dans son coin.

« Il est hors de question que nous payions ce repas », commença Patou.

La caissière était une jeune femme couverte de boutons, dont les yeux très rapprochés étaient compensés par des dents très écartées. Elle nous regarda avec commisération.

« Je vous comprends. Les gamins qui crient là-bas sont insupportables. Parfois, ça me démange de venir avec une kalachnikov et de vider un chargeur dans le tas. Mais je ne le ferai pas, car je suis une bonne personne.

— Sans aucun doute, mademoiselle. Le temps est venu pour vous de faire

votre devoir. Le numéro de la police est le...

— ... Pour vous dédommager de l'inconfort, la chaîne est heureuse de vous offrir un bon d'achat de cinq euros, à valoir sur toute la gamme Xtrem Box et les boissons.

— Nous ne paierons pas », réaffirma Patou.

Elle eut un nouveau soupir, plus profond cette fois, et appuya sur le bouton d'annulation de sa caisse.

« Ma vie n'est pas terrible en ce moment. Alors, je n'ai pas envie de me battre pour de l'argent qui n'aboutira pas dans ma poche de toute manière. Sans compter que la caméra de surveillance est tombée en rade : mes employeurs ne pourront pas utiliser la vidéo pour me virer, le cas échéant. Vous pouvez filer. »

De ce fait, tout mon plan tombait à l'eau.

Ce fut Tony qui débloqua la situation. Il murmura un mot à Patou. Quelques instants plus tard, les clients du restoroute profitèrent d'un récital impromptu, agrémenté d'un étourdissant et odorant ballet. Cette fois, la police arriva et nous embarqua. Je débitai un laïus à l'officier : cette arrestation me mettait en retard, car je devais amener des prostitués extraterrestres au commissaire d'Amiens, afin de satisfaire à ses pratiques sexuelles déviantes. L'officier perdit totalement l'air affable qu'il n'arborait de toute façon que de façon parcimonieuse.

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Allez, embarquez. Vous vous expliquerez avec lui. » Il se tourna vers son collègue. « Je m'en occupe. Toi, tu n'as rien entendu de tout ça, d'accord ?

— OK, Désiré.

— Et ne m'appelle pas Désiré devant la clientèle. »

Il parvint à nous entasser dans la voiture, et nous filâmes plein pot vers Amiens. En cours de route, je glissai un remerciement discret à Tony pour nous avoir tirés du pétrin. Le bruit du moteur dut couvrir mes paroles, car il ne me répondit pas.

Une nouvelle idée lumineuse me vint à l'esprit. Même coincés à l'arrière, nous n'étions pas démunis. Au moyen de mimiques et de chuchotements, j'expliquai à Coup-de-Foudre ce que j'attendais de lui. Je lui donnai le top quand un panneau routier indiqua l'entrée d'Amiens à quinze kilomètres. Mine de rien, le manterel enfonça l'une de ses faux dans le plancher du véhicule. Il farfouilla un moment, comme quelqu'un qui cherche à l'aveuglette sa clé dans un sac plein de fouillis. Puis, avec une expression satisfaite, il retira son appendice.

« C'est bon, le réservoir est percé. »

À trois kilomètres d'Amiens, le moteur se mit à tousser. À deux kilomètres,

la voiture cala et vint gentiment mourir sur la bande d'arrêt d'urgence. Dans un déluge d'imprécations, le policier descendit de la voiture. Il ouvrit le capot, toucha au hasard des trucs et des machins. Nouveaux jurons, quand il s'aperçut que nous lui avions emboîté le pas.

« Remontez en voiture ! Bordel, comme si je n'avais pas assez d'ennuis comme ça.

— Mon rendez-vous avec le commissaire est dépassé et il doit s'impatienter, dis-je. Je n'aimerais pas être à votre place si jamais il apprend que vous êtes la cause de mon retard et donc de l'inassouvissement de sa libido. À moins que vous ne vouliez subir les conséquences de sa colère, je vous conseille de nous laisser poursuivre par nos propres moyens. À partir d'ici, ce ne sera pas trop difficile de trouver notre chemin. »

L'homme hésita entre céder et me réduire au silence d'un coup de matraque. Il opta pour la première solution.

« Foutez le camp. Vous ne m'avez jamais vu, et moi je ne vous ai jamais vus. »

La nuit tombée ombrait de violet la voûte céleste. Le fond de l'air était chaud, ce qui nous permettrait de dormir à la belle étoile, quand bien même les étoiles demeuraient invisibles par la grâce des pollutions tant chimique que lumineuse. Un plan des environs nous permit de localiser la zone d'activité. Elle se trouvait à cinq bons kilomètres, c'est-à-dire assez loin pour décider de prendre un repos bien mérité avant. Je brisai la vitre du panneau public et subtilisai le plan, puis nous partîmes. Une fois les faubourgs traversés, nous coupâmes à travers champs. Coup-de-Foudre ouvrait le passage. Ses pinces sectionnaient les fils barbelés et les clôtures électriques, qui incarnent de manière respectivement si déchirante et si frappante le concept de propriété privée. Au bout d'un moment, Patou courut jusqu'à un fossé et rendit une bonne partie de sa vache à demi digérée. Les pesticides et autres produits phytosanitaires imbibant la terre avaient agi sur son délicat odorat au point de lui retourner l'estomac.

Ma sœur s'était mariée à un agriculteur qui, outre le fait de m'avoir abondamment pourvu en neveux et nièces, m'avait appris des choses intéressantes sur la façon dont le fourrage était conservé : des machines les enrubannaient de plastique blanc jusqu'à former de grandes balles. Cela faisait très joli dans les champs. Coup-de-Foudre fut de nouveau sollicité pour aller cisailler l'une d'elles. Nous étendîmes la bâche sous un pin, et je m'allongeai dessus. La journée avait été riche en événements, comme on dit, et le sommeil m'emporta jusqu'au petit matin.

À mon réveil, je repoussai Tony qui s'était lové contre moi, en quête d'un peu de chaleur. J'allai me soulager dans les buissons, puis la troupe reprit la

route. Trop lent pour nous, Tony alla se jucher sur l'épaule de Patou. En milieu de matinée, la zone d'activité était en vue. Elle se déployait à travers un entrelacs de routes, d'échangeurs et de ronds-points.

« Il est curieux de voir toute cette place dont vous autres, humains, privez les plantes et les animaux au profit d'activités si peu vitales, commenta Coup-de-Foudre, un brin sentencieux. Vous êtes un peuple fascinant à étudier.

— Sur votre planète, vous ne faites pas la même chose ? »

Le manterel haussa ses élytres.

« Nous avons des prédateurs, mais notre éveil à l'intelligence nous a permis de les éliminer. Nous en avons conservé quelques-uns en cage, pour notre amusement. Nous nous sommes retrouvés au sommet de la chaîne alimentaire, mais nous n'avons pas l'habitude. Toute notre planète est couverte de forêts et grouille d'animaux. Je suis venu parce que les insectes inférieurs m'insupportaient, avec eux on n'est jamais en paix. Ici, même dans ce que vous appelez campagne, c'est un désert de vie, ce qui correspond à mon goût.

— Dans vos forêts, vous avez tout de même réussi à développer une technologie ?

— Je ne vois pas en quoi ce serait incompatible. Cela n'a pas empêché notre technologie d'être en avance sur la vôtre. »

Les aliens prétendaient ne pas vouloir détruire notre culture par l'importation inconsidérée d'artefacts ou de notions révolutionnaires, c'est pourquoi la plupart des merveilles technologiques, nous ne faisons qu'en entendre parler. À moins que les visiteurs d'outre-espace se payent tous notre tête, ce qui était bien possible : ils avaient dû remarquer que notre principale caractéristique était de gober n'importe quoi. De petits malins avaient mis les ET jugés les plus crédules au défi de leur montrer lesdites merveilles, mais même eux ne s'étaient pas laissé prendre. Les rayons de la mort, clones synthétiques, sérums de longévité et autres fariboles thaumaturgiques, d'autres mondes aussi arriérés que le nôtre y avaient goûté par le passé ; leurs restes flottaient désormais sous forme d'astres calcinés ou de ceintures d'astéroïdes. Pour ma part, je ne m'en faisais pas. La lecture de romans post-apocalyptiques m'avait convaincu que nous n'avions besoin d'aucune aide extérieure pour mener notre planète à sa perte.

Couverte d'un large auvent éclairé avec goût, la station-service se dressait tel un temple au milieu d'un parking géant, désert à cette heure.

Juché sur un de ces véhicules dotés de balais rotatifs, un employé nettoyait les abords de la station. Le moteur couvrait le bruit de notre approche, si bien qu'il ne nous aperçut qu'au dernier moment, alors que nous prenions pied sur la dalle de ciment.

À la vue de mes compagnons, il poussa un grand cri et s'évanouit.

7.

Seuls mes réflexes affûtés empêchèrent le véhicule de l'employé de percuter l'une des pompes de la station-service. Nous le traînâmes dans sa boutique. Un badge indiquait son prénom : *Kevin*. Pendant que Tony, sur ma requête, allait soulager la caisse de quelques billets, je débouchai une bouteille de détergent repérée dans un des rayonnages et la lui fis respirer. Les yeux de Kevin papillotèrent.

Dès qu'il aperçut Coup-de-Foudre et Tony, il pâlit à nouveau. Aussitôt, je lui fourrai le détergent sous le nez. L'altération de son teint s'accrut, mais il trouva la force d'écarter la bouteille.

« Dès que vous me laisserez respirer, j'irai mieux », bredouilla-t-il.

Ses joues reprirent en effet rapidement des couleurs, mais il resterait faible encore plusieurs minutes. Autant en profiter pour l'interroger, me dis-je.

« Pourquoi t'acharnes-tu à tourner de l'œil dès que tu le poses sur nous ?

— Ce n'est pas toi, c'est eux. » Il désigna d'un doigt tremblant mes compagnons. « Les aliens. Je ne les supporte pas.

— On ne t'a rien fait, protesta Coup-de-Foudre. Du moins pas encore.

— Ce n'est pas votre faute », répondit Kevin, et son air sincèrement désolé me convainquit qu'il ne parlait pas par politesse ou par simple crainte de se faire casser la figure. « Je suis alienophobe. »

En l'occurrence, il ne pouvait voir un alien sans hurler de frayeur. En toute logique, cela aurait dû être l'inverse, admit-il, vu que son traumatisme initial avait impliqué la mort d'un alien. À l'époque du drame, il lavait les vitres des voitures arrêtées pour faire le plein. Profitant du manque de réflexe de certains conducteurs, il s'approchait en douce et appliquait avec vigueur une éponge sale sur leur pare-brise. Si on lui en laissait le temps, il passait alors aux vitres latérales. C'était ce qui s'était produit cette fois-là. Deux éléments avaient concouru à la tragédie : 1°) la vitre du passager avant était baissée ; 2°) le passager en question était un alien. Celui-là présentait l'aspect d'un assemblage de vitraux colorés. En principe, il aurait dû être ravi de cette séance de nettoyage, mais la résine qui le composait à 85 % avait réagi aux multiples composés chimiques qui rendent les détergents presque aussi efficaces que de l'eau vinaigrée. L'alien s'était proprement dissous sous les yeux de Kevin. Depuis lors, un sentiment de culpabilité rongait le pauvre garçon.

« Mon docteur me donne des cachets pour dormir, surtout depuis que j'ai

cessé d'aller aux Alienophobes Anonymes.

— Les Alienophobes Anonymes ? »

Kevin fit une brève pause, le temps de remonter les genoux sous le menton et de serrer les bras autour des chevilles. Il reprit :

« C'est un groupe de parole, pour ceux qui ont des problèmes liés aux aliens.

— Pourquoi as-tu cessé d'y aller ?

— Je n'aimais pas l'ambiance. »

Un instinct me poussa à lui demander ce qui clochait.

« Il y avait trop de racistes, dit Kevin sans précautions oratoires. Quand j'ai raconté mon histoire, ils m'ont félicité d'avoir tué un alien, puis m'ont traité de pédé après que j'ai affirmé qu'il s'agissait d'une erreur et que cet acte odieux me minait. »

Le garçon avait conservé de son passage dans le groupe de parole la tendance à s'épancher. Je n'avais plus qu'à le laisser parler.

« L'abandon de cette thérapie de groupe a été néanmoins douloureuse. Dans les premiers temps, j'avais sympathisé avec quelques-uns d'entre eux, même s'ils me traitaient comme de la merde. Et voilà que du jour au lendemain, je n'avais personne à qui parler. Sans compter qu'Adelbert organisait parfois des parties de poker, auxquelles ils tenaient à ce que je participe. J'y perdais l'essentiel de ma paie. »

Ce nom résonna en moi comme une sonnette d'alarme : Adelbert. Ce n'était donc pas un surnom, comme je l'avais pensé de prime abord. Du coin de l'œil, j'aperçus mes compagnons qui eux aussi avaient dressé l'oreille.

« Tu as contracté des dettes ? l'encourageai-je.

— Adelbert m'a proposé de les rembourser en une seule fois, en échange d'un menu service. Je n'avais qu'à fermer les yeux sur une opération qui a eu lieu derrière la station, à l'abri des regards.

— Cette opération, ce ne serait pas un transfert d'alien, du genre du gros totoro qui se tient là ?

— Maintenant que tu le dis, oui. Il paraissait groggy. »

On lui avait alors enjoint de ne jamais rien révéler de ce qu'il pourrait avoir vu ou entendu. Néanmoins, il se rappelait d'une foule de détails. Adelbert arborait avec d'autres membres du groupe parmi les plus virulents un médaillon en aluminium plaqué argent d'une grande valeur spirituelle. Dessus, la silhouette grossière d'une fusée de type V2 était gravée au centre d'un G calligraphié.

« A-t-il donné des informations sur ce médaillon ? hasardai-je.

— Plein. C'est la principale vertu du poker que de faire parler les gens peu

loquaces. Ils essaient de vous endormir sur leur jeu en se livrant à des confidences sur eux-mêmes.

— Par exemple ?

— Je ne sais pas grand-chose des buts de la congrégation à laquelle il appartient. Le médaillon lui a été remis par un certain Gregorius, au terme d'une cérémonie d'intronisation qui comptait une quinzaine de participants, en plus des prostituées venues d'Anvers pour l'orgie qui s'est tenue ensuite. Je me rappelle de l'orgie, parce que c'est ça qui m'a poussé à poser ma candidature.

— Pourquoi ça ne s'est pas fait ?

— D'abord, il fallait être prêt à sacrifier sa vie pour le salut de la Terre, or je n'ai pas un tempérament de martyr. Ensuite, ils ont refusé de m'intégrer en vertu de leur croyance erronée que j'étais pédé. »

Kevin me livra quelques détails. La congrégation de Gregorius prônait le retour aux valeurs d'avant l'invasion alien : la domination de l'homme sur la Terre, les femmes et les animaux, et quelques autres règles du même acabit, sous la férule sévère mais juste du Temple de la Onzième Dimension. Ce dernier n'avait pas livré tout son programme, et promettait un coup d'éclat qui ferait bientôt éclater la vérité au monde. Son chef vivait quant à lui entouré de femmes triées sur le volet. En voyant la moue sur mes lèvres, Kevin précisa que ce n'était pas qu'une affaire de sexe. Pour déjouer les soi-disant plans ourdis par les aliens, le gourou demandait en permanence l'avis de ses femmes. Naïvement, il croyait que le caractère retors de ces dernières lui permettait de mettre à jour lesdits plans. Son sexisme se fondait sur l'erreur commune de croire les femmes plus compliquées qu'elles ne le sont en réalité.

« Où peut-on trouver ce Gregorius ?

— Quand il n'est pas dans son temple au milieu de son harem, il donne des leçons de poker dans le centre de Bruxelles. C'est là qu'Adelbert a été initié. Tiens, c'est également là-bas que votre copain totoro devait être convoyé.

— Comment le sais-tu ?

— Mon œil est tombé par hasard sur le GPS de leur véhicule, au moment où Adelbert grimpait à bord. L'adresse de destination était la place Royale. »

Bruxelles, rien de moins : son musée Magritte, ses fabuleux monuments art nouveau, ses gaufres liégeoises ! Un frisson me parcourut. L'affaire s'annonçait internationale. Ou du moins européenne, ce qui faisait moins glamour, vu ce qui restait de notre prestigieuse institution supranationale après les crises de la dette, de l'euro, les replis identitaires et autres calamités inexorables mais probablement utiles à long terme, sinon nous ne les aurions pas.

Je remerciai Kevin avec chaleur. Il offrit de nous accompagner. S'il avait possédé plus de muscles ou de cervelle, j'aurais sans doute accepté, mais ce

n'était pas le cas. Nous nous quittâmes bons amis.

Notre voyage jusqu'à Bruxelles donna lieu à diverses péripéties qu'il serait fastidieux de relater ici. Que l'on sache seulement que nous dûmes souvent remiser le peu d'amour-propre dont nous étions encore dépositaires pour obtenir nourriture et abri. Trois jours plus tard, nous abordions la capitale flamande et cependant francophone.

Entre-temps, j'avais récupéré une tablette dotée d'une connexion internet opportunément oubliée par un voyageur (c'est du moins ce que m'affirma Coup-de-Foudre, la pince sur le cœur). Surmontant mon manque d'affinité pour cette technologie, j'effectuai une recherche sur le Temple de la Onzième Dimension. Ce mouvement spirituel était bel et bien répertorié dans les bases de données des principales associations de lutte antisectes. Officiellement, on dénombrait une trentaine d'adeptes, même si son chef charismatique en revendiquait dix-sept millions. Concernant Gregorius (de son vrai nom Grégoire Quenelou, né à Vatan), le parcours de ce dernier était exemplaire. Une moralité flexible, jointe à un complexe de supériorité ainsi que la certitude d'avoir toujours le bon droit de son côté, l'avaient dirigé vers la noble profession d'avocat. Une affaire malheureuse entachée de quelques irrégularités l'avait contraint à raccrocher la robe. Dans la foulée, il avait fait ses bagages pour la Belgique. Une dépression nerveuse avait révélé chez lui un don de voyance. Le Seigneur des Onze Dimensions était apparu pour lui commander de répandre la paix sur Terre, premier pas vers une pacification cosmique. Ses premiers prêches diffusés sur internet lui avaient amené quelques adeptes, et un crowdfunding lui avait fourni assez d'argent pour acquérir un terrain vague dans la banlieue bruxelloise afin d'y édifier son Temple. Il en avait gribouillé le plan sur une nappe de restaurant d'après un rêve inspiré par le Seigneur des Onze Dimensions. L'horreur kitsch qui en avait résulté s'était effondrée au bout de trois mois, Gregorius étant meilleur prophète qu'architecte. D'autres détails confirmaient les informations délivrées par Kevin : le gourou s'entourait de femmes qui lui servaient d'oracles, de maîtresses et de gardes du corps. Et son projet restait vague, ainsi que l'indiquaient les vidéos où il se mettait en scène avec force effets spéciaux numériques.

La piste d'une secte anti-alien se confirmait. Le détail du papier aluminium dans le van de transport m'avait alerté : des illuminés croyaient encore dur comme fer à la télépathie entre extraterrestres, et il fallait ne pas avoir les yeux en face des trous pour tapisser le réduit de l'intérieur, permettant ainsi au prisonnier de retirer les bandes d'aluminium à son gré. Tout menait à une secte.

Un site indiquait même où Gregorius dispensait ses cours de poker : un salon de thé huppé, à deux pas de la place Royale.

Il était illusoire de tenter de s'attaquer de front au Temple, probablement aussi bien gardé que l'autre d'un méchant des films de James Bond. Déjà, un plan s'élaborait dans mon esprit. Pour l'exécuter, il nous fallait nous

introduire dans le salon de thé. Ensuite viendrait la partie la plus délicate de l'opération : se présenter comme un joueur de poker, gagner la confiance de Gregorius, puis infiltrer le groupe. Selon toute vraisemblance, Jennifer avait été enlevé pour servir les ténébreux desseins du gourou. C'était lui la clé.

Devant la hardiesse de l'entreprise, un vertige me saisit. Ne m'étais-je pas embarqué dans une intrigue trop compliquée pour moi, un de ces scénarios riches en péripéties et aux ressorts psychologiques tumultueux comme savent en pondre avec tant de brio nos maîtres français du thriller ?

8.

Quoique tout entier voué au tourisme, le centre-ville de Bruxelles est magnifique et très vivant (ce qui implique un certain degré de saleté, mais ce n'est pas notre troupe dépenaillée qui allait jouer la difficile). Nous parvînmes sans encombre jusqu'aux abords du salon de thé. J'intimai à Patou de ne pas s'approcher : le danger était trop grand qu'elle se fasse repérer par Gregorius ou ses fidèles. Si pareille chose arrivait, notre épopée n'aurait servi à rien. Ma cliente regimba, avant de s'exécuter. D'ailleurs, elle devait gagner les vingt euros de la journée. Nous nous donnâmes rendez-vous devant le Manneken-Pis.

La première partie de mon plan consistait à me substituer à l'un des serveurs du salon de thé, puis à laisser traîner une oreille afin de récolter toute information utile. Je pourrais également boire du thé à l'œil et, avec les pourboires des clients, acheter de quoi remplir le creux qui faisait gargouiller mon estomac depuis l'aube.

À l'approche de la devanture, le trac m'assaillit. C'était à moi de jouer et je craignais de décevoir mes amis. Ma résolution déjà vacillante s'affaiblissait à chaque pas. De nouveau la tentation me prit, impérieuse, de tout plaquer là et de prendre la poudre d'escampette. À force de volonté, je résistai. En dépit de tous les obstacles, contretemps et avanies, il était hors de question d'abandonner l'enquête. C'était une question d'éthique personnelle et de respect de contrat.

La devanture s'ornait de lettres grasses indiquant : *Palais des Thés – fournisseur officiel de la famille royale belge*. La vitrine alignait des coffrets d'assortiments à 89 euros contenant divers thés, du carcadet grenadine, du rooibos parfumé au bonbon, ainsi qu'une boule filtrante. Des théières en pâte dure de Sèvres et des tasses géométriques qu'on aurait dit conçues pour des appendices extraterrestres complétaient ce charmant décor. Au fond de la salle, une eau-forte du XVIII^e siècle représentait une bourgeoise prenant le thé. Des balustres séparaient un parterre de tables napperonnées, peuplées de dames qui auraient pu servir de modèles à l'eau-forte, tant par l'âge que par la tenue. Des lustres somptueux faisaient resplendir le tout. En un éclair, je réalisai qu'il me serait impossible d'infiltrer le personnel, exclusivement composé de jeunes femmes en tablier noir du plus bel effet. Mon sexe et mon âge ne feraient pas illusion une minute.

Il s'avéra que je ne le faisais pas non plus comme client : à la réception, une cerbère me refoula sous prétexte qu'une tenue correcte était exigée. Il est vrai

que les vicissitudes de mon voyage, en particulier les fois où j'avais dû dormir dehors, n'avaient pas arrangé mes vêtements – nippes serait à présent un terme plus approprié.

Un panonceau sur la porte vitrée indiquait que le cours de poker commençait ce jour même à 14 h 30. Dans à peine une heure. Il me fallait absolument être là.

Il me restait sept euros quarante. Pas assez pour suborner la femme de l'accueil.

« Je veux voir votre supérieur », dis-je avec cet air rétif que beaucoup de mes compatriotes adoptent hors de leurs frontières, que d'aucuns qualifient de morgue mais qui est en fait, j'en suis sûr, de la timidité.

La cerbère fit montre d'une diligence exemplaire, me plantant dans le court vestibule avec ordre de ne pas bouger. Mettant à profit le bref temps d'attente, je concoctai un nouveau plan, et indiquai d'un geste discret à Tony de me rejoindre.

Une femme corpulente, très bien mise de sa personne, arriva d'un pas vif. Le regard qu'elle me jeta me donna l'impression de valoir moins que ce que j'avais en poche.

« Monsieur ?... »

— Kelrigo Corégone. »

J'avais utilisé ce pseudonyme pour signer une série de romans auxquels je ne tenais pas à ce que l'on associe mon véritable nom. J'y narraï les aventures d'adolescents perdus dans un jeu vidéo et autres fadaïses. Ce serait bien le diable si la mégère l'avait un jour entendu prononcer.

« Curieux, me dit-elle, comme votre nom ressemble à celui d'un écrivain dont mon fils a été fan dans sa jeunesse. Des inepties de science-fiction, mais au moins il lisait. De nos jours, c'est déjà beaucoup.

— Un homonyme. Lui et moi venons du même village.

— Que voulez-vous, monsieur Corégone ? »

Son regard se posa sur Tony qui venait d'apparaître à mes côtés, et ses sourcils se haussèrent un peu plus. J'enchaînai encore plus rapidement :

« Connaissez-vous le concept de documentaire en immersion, chère madame ? Il s'agit d'un reportage au cours duquel...

— Je connais, merci. Un documentaire en immersion dans un salon de thé, vous plaisantez ? »

Aïe, aïe, aïe.

« En fait, bredouillai-je, j'enquête sur la perception des aliens par les couches sociales supérieures. Cela implique la fréquentation de lieux de consommation où l'on pratique des tarifs exorbitants, comme le vôtre, soit dit sans vous offenser.

— Au contraire, je prends cela comme un compliment.

— Telle était mon intention, bien sûr. Nous tâchons également de familiariser le public avec les modes de vie aliens, dans quelle mesure ils sont acceptés, etc.

— Les extraterrestres ne viennent pas chez moi.

— C'est pourquoi j'ai amené le mien. »

Elle sembla peser les bénéfices à accepter une telle offre, c'est-à-dire la publicité que cela pourrait lui rapporter. Puis elle détailla Tony, accoudé au porte-parapluies, avant de lâcher ces paroles encourageantes :

« Vous n'auriez pas un spécimen plus convenable ? »

Je n'osai lui avouer que, Patou hors jeu, Tony était le plus présentable de notre groupe.

« Mettre en scène un alien issu de la classe populaire permet d'introduire une touche de diversité, voire de tolérance sociale, bienvenue, dans une époque qui en a tant besoin. Non ?

— Non. Quelle télé vous envoie ? »

Si je me disais producteur indépendant, les portes se refermeraient aussitôt devant moi. Je pensai d'abord à Arte pour le côté select, mais peut-être les habitants du Plat Pays ne regardaient-ils pas cette chaîne ? CNN, voilà qui avait plus de gueule, et je pourrais invoquer l'urgence des *breaking news* pour m'introduire de force. Trop tard pour prendre l'accent américain, toutefois, je pouvais prétendre être un correspondant local... mais mon accent français me trahirait. Je grimaçai.

« Je suis dépêché par Arte. »

La femme mit ses mains sur ses hanches.

« Et ils envoient quelqu'un comme vous ? Je ne vois pas de caméra ni de documents à signer concernant le droit à l'image ou ce genre de chose.

— C'est le propre de l'immersion que de ne pas faire de vagues. » Je tapotai mes lunettes. « Mes lunettes-caméras enregistrent tout. Souriez, vous êtes filmée. »

Je la sentais fléchir. Et en effet, après une minute de tergiversations intimes, elle grommela :

« Il faudra que le nom de mon établissement soit prononcé au moins à trois reprises dans le montage final. La première fois, insistez bien sur le jeu de mots.

— Pardon ?

— Le *Palais des thés*, le *Palais d'été*.

— Bien sûr, bien sûr, j'avais compris.

— Et je ne veux pas de grabuge dans mon établissement. Si vous cassez

quelque chose ou si vous importunez un client, vous paierez.

— Arte est un média sérieux, la rassurai-je, qui a résisté à la déchéance des valeurs intellectuelles incarnée par les années bling-bling. N'hésitez pas à vous adresser à elle en cas de problème, même mineur et non imputable à mon activité. Quant à mon assistant et moi-même, nous serons transparents comme l'eau claire. En aucun cas notre présence ne troublera votre bien-être commercial. »

Je n'osai lui demander dans quelle partie du salon Gregorius dispensait ses cours. Inutile d'attiser les soupçons de la patronne, laquelle ne me paraissait pas née de la dernière pluie.

Tony me désigna un carré surélevé de trois marches, que je n'avais pas remarqué de prime abord. Les gourous aiment se donner en spectacle. Gregorius ne devait pas déroger à cette règle. Une table en retrait fournissait un poste d'observation idéal.

Le monceau de petits coussins brodés sur lequel je m'affalai se révéla une bénédiction pour mes lombaires mises à rude épreuve ces derniers jours.

Il ne fallut pas longtemps avant que Gregorius fasse une entrée en fanfare, c'est-à-dire flanqué de deux bombasses tout droit sorties d'un calendrier Pirelli. Il s'installa, suivi par une troupe de fidèles et de joueurs. Pourquoi me suis-je donc fourvoyé dans la science-fiction, me dis-je avec le regret des années perdues, quand tant de businessmen avisés, sur le modèle de mon illustre et décédé confrère L. Ron Hubbard, parviennent à fonder des sectes à partir d'idées bien plus grotesques que les miennes ?

Je me consolai en remarquant l'air déprimé qui affaissait son visage joufflu, mangé d'une barbe éparse. Le gourou rencontrait des problèmes personnels, à n'en pas douter. Il portait un complet bleu marine impeccablement coupé, à l'élégance hélas ruinée par l'ajout de bijoux voyants : de grosses gourmettes en or massif, une montre Chopard au poignet, et la médaille emblématique de sa secte. Pouvait-on le considérer comme un bel homme ? Difficile d'être affirmatif, dans un sens comme dans l'autre, les effets aphrodisiaques du pouvoir sur nombre de spécimens de la gent féminine brouillant les cartes. D'un coup de pied pas trop appuyé à cause de ses tibias fragiles, j'ordonnai à Tony de plonger les yeux dans la carte, et le groupe passa sans nous remarquer.

La partie qu'il engagea contre quatre personnes tirées au sort parmi l'assistance ne souleva guère d'excitation. De mon côté, peu familier des arcanes de ce jeu, je m'endormis presque derrière mon menu. Les joueurs durent sentir le manque d'entrain du maître, car je remarquai que l'un d'eux réprimait un bâillement. Aussitôt, l'une des amazones passa discrètement derrière lui et lui chuchota un mot à l'oreille – non sans lorgner sur son jeu au passage. L'impétrant pâlit, toussa violemment, et se replongea dans ses cartes avec une bonne volonté touchante.

Gregorius mit brusquement fin à la séance. Un sentiment de frustration m'envahit. Nous avions eu beau tendre l'oreille (pour Tony, le conduit auditif), nous n'avions rien perçu de significatif dans les phrases échangées. Les adeptes montraient à l'égard de Gregorius un intérêt sincère, et le désarroi de leur gourou déteignait sur eux, un peu comme des chiens affectés par le malaise de leur maître (vous ne serez pas surpris d'apprendre que les chats, plus indépendants de nature, ne réagissent pas de la sorte). Alors que tout le monde se levait, je surpris néanmoins l'une des bombasses qui lâchait :

« Tu es sûr que tu ne veux pas que je m'occupe de Sophie ? Il faut faire quelque chose à son sujet, cette conne va finir par nous attirer des ennuis.

— La ferme, Candice. Allez, on se tire.

— Et pour nos deux zigotos ?

— Tu me les embarques. »

Conversation intéressante, qui prit tout son sens une minute plus tard quand Candice s'avança à ma rencontre. Elle battit des paupières et, l'espace d'une seconde, je crus qu'elle m'invitait à reluquer sa poitrine. En fait, son regard indiquait un point au niveau de la taille : un pistolet, dirigé sur ma personne. C'était un petit modèle, genre Remington mais d'aspect plus moderne, que son autre main recouvrait complètement.

« Suis-moi, l'andouille. Toi aussi, le parasite. »

Je supposai qu'elle parlait respectivement de moi et de Tony.

D'ordinaire, je suis lent à la détente. Ce fait m'a toujours handicapé, à l'oral du bac par exemple, ou encore sur les réseaux sociaux face à certains commentaires du genre « l'athéisme est une croyance, de toute façon » ou « c'est normal que tu critiques Disney, toi tu as perdu ton âme d'enfant » qui ont pourtant le don, une fois passé un instant de sidération, d'insuffler en moi un courroux biblique.

À l'inverse cette fois, le simple geste de pointer une arme létale sur moi boosta mes processus cérébraux d'une façon vertigineuse. Il suffit d'un doigt crispé sur la gâchette pour que je me voie mort, ma conscience souflée comme une bougie dans la caverne vide du crâne, mes cellules asphyxiées, la décomposition qui s'amorce... Aux premiers temps de l'invasion, des aliens ont fourni maintes preuves que l'univers, pour l'explication de son origine comme de son fonctionnement, se passait fort bien d'une entité surnaturelle. Cela n'a eu, on s'en doute, aucune répercussion sur les croyances de mes congénères. En revanche, les répercussions ont été immédiates et très douloureuses sur lesdits aliens, si bien que la gent extraterrestre a très vite renoncé à s'exprimer sur le sujet. Une fois le coin du voile retombé, tout est revenu à la normale. Pour ma part, mon appréhension du monde exclut le recours à un dieu tutélaire, tant pour accéder à une vie après la mort que pour abrégier celle de mes ennemis. Je n'en tire ni gloire ni infamie, c'est ainsi. Le néant qui m'attend me tourmente parfois, c'est pourquoi j'évite d'y songer. Il

y a toutefois des moments où c'est impossible (par exemple quand un pistolet est braqué sur moi).

Allons bon, je vais mourir et l'univers s'en fout.

Je me morigénai. Bon sang, j'avais survécu aux séries américaines et aux mocassins à glands des années 1980, aux boys bands des années 1990, à la vacuité libérale et aux bidules 2.0 des années 2000, enfin au terrorisme religieux et aux selfies des années 2010. J'avais fait le plus dur, alors pourquoi abandonner maintenant ?

Les modes d'action qui me vinrent à l'esprit s'inspiraient de films à succès. Hélas, tous avaient pour point commun un certain mépris de sa propre sécurité, sentiment qui me restait irrémédiablement étranger. Au lieu de sauter sur Candice, j'urinai dans mon pantalon.

Cela fait, nous la suivîmes sans discuter.

9.

Malgré mes discrets appels à l'aide, qui furent interprétés comme une tentative désespérée de lui soutirer un peu d'argent, la gérante du *Palais des thés* nous regarda sortir sans cacher son soulagement. Candice nous poussa, Tony et moi, vers une berline noire tandis que Gregorius disparaissait dans le tréfonds d'une voiture jumelle. Le cortège démarra avec force crissemments de pneus que je qualifierais d'hollywoodiens. Les sbires n'étaient pas loquaces, je ne tentai pas d'entrer en communication avec eux. À leur visage de plus en plus renfrogné, je comprenais qu'ils n'attendaient que cela pour nous bastonner. Tony, de son côté, avait mené le même raisonnement.

Une demi-heure plus tard, les véhicules s'engagèrent dans un terrain pelé. Tout autour s'étendait une friche industrielle déserte. Une étrange bâtisse hétéroclite s'élevait au milieu. On aurait dit une fleur de lotus aux pétales flétris. Le pistil se dressait de guingois, soutenu par des étais montés à la hâte. Les voitures franchirent un check-point, dont le gardien s'aplatit littéralement par terre en apercevant le gourou à travers la vitre. Le temple, puisqu'il s'agissait bien de lui, était entouré d'une barrière électrifiée. Et pas qu'un peu, comme l'attestaient les restes charbonneux de moineaux, de hérissons et même d'un jeune daim qui gisaient au sol.

De près, le temple paraissait encore plus miteux. Les pétales avaient abrité des annexes qui n'étaient plus que ruines, et les intempéries avaient cloqué la peinture de la tour centrale. Les vitraux dont plusieurs carreaux triangulaires manquaient évoquaient des mosaïques ébréchées.

Tony se tourna vers les sbires.

« Vous vivez là ? »

Je craignis que la question ne les fâche et qu'ils ne molestent mon ami, mais les deux hommes affichèrent un air extatique.

« Le magnétisme du temple nous protège. Dans son aura, notre karma s'épanouit.

— Bien sûr, bien sûr », dis-je d'une voix précipitée, en faisant les gros yeux à Tony pour lui éviter de gaffer.

« Gregorius, guide suprême de l'humanité non reconnaissante, vous rencontrera demain.

— Je serai enchanté de discuter... »

Candice me décocha un coup de poing dans l'estomac. Miracle, cela me fit oublier sur-le-champ la faim qui me tenaillait.

« Vous ne discuterez pas, vous répondrez à ses questions. Ensuite, nous déciderons quoi faire de vous. »

La voiture stoppa, et l'on nous fit descendre sans ménagement. L'arrivée dans le temple ne nous apprit pas grand-chose, car on nous boucla dans un réduit au rez-de-chaussée, aussi délabré que le reste du donjon. Une fenêtre haut placée découpait un rectangle de lumière indifférente rayé d'ombre à travers ses barreaux.

Les murs comportaient des bat-flanc que Tony se mit en devoir de déplier. Là, nous passâmes le reste de l'après-midi puis de la soirée à nous morfondre.

Un sbire nous apporta une pitance peu appétissante mais que nous mangeâmes avec gratitude. Une demi-heure plus tard, je le remerciai avec chaleur, mais il me jeta un regard plein d'animosité. Celui-là, sûr que je ne l'aurais pas par les sentiments.

Il n'y avait rien à espérer du côté de Patou. En revanche, Coup-de-Foudre s'était dissimulé dans une poubelle, devant la façade du *Palais des thés*. Pendant tout notre séjour dans le prestigieux établissement, je n'avais cessé de jeter des coups d'œil dehors afin de vérifier qu'aucun camion d'éboueurs ne subtilisait notre ami. Il avait vu ce qui nous était arrivé et avait dû agir en conséquence, quoique, malgré mes efforts de raisonnement, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il aurait pu tenter pour nous tirer de ce mauvais pas ou même nous suivre. Mais ma réserve d'espoir n'était pas totalement épuisée, et je comptais...

Bzzzzt.

Un éclair blanc zébra dans le crépuscule. Un sinistre pressentiment m'envahit. Il y eut un ramdam à l'extérieur, des cris, quelques ricanements de mauvais augure. Un moment plus tard, la porte s'ouvrit à la volée, mouvement qui ne fut précédé d'aucun déclic, ce qui tend à me faire penser rétrospectivement qu'ils avaient oublié de la fermer à clé. Deux sbires pénétrèrent dans notre geôle en transportant un brancard, sur lequel gisait la forme inerte de Coup-de-Foudre.

« Vous le connaissez ?

— C'est Coup-de-Foudre, oui.

— Ce crétin s'est électrocuté sur notre barrière. Vous avez encore d'autres copains du même acabit dans les parages ?

— Non.

— On verra ça demain. »

Cette fois, la clé tourna dans la serrure.

Coup-de-Foudre était toujours dans les vapes. Son corps ne présentait pas de blessures visibles, hormis des croisillons imprimés sur son plastron chitineux. Tony s'approcha du brancard, ce qui provoqua un mouvement réflexe des

mandibules. Par précaution, je tirai mon ami en arrière.

Comme il n'y avait plus rien à faire, je m'allongeai et piquai un roupillon.

Le bruit de la porte me réveilla. Le soleil entrait à pleins rayons par la fenêtre. Un adepte déposa un plateau sur le sol, puis disparut.

Je me tournai vers le manterel.

« Comment te sens-tu ?

— Je récupère, fit-il, bougon.

— Comment diable as-tu réussi à nous suivre ?

— J'ai utilisé mes ailes, pardi. Seulement, dans le noir, j'ai mal évalué la hauteur de leur clôture. »

Je n'insistai pas. Le petit déjeuner se composait d'un gruaud insipide, aussi alléchant que des brisures de riz. Mon estomac gargouillant l'accueillit néanmoins comme un festin.

À peine ce repas expédié, nos gardiens surgirent. L'un d'eux bloqua les pinces de Coup-de-Foudre au moyen de tendeurs élastiques, comme un vulgaire homard. Puis ils nous conduisirent dans la chambre de méditation du maître. Au passage, je pris la mesure du délabrement du temple. De guingois, les murs étaient sillonnés de fissures par lesquelles des infiltrations avaient permis à mère Nature d'exprimer toute sa créativité, au moyen de magnifiques motifs de moisissures. Les vêtements de facture modeste de nos géôliers frappèrent mon attention. Les véhicules qui nous avaient amenés ici, me rappelai-je également, arboraient le logo d'une entreprise de location bien connue. Je compris alors la raison des séances de poker : le seul moyen pour Gregorius d'acquérir l'argent nécessaire à la vie de sa communauté. La littérature comme le cinéma n'évoquent que les sectes prospères, pour négliger celles qui ne parviennent ni à la notoriété ni à la richesse. Le Temple de la Onzième Dimension faisait pitié, et j'aurais sans doute versé une larme de compassion s'il ne nous tenait pas à sa merci.

La chambre de méditation avait mieux résisté à la dégradation générale. C'était une pièce ronde, tapissée de bibliothèques en agglomérat plaquées bouleau. Des bouteilles de whisky judicieusement placées calaient les volumes aux tranches dépareillées. J'eus le temps d'apercevoir des livres religieux, d'autres de droit pénal. Le seul pan de mur apparent était recouvert, en plus d'une horloge murale à piles Ikea, de diplômes encadrés divers et variés, obtenus dans des universités du Midwest américain aux noms exotiques. Le sol était quant à lui recouvert de tapis persans. Un immense fauteuil de relaxation trônait au centre. L'homme qui l'occupait se leva à notre entrée. Il avait troqué son costume pour une longue tunique blanche brodée de fils d'or. Cela lui seyait, et je préparai un commentaire en ce sens, à placer dès que possible dans la conversation. Il avait meilleure mine que la veille, ce qui provoqua en

moi un regain d'optimisme : s'il avait bien déjeuné ou profité des charmes d'une de ses adeptes, peut-être se montrerait-il clément à notre égard ?

« Ah, voici nos visiteurs. » Il agita les doigts. « Vos noms, prénoms et qualités, je vous prie. »

Nos réponses parurent le décevoir. Nous n'étions ni la CIA, ni Interpol, ni même la police belge.

« Pourquoi m'espionniez-vous ? Que savez-vous de mes plans ? »

À ce stade, je me dis qu'avouer la vérité était peut-être la meilleure chose à faire. Surtout, j'étais si paralysé par la trouille qu'aucun mensonge ne me venait à l'esprit.

« J'ai été engagé par une cliente pour retrouver son compagnon disparu. Il semble qu'il ait croisé votre route. Au fait, vous a-t-on dit que votre tenue vous sied à ravir ?

— Ah, c'est tout ? » Il soupira. « Des familles qui cherchent leurs disparus, il en arrive tous les jours. Ce sont les inconvénients du métier. Je vous le rends volontiers, s'il ne me doit pas d'argent. Sinon, c'est vous qui paierez, si vous voulez le récupérer entier.

— Il s'appelle Jennifer. »

Ce nom fit sursauter Gregorius.

« Jennifer, le gros totoro ?

— Je vois que vous le connaissez.

— Bien sûr, puisque je l'ai fait kidnapper. Ce jour-là, j'aurais préféré me casser un ongle.

— Où est-il, si ce n'est pas trop vous demander ? »

Il haussa les épaules en signe d'ignorance. J'envisageai un autre angle d'attaque.

« Jennifer me semble lié à votre fameux plan. Auriez-vous l'amabilité de me dire en quoi il consiste ? Si cela peut vous rassurer, sachez que je suis déontologiquement soumis au secret professionnel. Même si mon nom ne figure pas sur la liste des détectives-enquêteurs experts agréés consultable sur internet, je souscris moralement à chaque article de leur charte. »

Mais les confidences du gourou avaient atteint leur terme. Il nous congédia sans ajouter un mot, et murmura à l'oreille d'un de ses sbires. Celui-ci se fendit d'un sourire surnois, avant de nous raccompagner à notre cellule.

« On s'occupera de vous demain », dit-il d'un ton que j'aurais aimé moins sibyllin.

Le pouvoir du langage a ceci de piquant qu'il suffit d'une phrase, prononcée sur un ton guilleret, pour vous empêcher de dormir.

Sitôt que nous fûmes seuls, Tony aida Coup-de-Foudre à se débarrasser de

ses entraves. Le manterel enfonça sans aucun mal une pince dans le mur en Placoplatre. Il serait facile de pratiquer une ouverture. Mais un simple coup d'œil à l'extérieur nous convainquit de renoncer : deux gardes avaient été placés sous la fenêtre. Impossible de sortir sans se faire remarquer, sans compter la barrière électrifiée. Il ne fallait pas espérer une opération de secours de Patou, vu qu'elle ignorait où nous étions. Nous étions bel et bien bloqués.

Au beau milieu de la nuit, un *pouf* ébranla la porte. Je sautai sur mes jambes. Mon cœur battait la chamade.

Une jeune femme se tenait dans l'embrasure, presque invisible dans son collant sombre. À ses pieds, la vie des deux gardes s'achevait dans le froufrou carmin de leur carotide tranchée.

« Suivez-moi si vous voulez vivre. »

Aucun cliché ne m'aurait été épargné.

10.

Au moins, aucun cadavre d'amazone ne jonchait le couloir, même si je n'aurais pas craché sur un duel au sabre entre deux jeunes femmes au physique avantageux.

Celle qui nous faisait face possédait un visage chafouin, des cheveux d'un noir de jais coupés courts. Ses yeux charbonneux et son teint blafard lui conféraient un air un peu inquiétant. Ses membres cordés de muscles se rattachaient à un tronc filiforme.

Elle s'exprimait d'un ton calme, voire monocorde compte tenu des circonstances.

« Nous avons peu de temps. Je vais vous faire sortir d'ici. Mais avant, il faut que je récupère quelques affaires chez Adelbert.

— Vous connaissez Adelbert, madame... ?

— Sophie. Adelbert était mon petit-ami.

— Était ?

— Il est mort.

— Mort ?

— On bouge. Je vous expliquerai en route. »

Nous la suivîmes jusqu'à une espèce de soupente, en fait une chambre à moitié effondrée. Pendant qu'elle farfouillait en silence, mes yeux tombèrent sur un cahier toilé qui dépassait de sous le matelas. La moitié des pages était noircies d'une écriture enfantine. Je le fourrai sous ma chemise.

« C'est bon, chuchota-t-elle, on y va. »

Des autres pièces qui donnaient sur le couloir émanaient des ronflements rassurants. Sophie se dirigea vers la chambre de méditation. À ma manifestation de surprise, elle opposa un mot grossier qui n'appelait pas de commentaire.

De nuit, le bâtiment délabré donnait l'impression de se balader dans les ruines d'une maison de film d'horreur. Le grincement de la porte provoqua chez moi un sursaut, et chez Tony son équivalent épidermique : son teint vira brièvement au rose vif. Aucun mouvement suspect n'eut lieu. Sophie referma doucement la porte et alluma la lumière. L'horloge murale indiquait trois heures quarante-cinq.

« On peut parler, Gregorius a fait insonoriser cette salle. Mais évitez de

crier.

— Pourquoi nous avoir amenés ici ? »

Je craignais qu'elle nous révèle une cache d'armes qui nous obligerait à combattre, mais elle alla jusqu'au fauteuil de relaxation et positionna un des leviers de réglage sur l'option *Confort extrême*. Une trappe s'ouvrit dans le plancher.

« Gregorius a retenu la leçon de Waco, expliqua Sophie. Quoi que disent les médias du complot international, les gourous ne tiennent pas plus que ça à rejoindre prématurément leur créateur. Dès l'achat du terrain, Gregorius a fait creuser un tunnel de six cents mètres de long, relié à sa chambre de méditation. En cas de siège, il peut filer en douce. »

Nous descendîmes l'un après l'autre. Coup-de-Foudre fermait la marche. Une fois dans le tunnel, il bloqua la fermeture afin que l'on ne puisse nous poursuivre par cette voie. La galerie n'était pas éclairée, mais des lanternes étaient accrochées au mur sous l'escalier. Elle était juste assez haute pour marcher debout. J'envoyai Tony en éclaireur, au cas où on nous tendrait une embuscade. Aux ricanements sarcastiques du lecteur quant à une soi-disant lâcheté, je répondrai que, d'une part, la pluralité des mondes nous enseigne que tout est relatif, la morale y compris, d'autre part que Tony possédait une vision supérieure à la mienne dans la pénombre.

L'air sentait le moisi et les crottes de chauve-souris. Pour oublier ces odeurs désagréables, je demandai à Sophie de me raconter ce qu'elle savait d'Adelbert, de sa mort, et subséquentement du plan secret de la secte. Je m'attendais à être rabroué, mais elle ne se fit pas prier.

Doté d'un physique de brute épaisse, mais humanisé par des crises d'angoisse spirituelle, Adelbert avait été une fervente recrue de Terre Identitaire, une milice spécialisée dans le tabassage d'aliens. Comme on se lasse de tout, même des meilleures choses, il avait rejoint d'autres groupuscules au nombre d'adhérents chaque fois décroissant : une mouvance islamiste promettant le salut dans l'au-delà aux caïds ratés sans même avoir à se fader la lecture si ennuyeuse du Coran, salut précédé dans ce monde-ci par la gloire sur BFM-TV pour le modeste coût d'une kalachnikov ; puis le mouvement transhumaniste, bien qu'après six mois, Adelbert eût été incapable d'en donner une définition précise, problème secondaire puisque c'était le cas de tous ses membres ; par la suite, l'Institut d'étude des phénomènes synchroniques, l'Ermitage du Chamanisme vibratoire, les NooNavigateurs de l'infini, l'avaient accueilli en leur sein. Chaque vérité nouvelle chassait la précédente, et le plus stupéfiant résidait dans le fait qu'Adelbert croyait mordicus à chacune d'elles. Après un passage éclair chez les Kamikazes de l'Apocalypse, il avait rencontré Gregorius. Celui-ci commercialisait alors une méthode pour devenir voyant. Lui-même en était un, affirmait-il. Adelbert avait manifesté de la méfiance, mais son nouvel ami

l'avait rassuré, il n'y avait pas plus honnête pratique que la voyance. Il avançait pour preuve qu'un voyant n'avait qu'à user de son talent pour deviner les chiffres du loto, or il ne le faisait jamais. Cette honnêteté fondamentale, qui confinait à l'ascétisme, expliquait d'ailleurs pourquoi les voyants avaient si souvent recours à l'arnaque. Adelbert avait été le premier compagnon de route du Temple de la Onzième Dimension.

Ce fait m'éclairait sur les causes de la déprime de Gregorius. Le gourou avait perdu l'un de ses adeptes initiaux. Cela n'avait pas manqué de l'affecter. De sa voix indolente, Sophie poursuivit :

« L'année dernière, des défections en série ont conduit Gregorius à imaginer un projet susceptible de nous remobiliser. Au sortir d'une de ses transes mystiques, qu'il a coutume de faire entre quatorze et quinze heures sauf les jours de poker, il nous a parlé de sa révélation : la Terre pourrait accueillir le Seigneur des Onze Dimensions, à condition qu'elle soit pure. Au Temple de la Onzième Dimension de la nettoyer de toute pollution étrangère. »

Le problème était que la Terre appartenait désormais à la grande fraternité galactique, et que plusieurs millions d'aliens parcouraient ladite planète. Pas question de lever une armée ni de convaincre les mécréants, le nouvel ordre mondial ne le permettrait pas. Quitte à croire au complot, autant créer le sien. L'opération reposait sur un certain nombre de prérequis, parmi lesquels la formule *combattre le mal par le mal* arrivait en tête. Ils s'étaient mis en quête d'aliens possédant un profil d'exterminateurs d'aliens.

Leur quête les avait amenés à kidnapper divers spécimens, sur lesquels ils s'étaient livrés à des expériences. Le groupe d'experts en charge de l'étude ne comportait hélas aucun scientifique. La plupart des tests avaient abouti à la mort des cobayes, sans apporter de résultat concluant excepté sur la personne d'Adelbert. En effet, l'abduction de Jennifer avait été celle de trop. Des scrupules tardifs mais bien réels l'avaient saisi. Il avait eu des visions de l'enfer, avec lui au milieu, grillant dans les flammes. Seule son aversion des autorités l'avait empêché de dénoncer les coupables activités du gourou. Alors, dans un ultime pied de nez à cette société aux lois de laquelle il n'avait jamais voulu obéir, en se soumettant corps et âme à la première secte rencontrée (les paradoxes de la nature humaine sont là encore infinis), il avait mis fin à ses jours, selon la technique que lui avaient enseignée naguère les Kamikazes de l'Apocalypse.

« Ce salaud m'a laissé tomber, oui. Maintenant, je me retrouve toute seule dans ce monde de merde », conclut Sophie en grattant les scarifications artistiques qui ornaient ses avant-bras, encore plus blafards que son visage.

Le tunnel n'en finissait pas, c'est pourquoi je l'encourageai à nous gratifier d'une biographie succincte :

« Et toi, comment en es-tu arrivée là ? »

Tout en elle la prédestinait à échouer ici, expliqua-t-elle. D'aussi loin qu'elle

se souviennent, elle avait toujours eu la fibre survivaliste. Ne pouvant compter de ce côté-ci de l'Atlantique sur les ouragans ou les épidémies de zombies, elle avait opté pour la guerre civile. Elle participait à des stages commando depuis ses quinze ans. Là, on lui avait appris à allumer un feu de camp, faire sécher de la viande, cuisiner des pigeons et autres activités permettant de vivre en parfaite autonomie. Dans le coffre de sa voiture s'entassaient aliments lyophilisés, tente, casque avec masque à gaz intégré, couteaux, pince coupante, savon, filtre à eau, lampe torche à manivelle, sans compter un drapeau orange fluo destiné à faciliter une évacuation par hélicoptère. L'arrivée des aliens avait été une aubaine inespérée. D'objet de dérision dans son quartier, Sophie avait acquis une aura de crédibilité, à défaut de respectabilité. Pensez : enfin, quelqu'un qui a vu venir la fin du monde ! Elle avait surfé sur la vague tant qu'elle avait pu, en vendant des kits de survie au porte-à-porte. Hélas, la panique avait été jugulée et le chaos refoulé. La fin du monde n'aurait pas lieu, finalement. C'est alors qu'elle avait rencontré Adelbert, lors d'une rencontre de *preppers* dans un bar. Le jeune homme lui avait vanté les mérites des sectes en matière d'autarcie, et celle de Gregorius n'était pas trop exigeante en ce qui concernait l'engagement spirituel. Pour les filles, des critères physiques suffisaient.

Adelbert avait constitué son seul lien avec le Temple. Lui mort, elle n'avait plus songé qu'à fuir. Nous lui en fournissions le prétexte.

Une clarté lunaire apparaissait au bout du tunnel. Ce qui n'était pas le cas de mon affaire, qui présentait encore certaines zones d'ombre : qu'était-il advenu de Jennifer, bien sûr, mais aussi la raison de son enlèvement. Patou m'avait affirmé que les arshules étaient les créatures les plus pacifiques de la Voie lactée. Je n'avais aucun motif d'en douter, au vu de son comportement irréprochable au cours de notre périple. À quoi cela rimait-il ? Sans compter le mystère le plus grand : puisque Jennifer avait été libéré, pourquoi n'avait-il pas regagné ses pénates, ou du moins n'avait-il pas tenté de joindre Patou pour la rassurer ? Il manquait une pièce essentielle à mon puzzle. Notre évasion me privait de questionner Gregorius, même si je ne la regrettais pas, bien sûr, vu qu'il comptait se débarrasser de nous. Tant pis. Je commençais à envisager d'abandonner une affaire trop dangereuse à mon gré. D'autres, plus compétents et mieux armés que moi, prendraient le relais, si ça leur chantait.

Le tunnel nous recracha dans un collecteur qui lui-même pourvoyait une rivière en substances mutagènes d'une grande richesse créative. Nous avions échoué dans une zone grise entre campagne et banlieue.

Sophie me tendit virilement la main.

« C'est ici que nos chemins se séparent. Ne me remerciez pas pour vous avoir libérés, je suis heureuse d'avoir accompli ce que cette crevure d'Adelbert n'aurait jamais osé faire de son vivant. Ainsi, j'honore sa mémoire.

— Accepterais-tu que je t’accompagne ? »

La question ne m’étonna qu’à moitié de la part de Coup-de-Foudre. Il n’en était pas à son coup d’essai concernant les voyages interrompus. Je ne pouvais lui en vouloir de partir avant l’élucidation pleine et entière de mon enquête.

La jeune femme haussa les épaules.

« Si ça te chante et si tu ne ronfles pas la nuit. »

11.

Une fois les adieux expédiés, le retour à Bruxelles se révéla aussi lent que pénible. Nos tentatives pour nous faire prendre en stop échouèrent, au point que l'on finit par renoncer à lever le pouce (ou l'appendice).

Pendant que nous remontions une route départementale entourée de voies express, de clôtures et de fossés, je sortis le cahier d'Adelbert et le parcourus à partir du commencement. Les premières pages évoquaient sa vie quotidienne, émaillée de réflexions pleines de bon sens et d'utilité, telles que : *Les aliens, c'est bounoules et compagnie, on va tous les niquer*. Puis des phrases plus équivoques, comme *Un terrien, est-ce que ça ne serait pas, finalement, un alien adapté à son environnement ?* Peu à peu, son état d'esprit changeait. Quand Gregorius avait entrepris sa croisade, son malaise ne demandait qu'à se muer en révolte, mais la révolte n'était pas la spécialité d'Adelbert. Je passai rapidement sur les questionnements intimes pour aller aux dernières entrées du journal. Ainsi que je le savais déjà, Adelbert avait participé à l'enlèvement de Jennifer. Lors de son transfert vers Bruxelles, il avait longuement discuté avec l'arshule. Cette fois, ma lecture se fit plus attentive.

Stupeur et tremblements de tentacules. À mesure que les révélations se succédaient dans le journal, ma bouche s'arrondit. *C'était donc ça ?* me dis-je en refermant le cahier.

Troublé, je relus plusieurs passages. Ils venaient compléter les espaces manquants de mon puzzle. Je ne divulguerai pas mes découvertes maintenant. Non pour ménager le suspense, en tout cas pas seulement, mais pour en réserver la primeur à ma cliente. Si elle me confirmait ces éléments nouveaux, je pourrais clore l'enquête.

Nous arrivâmes vers midi au point de rendez-vous.

Patou s'était plantée au pied d'un panneau indicateur, à côté d'une porte d'immeuble en fer forgé faisant le coin. Elle avait les yeux caves et le pelage en bataille. Dès qu'elle nous aperçut, elle sortit de son immobilité de statue et ramassa un gobelet à moitié rempli de pièces de cinquante centimes.

« Ah, vous voilà enfin ! Je me faisais un sang d'encre, comme disent les humains. Coup-de-Foudre n'est plus avec vous ? »

Chaque question et commentaire appelait un développement circonstancié. Cela nécessitait de nous poser. En arrivant, j'avais remarqué un square, à cinq minutes à pied. Je proposai de nous y rendre. Patou grogna :

« Vu votre allure à tous les deux, j'en déduis que vous n'avez pas petit-déjeuné. Je me trompe ? J'en étais sûre. Venez, je vous invite. »

Il ne fallait pas nous le dire deux fois. Notre trio s'attabla à la terrasse d'un des multiples cafés qui jalonnent les environs du Manneken-Pis, incarnation de l'esprit d'indépendance et d'intempérance bruxellois. Le plus simple pour tout le monde, lecteur compris, était de reprendre l'affaire dans l'ordre chronologique. Je commençai mon récit à partir du moment où nous avions laissé ma cliente. Je dépeignis le *Palais des thés* avec un luxe de détails qui ennuya passablement mon auditoire, puis racontai notre invitation forcée au Temple par Gregorius et ses sbires, notre incarcération puis notre délivrance *in extremis* par Sophie, petite-amie d'Adelbert, ou plutôt ex-petite-amie pour cause de suicide de ce dernier. L'expression de Patou demeura indéchiffrable tandis que je répétais ce que Sophie nous avait révélé des buts du Temple de la Onzième Dimension. Elle réitéra le raisonnement que je m'étais fait sur l'innocuité des arshules. J'extirpai alors le cahier subtilisé dans la chambre du défunt.

« Ces derniers mois Adelbert a noté tous ses faits et gestes, et par conséquent ceux du Temple dont il était un membre de premier plan. Dans ces pages, il décrit également comment Gregorius en était venu à concocter son projet d'anéantissement des aliens présents sur Terre. Contrairement à ce que m'a dit Sophie, il ne cherchait pas des exterminateurs d'aliens au sens *predator* du terme. Cela n'aurait eu en effet aucun sens d'abducter – si j'ose employer ce mot ici – Jennifer. Le gourou considérait la Terre comme un organisme vivant, et les extraterrestres comme les agents d'une maladie. Il cherchait donc à vacciner notre planète avec l'équivalent d'anticorps : des exterminateurs d'aliens. »

Plaquer l'image de bacilles infectieux sur des espèces civilisées relevait d'un discernement très relatif. En tant qu'auteur de SF chevronné je savais repérer les raccourcis fallacieux, les analogies bancales et autres facilités qui faisaient le bonheur des théories paranormales et le gagne-pain des scénaristes de Syfy channel. Le plan du Temple de la Onzième Dimension n'avait jamais eu aucune chance de marcher.

« D'après Adelbert, Gregorius a repéré une histoire qui courait au sujet d'une planète nommée Arsh. Une planète dont l'espèce aurait été anéantie par deux de ses représentants, qui se seraient enfuis. » Je pointai l'index sur Patou qui se figea, comme sous l'effet d'un rayon paralysant. « Dis-moi la vérité. Cette planète que tu n'as jamais voulu évoquer devant moi, n'est-ce pas Arsh ? »

Après un temps indéfinissable, au cours duquel je pus toutefois terminer les cinq croissants et le cappuccino que j'avais commandés, Patou émit un soupir à fendre l'âme.

« Arsh est bien le nom de ma planète. Quant à son anéantissement, Jennifer

et moi en porterons à jamais notre part de responsabilité, certes minime, mais toutefois indéniable.

— Comment peut-on anéantir une planète tout entière ?

— Ce n'est pas nous, mais... Il existe dans la galaxie une espèce que d'aucuns considèrent comme nuisible. Jennifer et moi nous en sommes rendu compte trop tard. Cette espèce s'appelle les tersegs, nom qui, dans la plupart des langages galactiques, est devenu synonyme d'"ordures" ou de "trous du cul".

— Ce sont des exterminateurs ?

— De façon incidente, on pourrait dire ça. Quand ils se pointent quelque part, ce n'est jamais bon signe. Les tersegs ont prospéré dans l'univers grâce à une règle communément admise selon laquelle tout être pensant représente au plan légal sa planète natale. Cette règle souffre de menus défauts, mis en exergue lors d'affaires comme celle qui a frappé Arsh. De temps à autre, il est question de l'abroger, mais elle fait vivre plus de gens qu'elle n'en extermine, alors... Bref, une délégation terseg nous a démarchés, Jennifer et moi, pour acheter Arsh.

— Et vous la leur avez vendue ?

— On n'a jamais su dire non. Le contrat comportait des clauses de protection, mais des contradictions dans leur formulation les rendaient *a posteriori* nulles et non avenues. Les tersegs ont aussitôt entrepris de transformer l'atmosphère et le substrat de notre bien-aimée Arsh, afin de les rendre biocompatibles avec l'espèce qui leur a acheté le terrain dans la foulée. » Elle leva son jus d'orange, comme pour porter un toast. « C'est ainsi qu'a péri le peuple multimillénaire des arshules. »

Je branlai vaguement du chef. À dire vrai, je ne savais que penser de tout cela. Malgré ma perspicacité, avais-je mésestimé le niveau moral des arshules ? Peut-être avaient-ils moins de principes, voire d'intégrité que leur allure débonnaire le laissait penser. Il semble qu'en tout lieu de l'espace et du temps, quelle que soit l'espèce en laquelle brille le lumignon de la conscience, il y ait des âmes nobles et des âmes veules, vérité en tout cas applicable aux productions de Luc Besson. Ce n'était pas à moi de juger un cas aussi singulier. Et surtout, une cliente restait une cliente.

« Quant à nous, soliloquait celle-ci, quoique rongés par une culpabilité sincère, nous avons profité de notre magot pour voyager à travers les systèmes planétaires. En quelques années, nous avons tout claqué. »

Cette explication levait le dernier mystère sur la libération de Jennifer. Gregorius s'était rendu compte qu'il n'arriverait à rien avec ce dernier. L'arshule n'avait été que la dupe de promoteurs interstellaires peu scrupuleux. Le gourou l'avait laissé filer, méthode la plus simple et la moins onéreuse de se débarrasser d'un corps.

Comme il raccompagnait Jennifer au portail du temple, Adelbert lui avait remis un T-shirt à l’emblème de la secte en guise de compensation, avant de s’enquérir de ses projets. Avec des mots choisis, Jennifer avait répondu qu’il envisageait de faire une retraite loin des conspirations, extraterrestres ou non.

« Une retraite, répéta Patou, troublée. Je vois ce que ça signifie. »

Je lui demandai poliment d’éclaircir ce dernier point. Elle le fit avec une réserve bien compréhensible, car il est toujours difficile d’admettre qu’au terme d’un voyage à l’autre bout de la Terre (ou presque), l’objet de sa quête se trouve quasiment au point de départ.

« Sur Arsh, nous ne nous disputons jamais. Nous avons d’autres méthodes pour régler les différends et les malentendus qui naissent de toute cohabitation.

— Avez-vous essayé le coblik ? s’enquit Tony avec courtoisie.

— Les usages humains ont fini par déteindre sur nous. Nous étions parfois sujets à de petites disputes.

— Oh.

— Souvent, c’est Jennifer qui cédait. Il partait alors en retraite, comme il disait. En réalité, il avait pris l’habitude de se rendre dans le magasin de bricolage du coin, et de s’acheter une bouteille d’hydrocarbures paraffiniques.

— Pardon ? »

Autrement dit du white spirit, expliqua Patou, dont l’effet sur les arshules équivalait à de l’alcool pour les humains. Quelques gorgées suffisaient, et une cuite pouvait durer jusqu’à trois jours. Il s’approvisionnait toujours au même magasin. Il y avait fort à parier qu’une fois relâché, c’est là qu’il était revenu. La honte l’avait empêché de réintégrer le domicile conjugal.

« Alors, Jennifer cuve son white spirit quelque part à Creil ? » résuma Tony.

Patou et moi confirmâmes d’un même hochement de tête.

Il ne restait plus qu’à effectuer le trajet en sens inverse, et à clore ce dossier une bonne fois pour toutes.

12.

Le retour fut plus rapide que l'aller, mais beaucoup moins enthousiaste. Nous étions tous à bout d'aventure, il faut le reconnaître. Par chance, la conclusion était proche, si bien que nous déployâmes des trésors d'inventivité pour voyager à l'œil, ce qui n'est pas un mince exploit dans la France d'aujourd'hui. Nous progressions au finish.

À peine étions-nous arrivés à la gare de Lyon que je décidai de rallier Creil. Patou avait toujours sa carte d'abonnement multizones. Tony déclina avec force excuses : il avait hâte de retrouver sa femme, dont il n'avait pas de nouvelles depuis notre départ. Je regardai une bouche de sortie avaler cet ingrat. Pour citer un film que le lecteur reconnaîtra sans peine (à moins d'être inculte), Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment comme nous d'un aussi grand amour ; il est juste un peu plus grand pour certaine frange populacière, incapable de se payer un ticket et pas assez souple pour sauter par-dessus les barrières.

Creil était telle que nous l'avions laissée en partant, hormis quelques tags supplémentaires. Localiser le magasin de bricolage ne prit pas longtemps, et moins encore l'endroit où Jennifer s'était réfugié : un cabanon derrière le parking.

Le white spirit avait altéré le pelage de l'arshule, qui offrait désormais l'aspect d'un patchwork de décolorations. Je me présentai, tout en restant à distance respectueuse. Patou se tourna vers moi.

« Attends-nous à l'écart. »

Je battis en retraite, pressentant une engueulade monumentale. Des mots en effet furent échangés, dans une langue étrangère entrecoupée de sifflements et de caquètements. Un long silence s'ensuivit. Plusieurs hypothèses plus ou moins pacifiques me traversèrent l'esprit.

Au bout de cinq minutes, je me décidai à repointer le bout du nez.

Les deux arshules se tenaient face à face, museau contre museau. Discrètement, je fis demi-tour, mais la voix de Patou m'arrêta.

« Tu y es arrivé, même si le succès de ton enquête repose sur tes amis et la chance, plutôt que sur tes qualités de détective. Je vais te payer ce qui t'est dû, avec une prime de réussite. Il ne sera pas dit que les arshules sont mesquins. »

Les deux tourtereaux réunis m'invitèrent à la machine à café du magasin de bricolage. Jennifer y était connu comme le loup blanc, car des employés le saluèrent cordialement et des enfants se firent prendre en photo à côté de lui.

Quant à moi, je jubilais. Patou avait raison : j'avais réussi. De surcroît, je m'en étais sorti sans dommage corporel, et j'avais même perdu un peu de poids. Je pris un cappuccino goût noisette. La sensation de triomphe qui me baignait tout entier transforma la boisson lactée à la saveur indéfinissable en un délicieux nectar.

En revanche, je dois admettre que je trouvais Jennifer fort commun. Il ne lui fallut pas deux minutes pour commencer à s'épancher.

« Quand j'ai vu notre planète ratiboisée, sa biosphère compactée en cubes d'1 km³ disposés de loin en loin sur la roche dénudée, je me suis fait la réflexion : à quoi bon la pluralité des mondes, s'ils ne reflètent que l'avidité et la vacuité universelles de leurs habitants ? À quoi bon avoir fui les tersegs, dont le mode de vie et les aspirations ressemblent par ailleurs à s'y méprendre aux vôtres, si je puis me permettre ?... Dites, vous me suivez ? » Il ne me laissa pas répondre, ce qui tombait bien car j'avais décroché dès la seconde phrase. Il poursuivit : « J'ai été l'artisan de mon enlèvement. Dans certaines circonstances, j'ai tendance à trop parler. Un membre du Temple de la Onzième Dimension était de passage ici, il m'a entendu divaguer au sujet de la destruction d'Arsh. Il m'a offert une bouteille de white spirit pour me tirer les vers du nez. Et voilà. La suite, vous la connaissez. À mon retour, j'avais trop honte pour retourner chez nous. Maintenant, tout est éclairci entre nous, et nous pouvons reprendre le fil de notre vie. »

Le flot de paroles, de plus en plus pâteuses, ne se tarit que lorsque la tête de Jennifer retomba sur sa poitrine. Un instant plus tard, un *pout-pout* caverneux retentit. Il s'était endormi.

Sans mot dire, Patou me tendit quatre billets de vingt euros : le solde de tout compte.

Si Creil était demeurée inchangée, ce n'était pas le cas de mon local professionnel. Il me fallut deux jours pour venir à bout des puces, cafards, punaises et mille-pattes qui, profitant de mon absence, avaient tenté – et réussi – l'expérience de créer un écosystème exclusivement constitué de vermine.

La routine reprit. Le matin me voyait mettre de l'ordre dans mon local, faire la causerie aux commerçantes du quartier dans l'espoir de quelque remise, tout en gardant un œil sur l'entrée du local, en cas d'apparition (miraculeuse) d'un client. L'après-midi, je m'occupais de la paperasse et jouais à des jeux en ligne gratuits. Bref, des journées bien remplies. Le réchauffement climatique annonçait un hiver doux pour la quinzième année consécutive : autant de chauffage à payer en moins, ainsi que ne cessait de le répéter monsieur Allègre dans tous les médias. Tony réapparut quelque temps plus tard. À sa mine défaite, je compris que sa vie personnelle n'était pas au beau fixe. Il m'apprit que, lassée de son absence, son épouse s'était résolue à faire

coblik avec un autre. Je le consolai comme je pus. Il m'avait, moi, son ami.

La publicité tonitruante que je faisais à propos de l'« affaire des arshules » finit par porter ses fruits. À la Toussaint, un client passa la porte. Je connaissais. Il s'agissait d'un avtini, espèce humanoïde connue pour atteindre la maturité sexuelle grâce à un régime carné.

« C'est au fameux détective que je m'adresse ?

— Vous avez cet honneur.

— J'ai un cas à vous soumettre.

— Quel genre de cas ?

— Le genre avec des tenants et des aboutissants délicats pour l'équilibre de votre monde.

— D'abord, il me semble nécessaire de vous informer de mes émoluments...

— On m'a parlé de vingt euros la journée. »

Je m'humectai les lèvres.

« Je suis très demandé maintenant. Cela m'a amené à revoir mes tarifs. À la hausse, je précise.

— Et à combien estimez-vous vos services ? »

Mon ascension ne faisait que commencer, je le savais à présent, c'est pourquoi je devais marquer le coup. Je pris une grande inspiration.

« À vingt-cinq euros par jour. Frais non compris. »

Où es-tu, mon Choo ?

Pierre Bordage

La femme blonde platine qui est entrée dans mon bureau a déclenché en moi des réactions contrastées. Saisissement, d'abord : qu'une telle beauté eût daigné se présenter dans mon antre m'a laissé un moment pantois ; honte, ensuite : trop tard pour planquer le bordel insensé qui régnait dans la pièce conquise par les araignées, les cafards et la poussière ; confusion, enfin : la plaque holo insérée dans le PVC de la porte mentionnait *P.G. de Garbo, détective privé pour Espèces non humaines non animales*, ENHA – acronyme recommandé par l'Organisation des Nations et Planètes unies – pour désigner les extraterrestres. Or ma visiteuse était bien humaine, plus qu'humaine même. Elle semblait échappée de l'une de ces projections holographiques célébrant les dieux et déesses de l'Olympe, un genre en vogue depuis une bonne dizaine d'années. Elle portait une tunique ultracourte d'où dégringolaient deux merveilles de jambes étirées par d'interminables talons aiguilles.

« Vous ne me proposez pas de m'asseoir, monsieur ? »

Sa voix rauque m'a frappé au plexus. J'ai repris conscience de la gravité planétaire et désigné l'une des trois chaises alignées devant mon bureau. Elle n'a pas bougé. Ses yeux d'un bleu de ciel d'hiver se sont plantés dans les miens avec un soupçon d'impatience. Je me suis rappelé que les chaises étaient toutes encombrées d'un tas de trucs qu'on trouve normalement dans les centres de recyclage, gobelets en plastique, antiques revues aux pages collées, boîtes vides, cartes électroniques irrécupérables, stylos desséchés, bouts de papier griffonnés...

« Excusez-moi. »

Je me suis éjecté de mon fauteuil, puis, après avoir remis un semblant d'ordre dans la tenue que je portais une semaine sur deux, j'ai libéré une chaise en renversant sur le parquet le futoir qui la rendait inutilisable et l'ai époussetée du dos de la main. Ma visiteuse s'est assise du bout des fesses en réprimant une moue de réprobation. Il m'a semblé déceler, dans son croisement de jambes théâtral, une forme de provocation. Idiot : aucune femme de sa classe ne s'abaisserait à séduire un minable privé de mon espèce. Il m'était arrivé de susciter l'admiration d'une poignée de lectrices du temps où je sévissais en tant qu'auteur de SF, mais, l'arrivée massive des ENHA sur Terre ayant sonné le glas d'un sous-genre littéraire déjà honni par la Culture et ignoré des médias, j'avais à la fois perdu mes sources de revenus et mes

rare adulatrices. Sur les conseils de R. Neforget et L. Baleine, anciens auteurs eux-mêmes, je m'étais reconverti en détective privé pour ENHA – j'étais censé les connaître pour les avoir fréquentés pendant des années en imagination – et j'avais loué un bureau au rez-de-chaussée d'un immeuble d'une rue peu fréquentée de la ville de Nantes. Les clients ne se bousculaient pas, et les maigres droits d'auteur qui tombaient de loin en loin sur mon compte grâce à quelques nostalgiques du bon vieux temps fondaient comme neige au soleil – de fait, la neige avait presque entièrement disparu de la planète.

« Que puis-je pour vous, madame ? »

Elle m'a dévisagé une bonne minute avant de répondre, comme si elle regrettait de s'être fourvoyée dans un endroit qui suintait la crasse et l'échec par toutes les béances du plafond et des murs.

« Vous êtes le détective de Garbo ? »

— Lui-même.

— Je ne m'attendais pas à... On m'avait parlé de vous comme d'un auteur plutôt brillant. »

J'ai accueilli le compliment d'une légère inclinaison de la tête.

« Je ne sais pas si j'ai choisi le bon interlocuteur, a-t-elle repris.

— Essayez toujours », ai-je rétorqué d'un ton pincé.

Elle s'est fendue d'un soupir délicat avant d'écarter quelques-unes de ses mèches platine d'un geste aussi élégant que précis.

« Mon amant a disparu... »

Une première pensée m'a effleuré : une banale histoire de fesses. Une deuxième : elle n'avait vraiment pas choisi le bon interlocuteur. Une troisième : ce n'était pas sur ce coup-là que j'allais me refaire.

« Vous vous demandez probablement pourquoi je suis venue vous voir ? »

Mon silence valant acquiescement, elle s'est penchée vers moi après s'être ménagé une place pour son coude entre les divers objets entassés sur le bureau.

« Mon amant n'est pas... »

Elle s'est mordillé la lèvre inférieure. Je l'ai invitée à poursuivre d'un mouvement de menton.

« ... ordinaire. »

Elle a de nouveau marqué un silence.

« Précisez, ai-je dit un ton un peu plus sec que je ne l'aurais souhaité.

— Il est... il n'est pas...

— Décidez-vous.

— Pas humain. »

Il m'a fallu dix bonnes secondes pour que l'information se fraye un chemin dans mon cerveau.

« Vous voulez dire...

— Extraterrestre, alien, ENHA, selon cette horrible terminologie officielle. »

La stupeur m'a cloué à mon fauteuil, des gouttes de sueur glacées venues de nulle part – 41 degrés dehors – ont collé ma chemise à ma peau, une réaction physiologique légèrement excessive, j'en conviens.

« C'est... euh... impossible ! »

Les scientifiques, politiques et religieux de tout poils s'ingéniaient à répéter aux populations humaines que les relations sexuelles interspèces étaient inenvisageables, et en outre prohibées par la loi – le recours à la loi tendait à montrer qu'ils n'étaient pas aussi certains qu'ils le proclamaient de cette impossibilité.

« Non seulement c'est possible, mais je l'ai expérimenté, a-t-elle rétorqué avec une moue de défi.

— Il est... enfin, à quelle espèce appartient-il ? Du genre humanoïde ? »

Elle marqué un temps de silence, ses yeux plantés dans les miens.

« C'est un jabba. »

Elle avait prononcé ce nom avec la même ferveur qu'elle aurait invoqué un dieu. Je n'ai pas pu retenir les mots qui se bousculaient dans ma gorge.

« Ils sont... hideux ! Monstrueux ! »

On surnommait les Caudaliens, une espèce apparue récemment sur Terre et encore mystérieuse, les jabbas en référence à Jabba le Forestier de l'indestructible série *La Guerre des Étoiles*, une holo-réalité dont le réseau projetait le sept cent trente-septième épisode, *Que la Force soit avec les Chtis de Marseille*. Elle m'a jeté un tel regard de mépris que c'est moi qui, tout à coup, me suis senti monstrueux.

« En tant qu'ancien auteur, vous devriez savoir qu'on commet les pires erreurs en jugeant sur les apparences. »

J'ai tenté de rattraper le coup.

« C'est seulement que les Caudaliens n'ont pas une apparence... vous comprenez ce que je veux dire...

— Ils ne correspondent pas aux critères de beauté en vogue sur Terre, mais ce sont des amants dont rêverait toute femme. »

J'ai essayé de remettre un semblant de cohérence dans le salmigondis de mes pensées.

« Mais ont-ils... je veux dire... ils ne sont pas fait comme nous...

— Vous parlez de leurs attributs sexuels ? Un truc comme un pénis et des testicules ? » Je l'ai invitée à poursuivre d'un hochement de tête embarrassé. « Ce sont des empathes, ils semblent devancer les désirs les plus secrets de leur partenaire et les satisfaire à leur façon. Ils possèdent un tas d'organes rétractiles qu'ils utilisent avec une douceur exquise ou une vigueur irrésistible. Qui n'a jamais eu un amant jabba passe à côté de la véritable sexualité. Vous devriez essayer.

— Je suis... je ne suis pas certain que... enfin, je n'aime que les femmes...

— Peu importe : ils sont hermaphrodites, ils expérimentent à volonté les deux aspects, mâle et femelle.

— Leur contact n'est pas répugnant ?

— Je n'en ai jamais connu de plus suave.

— Comment avez-vous... enfin, je veux dire, la première fois ? Vous vous êtes abordés dans un bar ? »

Elle s'est redressée avec un soupir d'impatience.

« Je ne suis pas là pour vous exposer les détails de ma vie sentimentale, monsieur, a-t-elle sifflé. Acceptez-vous, oui ou non, d'enquêter sur sa disparition ?

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police ? »

Question idiote : elle avait transgressé la loi en fricotant avec un ENHA, autant se rendre directement dans le centre carcéral le plus proche.

« Oui ou non ? » a-t-elle répété.

Je me suis éclairci la gorge et tenté de redonner à mes traits une assurance de professionnel chevronné.

« Parlons arg...

— Combien ? »

La machine à calculer s'est mise à ronronner dans mon cerveau.

« Euh... cinquante euros par jour...

— Je paierai.

— Sans compter les frais...

— Tout ce que vous voudrez, mais retrouvez-le !

— La dernière adresse où vous l'avez vu ?

— Chez moi.

— Il a disparu chez... vous ?

— J'étais sortie faire quelques courses pendant qu'il se prélassait dans son bain. Quand je suis rentrée, j'ai trouvé la porte fracturée, la baignoire vide et des traces de lutte.

— Il est peut-être parti tout seul, un peu ivre ou... »

Elle s'est levée après avoir frappé le bureau du plat de la main et m'a fusillé du regard.

« Nous nous aimons, lui et moi, vous êtes capable de vous rentrer ça dans la caboche ? »

J'ai répondu d'un grognement, puis, pour me donner une contenance, j'ai brièvement consulté mon voxode ; aucun message, évidemment. On ne m'appelait plus depuis des lustres.

« Comment se nomme-t-il ?

— Choo.

— Je ne vous demande pas le petit nom dont vous l'affublez dans l'intimité, mais son patronyme officiel.

— Je viens de vous le dire : Choo. C.H.O.O. Son nom complet, Choo Chui Chao Ju, signifie : l'estime que je te porte n'a d'égale que la profondeur de l'espace. Un très beau nom.

— A-t-il une caractéristique qui le différencie des autres Caudaliens ? »

Elle a réfléchi un moment.

« Une balafre entre l'abdomen et la queue, une séquelle d'une chute dans une crevasse sur son monde.

— Il vous a expliqué pourquoi son espèce est venue sur Terre ?

— Leur monde va bientôt s'éteindre. Ils ont trouvé notre planète prometteuse et l'humanité marrante.

— Marrante ?

— Tellement irrationnelle et frivole qu'elle les distrait énormément. »

Je me suis levé à mon tour.

« Il me faudrait une avance de... cent euros... »

Elle a tiré deux billets de cinquante euros de son sac et les a jetés négligemment sur le bureau. Je les ai ramassés avec une rapacité quelque peu humiliante.

« Le mieux est de commencer par une visite chez vous, ai-je repris en me drapant dans mes haillons de dignité. Les ravisseurs ont probablement laissé un indice. Je suppose qu'on ne soulève pas un jabba comme ça. Ça doit bien peser trois cents kilos, ces bestiaux... je veux dire, ce genre de créature.

— Quatre cent vingt-sept exactement. »

J'ai enfilé mon vieux blouson de cuir et vissé mon chapeau blanc sur ma tête.

« Il ne vous écrase pas quand il...

— Avec moi, monsieur, il sait se faire plus léger qu'un souffle d'air. »

Elle résidait dans un quartier huppé de Nantes, aux environs de la place Mellinet, dans un hôtel particulier dont la splendeur m'a fait regretter de ne pas lui avoir soutiré cent euros par jour. J'avais compté sur d'éventuels témoins pour glaner quelques tuyaux, mais le haut mur d'enceinte entourant la propriété a rapidement douché mes espérances. Un véhicule utilitaire avait parfaitement pu franchir la porte cochère et s'introduire dans la cour intérieure, permettant aux ravisseurs d'agir à l'abri de tout regard indiscret.

Une fosse holo dans un coin du salon projetait une niaiserie où des personnages en relief s'agitaient avec une frénésie démentielle.

« Son émission préférée, a expliqué ma cliente d'une voix embrumée de tristesse. Elle le faisait rire aux éclats. Je n'ai pas eu le cœur de l'arrêter, j'ai seulement coupé le son. Le jeu du *Qui qu'a dit ou fait quoi ?* Vous connaissez ? »

Je me suis demandé quel genre de vacarme pouvait produire le rire aux éclats d'un jabba. Je n'ai rencontré aucune difficulté, en revanche, pour deviner où il s'installait : un creux profond s'était formé dans l'assise de l'un des canapés en cuir beige, pas vraiment conçus pour supporter des utilisateurs remuants et flasques d'une demi-tonne. Une odeur indéfinissable flottait dans la pénombre.

« Pouvez-vous me conduire dans la salle de bains ? » ai-je demandé.

Elle m'a entraîné dans un escalier habillé d'un chemin moelleux aux motifs complexes. Les traces de lutte dont elle avait parlé dans mon bureau étaient parfaitement visibles, rayures dans les tapisseries habillant le mur, deux barreaux déboîtés, sillages blanchâtres sur les marches...

« Comment réagit un jabba lorsqu'il se sent agressé ?

— Comment le saurais-je, monsieur ? Il ne s'est jamais senti agressé avec moi.

— Vous ne l'avez pas vu en colère ?

— L'idée même de la colère leur semble étrangère. »

Je n'avais jamais vu une salle de bains d'une telle dimension : une centaine de mètres carrés, une immense baignoire au milieu, une piscine presque, entièrement revêtue d'une mosaïque de style oriental, délimitée par un rebord d'une vingtaine de centimètres de hauteur, des cloisons recouvertes de miroirs, les uns grossissants, les autres déformants.

« J'ai fait aménager cette salle de bains pour lui, a précisé ma cliente. Il adore prendre des bains et jouer avec son image dans les miroirs.

— Ça fait longtemps que...

— Trois ans. Quelques mois à peine après l'arrivée des jabbas sur Terre.

— Quelqu'un était au courant de votre... liaison ? »

Elle a secoué la tête, ses mèches platine ont glissé sur son visage avec une étrange et fascinante lenteur.

« Personne. À part...

— À part ?

— Edmond Sandet, mon vieux majordome.

— Il vit en permanence chez vous ?

— Cinq jours sur sept. Il n'était pas de service quand mon Choo a été enlevé. »

La voix de ma cliente s'est brisée, une larme a perlé entre ses longs cils.

« Avez-vous confiance en lui ?

— Edmond est fidèle à notre famille depuis plus de soixante-dix ans. Il se ferait hacher menu plutôt que de nous trahir.

— Où puis-je le joindre, éventuellement ?

— Vous n'allez tout de même pas le soupçonner ?

— Il a peut-être remarqué un détail qui vous a échappé les jours précédant l'enlèvement...

— Votre code vocal ?

— *BladeRunner1.* »

Elle a penché la tête et murmuré quelques mots. Sans doute était-elle équipée des tout nouveaux Endoxones qui se greffent directement dans le cerveau et vous dispensent de recourir à un appareil extérieur ? Pour ma part, je refusais catégoriquement qu'on farfouille à l'intérieur de mon crâne. Si j'avais été un précurseur en tant qu'auteur de SF, j'appartenais désormais à la catégorie de plus en plus restreinte des débranchés, de ceux qui considéraient le corps humain comme un sanctuaire ; des moins qu'humains, bientôt.

« L'adresse d'Edmond est sur votre voxode. »

J'ai inspecté aussi attentivement que possible la salle de bains et quelques autres pièces de la demeure. J'ai été surpris de découvrir, dans la cave, une double rangée de cages où s'ébattaient des rats.

« Ses friandises, a précisé ma cliente.

— Vous... euh... les cuisinez comment ? ai-je ânonné.

— Il les mange vivants. Il semble tellement heureux lorsque je lui en offre un.

— Ça ne vous écœure pas ?

— Les humains mangent bien des animaux morts. Ça ne vous dérange pas, non ? »

Edmond Sandet résidait dans l'un de ces immeubles sans grâce d'un quartier populaire dont le seul mérite était d'offrir une vue grandiose sur la Loire, ou ce qu'il en restait, le réchauffement climatique ayant partiellement asséché les cours d'eau dans une grande partie de l'Europe. Bien que ma cliente m'eût donné son numéro de voxode, j'avais choisi de ne pas le prévenir de mon passage, histoire de ne pas lui donner le temps de s'organiser s'il était impliqué d'une manière ou d'une autre dans l'enlèvement du Caudalien.

J'ai effleuré de l'index l'identificateur digital où s'affichait son nom en lettres lumineuses. J'ai vu passer un couple de Clamurtis babillants, des ENHA au somptueux pelage vert amande dont la particularité était de s'installer dans les haies ou dans les ronces et de charmer leurs voisins par des trilles mélodieux, presque envoûtants.

« Oui ?

— Edmond Sandet ? Je souhaiterais m'entretenir avec vous.

— Qui êtes-vous ?

— P.G. de Garbo, détective privé. C'est votre patronne qui m'envoie.

— À quel sujet ?

— Je ne peux pas en parler dans la rue. »

Son soupir a pris des allures de bourrasques dans le haut-parleur de l'identificateur.

« Je vous ouvre. Cinquième étage gauche. »

Il m'attendait dans l'entrebâillement de la porte. Impossible de donner un âge au majordome. Quelque chose en lui suintait le vieux tandis que son visage restait aussi lisse que celui d'un enfant. J'ai cru deviner que ses cheveux n'étaient pas d'origine, à moins de considérer le rouge vermillon comme une teinte naturelle. Svelte, il portait l'une de ces tenues informes, vaguement sportives, que prisait l'écrasante majorité des adolescents humains.

Il s'est effacé pour m'inviter à entrer. Il régnait, dans son minuscule appartement, une ambiance spartiate et une propreté méticuleuse. Je n'y ai pas aperçu d'autres meubles que deux sièges de bois incurvés devant une table basse. Le mur de gauche s'ornait d'un immense tableau blanc sur lequel étaient tracés des traits noirs et entrecroisés dont la signification, s'il y en avait une, m'échappait.

« Asseyez-vous », m'a-t-il proposé d'un ton sec.

Je me suis installé, vautré devrais-je dire, sur l'un des sièges en bois et je n'ai dû qu'à un réflexe désespéré de ne pas m'étaler sur le parquet. Le majordome s'est assis en face de moi, dos à la baie vitrée.

« Quel est l'objet de votre visite, monsieur ? m'a-t-il demandé avec ce brin d'arrogance qui caractérise les serviteurs des vieilles maisons bourgeoises.

— Ça fait longtemps que vous êtes au service de la famille Illionez...

— Presque soixante-dix ans, pourquoi ?

— Soixante-dix ans, diable, vous avez quel âge ?

— Je ne vois pas ce que mon âge... »

Je l'ai interrompu d'un geste péremptoire.

« Vous êtes au courant pour la liaison de votre patronne avec ce... Caudalien ? »

Une moue a étiré son visage et donné en filigrane un aperçu du vieillard qu'il était.

« Comment ne pourrais-je pas l'être ? Pas facile de tenir une maison avec une... créature pareille.

— Avez-vous... euh... de bons rapports avec lui ? »

Edmond Sandet s'est raidi comme si on lui avait inoculé un venin foudroyant.

« Comment pourrais-je entretenir des rapports avec un jabba ? Je n'ai jamais rien compris à leur charabia ni à leurs manières.

— Votre patronne le comprend bien, elle.

— Je suppose que Madame a toute sa raison et sait ce qu'elle fait. Ce n'est pas à moi d'en juger. »

La pincée de mépris dans sa voix montrait qu'il doutait fortement de la santé mentale de son employeuse.

« Elle vous a prévenu qu'il a été enlevé ?

— Grands Dieux, non ! Elle aurait plutôt contacté la police, ne croyez-vous pas ?

— Et reconnu ainsi qu'elle violait la loi de la séparation des espèces en hébergeant un ENHA chez elle ? Très peu probable. Elle m'a chargé de l'enquête. »

Le majordome est resté impassible, mais j'ai cru discerner des lueurs de colère et de jubilation mêlées dans ses yeux bruns. Je ne comprenais toujours pas comment on pouvait se détendre sur ces sièges rugueux. J'ai songé avec nostalgie à mon vieux canapé défoncé, mais si confortable que je ne l'aurais changé pour rien au monde – pas tant que je serais fauché en tout cas.

« Notre planète a changé depuis le débarquement en masse des ENHA, a-t-il déclaré d'un ton las.

— Vous regrettez le monde d'avant ?

— Celui de la fin du vingtième siècle en tout cas, a-t-il reconnu du bout des lèvres.

— Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel aux alentours de l'hôtel particulier de votre patronne les jours précédents ? »

Il a réfléchi quelques secondes, ou feint de réfléchir, avant de me répondre.

« Rien, monsieur. Vous savez, mes différentes activités ne me laissent aucun répit.

— Votre patronne a-t-elle de la famille ?

— Personne. Elle est la dernière branche d'un arbre généalogique qui va bientôt s'éteindre. » Un rire sarcastique s'est échappé de sa gorge, comme par inadvertance. « À moins qu'elle ne conçoive un héritier avec cette masse répugnante...

— Leur mode de reproduction et le nôtre sont incompatibles. »

Le majordome a levé les yeux au ciel.

« Heureusement que Monsieur, père de Madame, est décédé avant d'avoir eu connaissance d'un tel désastre.

— De quoi est-il mort ?

— Une greffe génétique qui a mal tourné. En quoi d'autre puis-je vous être utile, monsieur ? »

Quelque chose ne collait pas dans notre conversation, comme une ligne de faille tenue dans un paysage en apparence parfait. Il aurait sans doute fallu que je hausse le ton, voire que je me montre menaçant, comme les privés des films des années 1950, mais, vraisemblablement pour flatter une tendance naturelle à la lâcheté, je choisis toujours la méthode douce, voire fuyante. Je lui ai tendu une carte en papier recyclé qu'il a saisie précautionneusement entre pouce et index, comme s'il manipulait une mine radioactive, et posée sur la table basse.

« Appelez-moi si vous avez un élément nouveau.

— Je ne savais pas qu'on utilisait encore de genre de cartes. »

Il s'est levé, signifiant que l'entretien était clos, avec une prestance et une souplesse que je lui ai enviées.

« Imaginez qu'un élément quelconque, comme une brutale augmentation de densité magnétique, vienne perturber le tout virtuel, nous serons très contents de retrouver nos bonnes vieilles cartes de visite », ai-je jugé nécessaire de rétorquer.

J'ai pris ma décision dans l'ascenseur. Comme ses réponses m'avaient paru équivoques et que je n'entrevois aucune autre piste, je resterais en planque près de l'immeuble pour surveiller les allers et venues du majordome, ou encore guetter l'apparition d'éventuels visiteurs. L'appartement d'Edmond Sandet donnant de ce côté-ci, je pouvais également garder un œil sur la baie vitrée de son balcon. J'ai repéré, une vingtaine de mètres plus loin, un éboulis de pierres et de barres de fer envahi par les ronces, vestiges d'une construction sans doute. Le soleil se couchait dans un ciel rougeoyant, des enfants jouaient dans une vague cour transformée en terrain de foot, les cris d'une dispute

entre un homme et une femme s'envolaient par une fenêtre entrouverte. Je me suis faufile entre les ronces et aménagé un espace derrière un amoncellement de parpaings d'où j'avais une vue dégagée de l'entrée de l'immeuble. Mes articulations et mon dos douloureux se sont rappelés à mon bon souvenir ; j'avais passé l'âge de ce genre d'exercice.

J'ai pointé la lunette télescopique, qui ne quittait jamais la poche intérieure de mon blouson, sur les interphones insérés dans le mur et l'ai réglée de façon à ce que je puisse discerner les noms affichés.

La nuit est tombée, les lumières se sont allumées, la scène de ménage s'est changée en un concert de gémissements, de plaisir m'a-t-il semblé, deux voitures se sont garées sur le parking défoncé. Un couple s'est présenté à la porte, des habitants de l'immeuble manifestement : il a suffi que l'homme place sa main sur l'identificateur d'empreinte pour déclencher l'ouverture de la porte blindée coulissante. Dix minutes plus tard, une femme en short ultracourt et au décolleté vertigineux a pressé l'interphone d'un certain G.J. Arnallard, une prostituée sans doute, qui a discuté un petit moment avec son interlocuteur avant de s'engouffrer dans le hall.

J'ai lutté longtemps contre le sommeil, me mordant l'intérieur des joues, m'administrant régulièrement de petites tapes pour me maintenir éveillé. Les lumières se sont peu à peu éteintes, mais l'appartement du majordome est resté éclairé. J'étais sur le point de sombrer dans les bras de Morphée quand j'ai senti un mouvement derrière moi. Mon sang s'est figé, je me suis retourné, la main dans la poche de mon blouson. Merde, j'avais oublié de prendre mon Taser. Des formes ont bougé dans l'obscurité, quelque chose s'est enroulé autour de mon bras, j'ai voulu m'en dégager : impossible, ma lunette télescopique est tombée dans une cascade de sons cristallins. Une deuxième lanière m'a enserré la jambe et interdit de prendre la fuite. Des trilles mélodieux ont retenti, j'ai distingué deux Clamurtis babillants, les mêmes, sans doute, que j'avais croisés quelques instants plus tôt. Je me suis détendu. Ils n'étaient pas réputés pour leur agressivité, ils m'invitaient à jouer, enfin, c'était une supposition, n'étant jamais entré dans leur intimité. Je me suis rassuré en me disant que jamais on n'avait recensé un seul meurtre ni même une seule agression commis par l'une de ces drôles de créatures au pelage vert et aux yeux rouges de lémurien.

« Lâchez-moi, ai-je murmuré. Vous voyez bien que je suis en plein travail. »

Ils se sont immobilisés, m'ont fixé avec, dans le regard, des nuances d'étonnement, puis l'un d'eux a approché son museau / mufle – nez n'était pas le mot approprié – de mon visage et m'a humé un long moment. Son bras / tentacule / appendice a relâché son étreinte sur mon bras. Il s'est mis ensuite à proférer une suite de sons étranges qui, peu à peu, ont formé des syllabes, des mots.

« Terriens travailler jour pas nuit... »

Une chance, des spécimens plus ou moins bilingues.

« Moi si, je suis en planque. »

Le Clamurti s'est balancé d'un côté à l'autre. Son congénère, en retrait dans la pénombre, ne perdait pas une miette de notre échange.

« Planque ?

— Je surveille un suspect.

— Surveille ? Suspect ? »

Je percevais désormais son odeur, à mi-chemin entre le chien mouillé et le foin humide.

« Pas le temps de tout vous expliquer, ai-je répondu assez sèchement.

— Af... affaires humaines.

— C'est ça. »

Une grosse berline noire, une MBJ, s'est arrêtée devant l'immeuble. En sont descendues deux silhouettes. Ma lunette télescopique étant cassée, je ne pouvais pas distinguer les détails, j'ai simplement déduit, à leur corpulence, à leur allure heurtée, qu'il s'agissait de deux hommes pressés. Ils ont discuté un court instant devant l'un des interphones, puis, après l'ouverture de la porte, ils se sont introduits dans l'immeuble. Bien que je me méfie de mes intuitions comme, jadis, des compliments outranciers de mes lecteurs, mon instinct m'a soufflé qu'ils rendaient visite au majordome. J'ai dirigé mon attention vers la baie vitrée du cinquième où j'ai cru voir des ombres traverser la lumière.

« Terriens... dé... débiles », a modulé le Clamurti.

Son congénère a émis un bruit qu'on aurait pu interpréter comme un rire.

« Merci du compliment, vieux, moi c'est plutôt P.G. de Garbo, ai-je grommelé.

— Enchanté, pégédegarbo. Lii. »

Il m'a fallu cinq bonnes secondes pour comprendre que Lii n'était pas une onomatopée mais son nom.

« Juu », a renchéri son congénère.

La lumière s'est éteinte dans l'appartement d'Edmond. Deux minutes plus tard, les deux individus et le majordome sortaient de l'immeuble et s'engouffraient dans la berline noire. J'ai voulu foncer vers ma propre bagnole stationnée un peu plus loin, les tentacules des Clamurtis m'en ont empêché.

« Laissez-moi passer, bordel, je dois absolument suivre cette caisse. »

Sans me relâcher, ils se sont tournés tous les deux vers la berline qui commençait à rouler au ralenti.

« Caisse ? »

L'un d'eux a fermé les yeux – ils sont plus exactement devenus entièrement

noirs sans qu'aucune paupière ne se soit abaissée – et les a rouverts quelques instants plus tard. De la berline, je ne discernais plus que les feux arrière. Ils avaient vraiment mal choisi leur moment pour jouer, ces deux-là. Je me suis débattu sans parvenir à me libérer de leurs drôles appendices dont ils paraissaient contrôler à volonté la longueur et la puissance.

« Je vais les perdre à cause de vous ! ai-je grogné.

— Pas perdre, pas perdre, a couiné l'un d'eux. Juu sait où caisse.

— Vous vous foutez de moi ?

— Pas foutre, suivre caisse.

— Vous voulez dire que vous seriez capables de la retrouver sans savoir dans quelle direction elle est partie ?

— Hiiii.

— Comment ?

— Terriens pas sens développés. Emmener nous, trouver. »

J'ai d'abord rejeté la proposition d'un haussement d'épaules, puis l'idée s'est frayée un chemin dans mon esprit. Si ces Clamurtis me menaient en bateau, je n'aurais perdu qu'une nuit après tout. En outre, je n'avais pas l'embryon de commencement d'une autre piste.

« D'accord. Venez avec moi. »

Ils m'ont enfin libéré avec des gloussements d'enthousiasme. Je leur proposais visiblement un jeu plus amusant que d'habitude. Nous nous sommes dirigés vers ma voiture, une vieille Peunault électrique qui ne se résignait pas à me lâcher. Mes deux compagnons au pelage vert ne marchaient pas, ils avançaient par bonds successifs plus ou moins amples, plus ou moins élégants, en prenant appui sur leurs trois membres inférieurs qu'ils détendaient comme des ressorts. La vitesse à laquelle ils se sont précipités dans l'habitable montrait qu'ils rêvaient depuis longtemps de faire un tour dans un véhicule humain. L'un d'eux s'est installé sur le siège à côté du mien tandis que l'autre se glissait sur la banquette arrière.

« Lii ? ai-je demandé.

— Moi, Juu, a-t-il répondu.

— Pardon, vous vous ressemblez tellement que je ne parviens pas à vous différencier.

— Nous pareils.

— Vous êtes jumeaux ?

— Clamurti être le même en deux.

— Ah. On part dans quelle direction ? »

Les yeux de Juu ont de nouveau viré au noir.

« Droit devant, a-t-il déclaré.

— Droit devant, vieux, c'est une construction. Vous avez une vague notion d'obstacle sur votre monde ? »

Son tentacule s'est allongé devant moi, j'ai craint deux secondes qu'il ne l'enroule autour de mon cou.

« Gauche. »

J'ai obtempéré tout en me disant que j'étais vraiment cinglé de faire confiance à ces boules de poil. Ils m'avaient probablement berné pour s'offrir une petite virée nocturne.

« Gauche. »

Nous sommes sortis de l'agglomération nantaise.

Suivant à la lettre les indications de mon insolite GPS, j'ai roulé plusieurs kilomètres sur une route étroite que je ne connaissais pas. Elle longeait la Loire dont j'entrevois le miroir immobile et ténébreux de l'autre côté des rideaux d'arbres. Les étoiles scintillaient dans le ciel d'encre. Je me suis demandé de quelle partie de la galaxie provenaient mes deux passagers. J'ai croisé le regard de Lii dans le rétro : il avait l'air malicieux du gamin en train de jouer une bonne farce aux adultes.

« Comment fait-il pour suivre la MBJ à distance ? lui ai-je demandé.

— Èmebéji ?

— La marque de la caisse que nous pistons.

— Toute chose laisser trace dans temps, choisir autre temps.

— Un peu comme si vous remontiez dans le passé ?

— Passé pas exister, futur pas exister, présent pas exister, juste traces. »

Les yeux de Juu demeuraient entièrement noirs, énigmatiques.

« Droite. »

J'ai douté d'avoir bien entendu ; à droite, je ne distinguais que des haies et, de l'autre côté, la Loire, puis l'entrée d'un chemin empierré m'est apparue, masquée par la végétation, si étroite que j'ai failli la manquer. Je m'y suis engagé, au ralenti, craignant à tout moment de précipiter ma guimbarde dans le grand fleuve. L'allée bifurquait plus loin vers la gauche et devenait parallèle au cours d'eau dont elle épousait les méandres.

« Vous avez les mêmes facultés que votre... double ? »

Lii ne m'a pas répondu tout de suite, comme plongé dans une profonde réflexion. Ses membres supérieurs se sont allongés et ont exécuté un ballet fascinant autour de l'appuie-tête de mon siège.

« Juu pas mon double, mais deuxième moi. Moi et lui, pareils, mais uniques. Nous trouver autre paire fonder nouvelle chaîne.

— Vous êtes mâles ou femelles ?

— Juu principe mâle, Lii principe femelle. Pouvoir changer chaque bilakti.

— Bilakti ?

— Cycle. Deux cents de vos années.

— Deux cents ? Bon sang, mais vous vivez jusqu'à quel âge ?

— Environ deux mille ans Terre.

— Et vous avez quel âge ? »

Lii a gloussé.

« Nous jeunes. Cent ans. »

Je gardais les yeux rivés sur le chemin, m'attendant à tout moment à découvrir un arbre déraciné ou un buisson dans la lueur des phares.

« C'est encore loin ? ai-je marmonné.

— Juu pas parler, concentré autre temps. »

La sensation grandissait en moi d'être englué dans un cauchemar. Quel autre nom à donner à cette excursion nocturne associant un écrivain déchu qui œuvrait pour le compte de la dernière héritière d'une famille bourgeoise dont l'amant Caudalien avait disparu, et deux Clamurtis babillants qui prétendaient changer de temps pour suivre une voiture à distance ? Même dans mes scénarii les plus fous, je n'aurais jamais pu imaginer une histoire aussi tordue.

Le chemin s'est élargi tout à coup.

« Arrivée », a soudain déclaré Juu.

Ses yeux avaient recouvré leur couleur rouge initiale. J'ai coupé le moteur et éteint les phares.

« Au cas où, ai-je expliqué. S'il se passe vraiment des trucs pas clairs dans le coin, vaut mieux ne pas être repérés.

— Trucs ? Clairs ? » a relevé Lii.

C'est alors seulement que j'ai remarqué les petites protubérances qui saillaient hors de leur fourrure de chaque côté de leur crâne. Antennes, oreilles ? Le moment n'était sans doute pas venu de se pencher sur les détails de l'anatomie clamurti. J'aurais dû me procurer depuis longtemps le livre de L. Neforget *ENHA mode d'emploi*, une version revue, réelle, de son premier roman *Hot Spots*, un prélude imaginaire et prophétique au débarquement massif des autres espèces disséminées dans la galaxie.

« Nous ne devons pas être vus ni faire de bruit, ai-je précisé, à voix basse. Je n'ai pas mon Taser.

— Taser ?

— Une arme qui paralyse ceux qui vous agressent. »

J'ai planqué la voiture derrière un buisson épais, puis nous avons traversé

une première étendue plane recouverte d'une pelouse rase. Une agréable odeur d'herbe fraîche embaumait la nuit.

Nous avons aperçu dans le lointain l'ombre grise et figée d'un gigantesque mur d'enceinte.

« Là, a dit Juu.

— Vous voulez dire que la MBJ se trouve dans la cour de cette propriété ?

— Dire oui. »

Les Clamurtis progressaient désormais en silence, étirant leurs membres supérieurs comme des cordes qui leur permettaient de coulisser. J'avais l'impression que mes propres pas produisaient un raffut de tous les diables en regard de leur discrétion. Nous nous sommes rapprochés du mur d'enceinte, haut de six ou sept mètres, et j'ai avisé une tache sombre, une ouverture arrondie, une cinquantaine de mètres plus loin.

« Vous n'êtes pas obligés de me suivre à l'intérieur de ce domaine, ai-je chuchoté. Cette affaire ne vous concerne pas. Je vous suis déjà très reconnaissant de m'avoir guidé jusqu'ici. À condition, évidemment, que vous ne m'ayez pas entraîné dans une impasse. »

Juu et Lii se sont concertés, enfin, j'imagine, puisqu'ils sont restés un long moment enlacés. Leurs six pattes / jambes et leurs tentacules / appendices composaient un tableau vert aussi étrange que celui qui ornait le petit appartement du majordome.

« Pégédegarbo pas comprendre. Toucher lui respirer lui goûter lui, amis pour la vie. »

Je n'ai pas réussi à déterminer lequel des deux m'avait parlé. Ce dont je suis certain, en revanche, c'est que cela faisait bien longtemps que je n'avais pas été bouleversé à ce point par des mots. Ma femme m'avait plaqué quinze ans plus tôt pour un Chinois de Hong-Kong, allongeant suffisamment les distances entre nos deux enfants et moi pour me dissuader de leur rendre visite. Depuis j'avais collectionné les conquêtes plus ou moins glorieuses, puis, après le débarquement des ENHA et la chute de mon modeste piédestal d'auteur, j'avais vécu avec la seule compagnie d'un vieux chat miteux. Je n'avais plus qu'une poignée d'amis que je voyais de loin en loin, quand mes finances m'autorisaient un voyage en covoiturage pour le sud.

Nous nous sommes avancés vers la porte en longeant le mur. Le faisceau mouvant d'une lampe a balayé les ténèbres et révélé la présence de deux hommes de chaque côté de l'ouverture ogivale.

« On ne peut pas passer par là, ai-je chuchoté. L'entrée est gardée, preuve qu'il se passe des trucs louches là-dedans.

— Truclouch ? » a relevé Juu, à moins que ce ne fût Lii.

Nous avons rebroussé chemin et longé le mur à la recherche d'un deuxième

passage. Le domaine formait un carré d'à peu près un kilomètre de côté, dont l'un surplombait la Loire. Le fredonnement musical émis par le faible courant berçait la nuit. Nous avons avisé une porte basse en bois qui donnait sur la rive du fleuve, mais j'ai eu beau pousser de toutes mes forces, elle n'a pas bougé d'un millimètre. Les Clamurtis s'y sont essayés à leur tour en conjuguant leurs efforts sans davantage de résultats.

« Passer par-dessus, a proposé Lii, à moins que ce ne fût Juu.

— Comment ? On n'a pas d'échelle », ai-je objecté.

Je ne leur ai pas précisé que je souffrais de vertige aggravé, que la simple pensée de m'élever de quelques centimètres au-dessus du sol m'emplissait d'une terreur sans nom et me couvrait de sueur froide.

« Comme ça », a répondu Lii.

L'un de ses appendices supérieurs s'est étiré jusqu'au faîte du mur. Il s'en est servi comme d'une corde pour se hisser en quelques secondes en haut de la construction. Ses yeux rouges ont brillé comme des étoiles maléfiques sept ou huit mètres au-dessus de moi.

« Je ne sais pas faire ce genre de trucs, moi !

— Trucs ? » a babillé Juu derrière moi.

Il ne m'a pas laissé le temps de gamberger, il m'a ficelé dans l'un de ses tentacules et a rejoint son congénère en utilisant la même technique, à cette différence près qu'il me portait comme un vulgaire sac. J'ai retenu, je ne sais comment, le hurlement qui montait de mes entrailles. Mes jambes et mes bras ont pédalé dans le vide jusqu'à ce qu'ils heurtent une surface dure. Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais assis à califourchon sur des tuiles sans pouvoir maîtriser mes tremblements. Le tentacule de Juu enroulé autour de ma taille m'a empêché de basculer dans le vide et de m'écraser en contrebas.

« Pour descendre ? » ai-je haleté.

À nouveau, j'ai eu une sensation de mouvement, de chute dans le vide, et me suis retrouvé sans savoir comment sur l'herbe du parc. Les Clamurtis semblaient ravis du tour qu'ils venaient de me jouer. Juu m'a relâché avec cet incomparable gloussement qui lui tenait lieu de rire.

Des clameurs ont résonné dans le lointain, puis une voix grave s'est élevée dans le silence restauré. Je n'ai pas compris ce qu'elle disait, mais ses intonations martiales m'ont rappelé les enregistrements des discours des dictateurs du XX^e siècle. Nous nous sommes dirigés vers la source du bruit, traversant d'abord un verger avant de déboucher sur un jardin d'agrément aux massifs et buissons soigneusement taillés. Nous sommes arrivés devant un château aux tourelles élancées dont l'entrée principale vomissait une langue de lumière blanche.

Du monde sur le vaste perron auquel on accédait par un escalier monumental. Des hommes affublés d'une étrange tenue, une sorte de longue

robe blanche fendue sur les côtés, une cagoule de tissu bleue, conique, percée de deux orifices à hauteur des yeux. J'ai d'abord pensé à un rassemblement de passionnés de bals masqués. Je me suis rendu compte de mon erreur lorsque j'ai discerné les fusils d'assaut dans leurs mains. Je m'étais un temps intéressé, pour l'un de mes bouquins, aux groupes fanatiques paramilitaires ayant sévi en Amérique du Nord au ^{xxe} siècle, et ceux-là, bien qu'on fût en Europe et au ^{xxi}e siècle, ressemblaient comme deux gouttes d'eau aux ombres fantomatiques du Klu Klux Klan. Les Clamurtis observaient la scène d'un air perplexe. Les Humains devaient leur paraître bien étranges avec leurs accoutrements et leurs comportements.

La voix continuait de tonner au travers de haut-parleurs. Les mots « suprématie humaine », « pureté de l'espèce » m'ont frappé de plein fouet. Je me suis souvenu que de nouveaux partis politiques naissaient un peu partout sur Terre, qui réclamaient le départ immédiat et sans condition des non-humains. Il nous fallait maintenant pénétrer à l'intérieur du château pour savoir s'ils détenaient le Caudalien et comprendre pourquoi ils l'avaient enlevé, violant ainsi le décret de l'ONPU qui autorisait la libre circulation des ENHA sur Terre et leur accordait les mêmes droits qu'aux humains – hormis les relations sexuelles interespèces.

Nous nous sommes glissés, par un soupirail qui s'est entrebâillé dans un grincement, dans un sous-sol semi-enterré où régnait une âpre odeur de moisissures. Nous avons progressé à tâtons dans l'obscurité avant de trouver un escalier qui menait à une porte de bois vermoulu. La voix continuait de résonner, de façon plus sourde, entrecoupée de clameurs. Nous sommes passés dans une première pièce où s'entassaient, sur des étagères, des monceaux d'objets qui auraient certainement fait le bonheur d'un antiquaire, puis dans une deuxième salle plus vaste et consacrée aux réserves de nourriture à en croire les relents de légumes et d'épices. Un peu plus loin, un brouhaha traduisait une agitation d'office de cuisine en pleine activité.

« Restez là, ai-je dit à voix basse aux Clamurtis. Vous seriez trop vite repérés.

— Aller avec toi, a protesté Lii (ou Juu) d'une voix suppliante.

— Je pars en reconnaissance, et je reviens vous chercher.

— Reconnaissance, merci.

— Il y a plusieurs sortes de reconnaissances. Attendez-moi là. »

Leurs yeux se sont assombris, ils n'ont plus esquissé le moindre geste. J'en ai profité pour me faufiler dans une arrière-cuisine où, après m'être habitué à la clarté aveuglante d'un néon, j'ai aperçu deux hommes et une femme en uniformes beiges qui astiquaient minutieusement verres et couverts. Divers ustensiles en cuivre de toutes tailles, casseroles, poêles, cocottes, tapissaient les murs. J'ai repéré l'interrupteur du va-et-vient, visualisé et mémorisé le chemin que je devais parcourir, et, d'une pression de l'index, j'ai abaissé le

commutateur.

« Qu'est-ce qui se passe ? a glapi un homme.

— Une panne de courant, sans doute », a suggéré la femme.

Je n'ai pas attendu qu'ils recouvrent leurs esprits pour foncer vers la sortie de l'arrière-cuisine. Mon pied a accroché un objet métallique au passage et occasionné un raffut de tous les diables.

« C'est toi qui as fait ça, Charles ?

— Ben non. J'arrive pas à trouver ce maudit interrupteur ! »

La lumière est revenue juste au moment où je m'engouffrais dans un étroit couloir. Je les ai encore entendus dire : « Qui a renversé ce faitout ? C'est toi, Virginie ? » avant que, plus loin, un autre homme en uniforme beige se présente face à moi et me lance un regard empli de défiance.

« Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? a-t-il grondé, l'œil torve, les sourcils froncés.

— Je... euh... me suis perdu dans les sous-sols et n'ai trouvé que ce passage pour...

— Qu'est-ce que vous fichiez dans les sous-sols ?

— J'avais... un truc à vérifier. »

Il s'est approché de moi et m'a saisi le bras.

« Elle est pas claire, votre histoire. Suivez-moi, nous verrons ce qu'en pense le responsable de la sécurité. »

Il est certaines circonstances où le recours à la violence s'impose, où l'instinct de survie prend le relais de la veulerie ordinaire. À peine s'est-il retourné que je lui ai frappé le crâne avec le poing en marteau, le fameux tetsu répétés des milliers de fois lors de mes cours de karaté pendant mes années universitaires. Mon bras tout entier a vibré lorsque le tranchant de ma main est entré en contact avec le haut de sa nuque. Il est tombé sur les genoux avant de s'étaler comme une crêpe sur le sol de béton ciré. L'efficacité de ce coup m'a surpris, je ne l'avais pas utilisé depuis... depuis... je ne l'avais encore jamais utilisé, à dire vrai.

J'ai traîné son corps jusqu'à une petite porte qui ouvrait sur un cellier meublé de rayonnages où se côtoyaient bocaux, boîtes en fer, dames-jeannes et jarres antiques. Je lui ai retiré ses chaussures, son uniforme, lié les pieds et les mains à l'aide d'une ficelle de cuisine et fourré un torchon dans la bouche en guise de bâillon, je me suis dévêtu, j'ai passé son uniforme, qui ne m'allait pas tout à fait, jambes et manches trop courtes, j'ai gardé mes chaussures, doutant que mon 46 puisse se loger dans son 43 ou 44, suis sorti du cellier et me suis rendu dans la cuisine. La brigade s'activait frénétiquement dans un concert de cliquetis, de claquements secs de couteaux sur les planches, de coups de gueule, le tout sous la supervision du chef identifiable à sa haute

toque blanche. Mon arrivée est passée inaperçue, du moins jusqu'au moment où l'un des cuisiniers m'a barré le chemin.

« C'est vous qu'on a envoyé chercher le saucier de cristal ? a-t-il grondé.

— Je... euh... je ne l'ai pas trouvé... »

Il s'est fendu d'un long soupir excédé.

« Faudrait tout faire soi-même ! Rejoignez les autres serveurs, mon vieux, et attendez qu'on vous appelle. »

J'ai baissé la tête en signe de soumission et filé sans demander mon reste. Je me suis joint au groupe imposant des serveurs et serveuses qui patientaient dans la salle à manger en attendant le coup d'envoi du repas. Les grandes tables circulaires somptueusement décorées pouvaient accueillir, à vue de nez, plus de deux cents convives. Les autres, sans doute recrutés par une agence de travail temporaire, ne m'ont même pas accordé un regard.

La voix continuait de vitupérer, entrecoupée régulièrement de clameurs. Je n'ai pu résister à l'envie d'aller jeter un coup d'œil à l'endroit d'où elle paraissait provenir. Je me suis aventuré dans un hall désert et éclairé par un lustre monumental, puis, me fiant au tollé de plus en plus proche, je me suis dirigé vers une galerie en forme d'arche et suis tombé, une vingtaine de mètres plus loin, sur une immense pièce dont la porte à double battant était restée entrouverte. J'ai entrevu des silhouettes par l'entrebâillement, je me suis avancé et, personne ne me prêtant attention, je me suis frayé un passage jusqu'à ce que je distingue une scène où s'agitait un personnage coiffé d'une cagoule conique bleue, remontée de façon à ce qu'on puisse contempler une bonne partie de son visage, son double menton et ses joues flasques entre autres. Un microcravate était épinglé au revers de sa chasuble blanche. Face à lui, une assemblée de plusieurs centaines de personnes manifestement transportées par ses paroles. Les hommes et les femmes entassés au fond de la salle demeuraient suspendus à sa voix, comme envoûtés, statufiés.

J'ai repéré une tache rouge au premier rang de l'assemblée : la chevelure d'Edmond Sandet, le fidèle majordome de la famille Illionez. Balayant tout l'espace du regard, j'ai découvert des cages alignées contre un mur, des cages semblables à celles dans lesquelles on enferme les animaux de cirque. J'ai reconnu le jabba, masse de chair jaunâtre affalée sur le plancher métallique. J'ai inventorié, parmi les autres ENHA prostrés dans leurs cages, un Monopodien bleu, un Sazukat vaguement humanoïde à crâne bosselé, une Cheki dont l'abdomen rebondi et la trompe l'apparentaient à un Ganesh du panthéon hindouiste et un Totoro noir aussi massif qu'inerte.

L'orateur les a désignés d'un geste théâtral du bras.

« Les voici, ceux qui ont eu, malgré l'interdiction formelle, l'extrême impudence de tenter de s'unir avec nos femmes ou nos hommes, ceux qui ont mis l'espèce humaine en danger. Car, oui, mes chers amis, tant que les aliens fouleront notre sol, notre espèce sera en danger... »

Des huées l'ont interrompu quelques instants, il a restauré le silence en écartant les bras.

« ... Voilà pourquoi nous militons pour la pureté de l'espèce humaine, voilà pourquoi nous ne pouvons tolérer les misérables décrets de l'Organisation des Nations et Planètes Unies (nouvelles huées), voilà pourquoi nous n'aurons ni trêve ni repos tant que ces monstres n'auront pas quitté notre Terre. La Terre nous appartient, chers amis, elle est notre berceau, notre héritage, et la présence des Aliens – je refuserai jusqu'à ma mort d'employer ce terme odieux, ENHA, qu'on tente de nous imposer – menace non seulement notre espèce, elle salit également notre mémoire. Si nous sommes les hors-la-loi d'aujourd'hui, nous serons demain les héros de l'humanité retrouvée. Tel est le destin des précurseurs. Le général de Gaulle serait-il devenu le symbole de la résistance s'il avait respecté la loi édictée par des pouvoirs défaitistes et corrompus ? En vérité, mes amis, partout dans le monde se lèvent les partisans de l'interdiction de la Terre à toute espèce non humaine. Que leur planète soit sur le point d'exploser ou soit devenue invivable ne nous concerne en rien. La nôtre continue de nous porter, et nous portera longtemps encore, mais, si d'autres formes de vie viennent s'y entasser et épuiser ses ressources, ne risque-t-elle pas de s'épuiser prématurément ? Le lait de la mère qui nourrit son enfant est-il suffisant pour d'autres enfants orphelins, affamés... »

Il exploitait avec habileté les thèses défendues par le Suédois Erikson, le fondateur du mouvement humanitaire quelques années après l'arrivée des premiers ENHA. J'ai croisé le regard d'une femme debout près de moi, je n'y ai lu qu'un vide effarant. L'orateur a de nouveau pointé le bras en direction des cages.

« Le feu nous délivrera et nous purifiera de ces impudents. Par leur sacrifice, nous prouverons notre détermination à laver notre Terre de l'affront qu'ils nous font subir en s'emparant en toute impunité de notre air, de notre eau, de nos biens, de nos hommes, de nos femmes, de nos enfants. Cette nuit marquera le coup d'envoi d'une vaste... »

Je n'en ai pas entendu davantage : j'ai reçu un coup sur la tête et me suis affaissé comme un sac vidé de ses grains.

Un frôlement m'a réveillé. J'ai inspecté mon crâne et palpé, là où ne subsistent plus que quelques cheveux obstinés, une bosse de la taille d'un œuf de poule. La douleur, lancinante, me donnait la nausée. Il m'a fallu un long moment pour renouer avec le fil de mes souvenirs. Des images ont déferlé en flot torrentueux dans mon esprit, l'orateur fou, l'assemblée, les cages des ENHA, la salle à manger, les serveurs, l'homme ficelé et bâillonné dans le cellier, les Clamurtis babillants... Qu'étaient-ils devenus, ces deux-là ? Je suis parvenu à entrouvrir mes paupières au prix d'une débauche d'énergie colossale. Je ne voyais pas grand-chose autour de moi. Une odeur désagréable

imprégnait l'endroit noyé d'obscurité.

J'ai entrevu des éclats rouges quelques mètres plus loin.

« Juu ? Lii ? ai-je balbutié.

— Hiiii. Trouver. »

L'un d'eux s'est approché de moi. J'ai tenté de me relever, la douleur m'a vrillé le crâne et cloué au sol. J'ai tendu le bras en direction du Clamurti, ma main a heurté un obstacle dur dont j'ai deviné, après l'avoir effleuré du bout des doigts, qu'il s'agissait d'un barreau. J'étais sans doute enfermé dans une cage identique à celles qui contenaient les ENHA.

Des bruits de pas et de voix ont retenti non loin. Les Clamurtis ont eu tout juste le temps de disparaître, j'ignore où, avant qu'une porte s'ouvre et qu'une lumière crue éclabousse les lieux. Deux hommes sont entrés, l'orateur qui s'était démené sur la scène un peu plus tôt, aisément reconnaissable même sans sa cagoule partiellement retroussée, et... Edmond Sandet. Ils se sont avancés près de la cage et m'ont observé d'un air que je qualifierais d'inquiétant.

« C'est bien lui ? a demandé l'orateur.

— Absolument, grand maître », a répondu le majordome.

Le grand maître s'est accroupi devant les barreaux dans un concert de frottements et de craquements. Son double menton et ses joues molles donnaient à son visage une vague allure de gelée anglaise. Ses yeux d'un bleu glacé se sont vissés dans les miens.

« Qui vous envoie ? » a-t-il aboyé.

J'ai désigné Edmond Sandet d'un coup de menton.

« Il a dû vous le dire, non ?

— Cette chère Gersande Illionez ! La petite salope qui se fait démonter par un jabba !

— Vous n'aviez pas besoin de capturer ce Caudalien, ai-je répliqué. Il vous suffisait de prévenir les flics.

— Nous n'avons pas confiance dans la justice officielle, mon cher. Nous préférons l'administrer nous-mêmes jusqu'à ce que nous ayons obtenu gain de cause.

— Débarrasser la Terre des ENHA ?

— Et de tous les crétins de collaborateurs qui, en les soutenant, renient leur propre espèce. »

Il s'est relevé avec les pires difficultés, tirant à nouveau des craquements et des gémissements de ses articulations malmenées.

« Nous déclarons la guerre à tous les mouvements qui militent pour une libre sexualité, a-t-il repris. Qui prônent le mélange génétique et affirment

qu'il nous sera profitable. Qui noyautent l'ONPU et les gouvernements des principales nations. Vous aviez l'intention de libérer le jabba ?

— Je n'avais pas d'intention précise. » Parler m'était pénible, chaque mouvement de mes lèvres ravivait la douleur sous mon crâne. « C'est seulement que mon enquête m'a mené jusqu'ici.

— Par où êtes-vous entré ?

— J'ai fait le mur. »

Je me suis rendu compte, à leur air sinistre, que l'humour ne me sauverait pas.

« Malheureusement pour vous, un serveur a été retrouvé, dévêtu et ligoté, dans un cellier et le service de sécurité s'est aussitôt mis en branle. Il n'a pas été difficile de vous identifier. Pourquoi vous êtes-vous spécialisé dans les enquêtes pour Aliens, monsieur de Garbo ?

— La SF est un genre tombé en désuétude, et il fallait bien vivre.

— Comment pouvez-vous éprouver le moindre intérêt pour ces créatures ?

— Question d'opportunité : le créneau était libre. Et puis, je suis passionné par toute forme de vie intelligente différente de la nôtre. »

Edmond Sandet suivait notre conversation avec une attention qui lui plissait les yeux et estompait sa jeunesse factice.

« Tant que ces autres formes de vie ne menaçaient pas la nôtre, il était probablement pittoresque de les étudier, il est urgent, dorénavant, de les éradiquer de la surface de la Terre.

— Ils ne sont pas menaçants, ai-je plaidé, conscient que mes arguments n'avaient aucune chance de porter. Les accords passés entre l'ONPU et les...

— Au diable les gâteaux de l'ONPU ! a tonné le grand maître. Ces incapables manipulés par les Aliens sont en train de brader notre planète. Qu'avons-nous gagné en échange ?

— Le secret des voyages spatiaux, peut-être, la découverte de nouveaux mondes.

— Avant de partir sur de nouveaux mondes, songeons d'abord à préserver le nôtre. »

Le grand maître s'est retourné et dirigé vers la porte.

« Nous assisterons tout à l'heure à un beau feu de joie, ensuite nous nous occuperons de vous et vous ferons définitivement passer l'envie de défendre ces monstres.

— Comment ça ? » ai-je dégluti.

Il s'est contenté de rire, une réaction que je n'ai pas interprétée comme un bon présage.

Les Clamurtis sont réapparus aussitôt la porte fermée et l'endroit rendu à la

pénombre.

« Où vous étiez-vous cachés ? »

Leurs tentacules se sont glissés entre les barreaux pour me toucher, un contact amical, bienveillant, agréable. L'un d'eux s'est posé sur mon crâne, à l'endroit précis de la bosse, et, immédiatement, la douleur s'est estompée.

« Passer temps différent, a dit Juu (ou Lii).

— Ah, évidemment, suis-je bête ! n'ai-je pu m'empêcher de persifler.

— Bête, animal ?

— Ça peut vouloir dire idiot.

— Idiot, stupide, crétin, imbécile, débile, sot, abruti...

— Tu as avalé un dictionnaire de synonymes ? Tout ça ne nous dit pas comment sortir de cette maudite cage.

— Sortir ?

— Ben, comme je ne me plais pas trop ici, j'aimerais bien changer d'endroit.

— Facile : changer temps.

— Je ne sais pas comment on fait ça. »

Les Clamurtis ont émis un babillage aigu, joyeux que j'ai assimilé à une crise d'hilarité.

« Humains pas savoir jouer avec temps. Revenir avant cage, repartir après cage. »

Je n'étais pas très sûr d'avoir tout compris, mais j'ai cru deviner qu'ils me proposaient de retourner dans un temps où je n'étais pas enfermé et de me reprojetter dans le présent en conservant cet état de liberté. Un travail délicat de scénariste en quelque sorte : on corrigeait un élément du script pour obtenir une nouvelle version sans toutefois bouleverser l'ancienne. Je devais revenir, tel le chat de Schrödinger, à ce moment précis où coexistaient plusieurs possibilités.

« Montrez-moi comment on peut jouer avec le temps. »

Leurs yeux ont brillé avec intensité avant de s'assombrir, leurs tentacules ont accentué leur pression sur mon crâne et mon corps, mon cerveau s'est mis à chauffer, comme si le sang bouillait dans mes veines, ou que mes neurones s'affolaient et entraient en collision, j'ai pensé que j'allais implorer, j'ai voulu hurler, mais mon cri est resté coincé dans ma gorge, ou, plus exactement, il s'est transformé en un mouvement fulgurant qui m'a dispersé dans l'espace-temps.

J'ai repris connaissance au moment où nous nous trouvions, les Clamurtis et moi, dans les sous-sols du château. Plus aucune douleur au crâne, plus de bosse, mais je gardais en mémoire les événements qui s'étaient écoulés

jusqu'au départ du grand-maître et du majordome.

« Maintenant repartir d'où venir », a gloussé Lii (Juu).

Ils m'ont de nouveau enserré dans leurs appendices, j'ai ressenti une chaleur presque insupportable, j'ai eu l'impression de me calciner de l'intérieur, d'être réduit en cendres, d'être projeté et pulvérisé dans un vide sidéral, puis je me suis réveillé, abasourdi, haletant, près des barreaux de la cage, mais à l'extérieur cette fois-ci. Les yeux des Clamurtis, qui se tenaient non loin de moi, avaient recouvré leur couleur rouge habituelle.

« Merci pour le voyage. C'est nettement plus fort qu'une balade en caisse humaine, vous ne trouvez pas ?

— Caisse bruyante, puante, amusante.

— Heureusement que les hommes ne connaissent pas votre secret : toutes les prisons seraient vides.

— Prisons ?

— L'endroit où on enferme les criminels.

— Criminels ?

— Trop long à expliquer. Il y a plus urgent : empêcher ces dingues de brûler le Caudalien et les autres captifs. »

Après avoir prononcé ces mots, j'ai évalué les chances d'un homme désarmé et deux ENHA champions du changement de temps face à une troupe surarmée et fanatisée. Les probabilités indiquaient un bon zéro pour cent ; 0,01 si on pêchait par excès d'optimisme.

Un couloir nous a conduits à un escalier qui menait lui-même à une salle d'armes comme en témoignaient les armures, les épées, les sabres, les dagues et les lances accrochés aux murs. Un rayon de lune, se glissant par une meurtrière, dispensait une clarté diffuse mais suffisante pour nous permettre de nous orienter. Un rat a surgi devant nous, et je ne sais pas lequel des deux, l'animal ou moi, a éprouvé la plus grande frayeur. Je me suis équipé d'une dague à la lame droite et fine, avec laquelle je me suis senti plus fort – stupidement, je le concède, une dague contre des dizaines de fusils d'assaut, le rapport de forces ne penchait pas en ma faveur.

Des vociférations ont perforé la paix nocturne, suivis de gémissements qui n'avaient rien d'humain. J'ai hâté le pas, craignant d'arriver trop tard. Une voix intérieure me pressait de rebrousser chemin, puisque mes chances étaient quasiment nulles de changer le cours du destin, une autre me suppliait d'intervenir, ou je regretterais jusqu'à ma mort de ne pas avoir volé au secours des captifs ENHA qu'on s'apprêtait à immoler par le feu. Bien que n'ayant aucun attrait pour l'héroïsme – hormis dans les romans, ça va de soi –, j'ai choisi la deuxième option, histoire de signer un traité de paix avec ma conscience. Nous sommes arrivés, par une succession de couloirs, d'escaliers, de paliers, dans une galerie qui surplombait la cour intérieure du château. On

y avait amené les cages posées sur des chariots à roulettes. Des hommes masqués et coiffés de leurs ridicules cagoules coniques se tenaient près des bûchers dressés alentour, brandissant des torches allumées qui jetaient des éclats rougeoyants dans la nuit. Tout autour de la cour, des hommes également cagoulés et vêtus de chasubles blanches montaient la garde, fusils d'assaut en main.

« Feu, s'est exclamé Juu (Lii).

— Ils ont l'intention de brûler les pauvres bougres qu'ils ont capturés, ai-je marmonné d'une voix sourde.

— Brûler, transformer en carbone. Humains besoin de carbone ?

— C'est un châtiment, une punition : on les a condamnés à mourir brûlés parce qu'ils ont eu des histoires d'amour avec des Terriens.

— Pas droit amour ?

— Pas entre espèces en tout cas. »

Je ne pouvais pas compter sur l'appui du ciel : aucun nuage n'occultait les étoiles ni la pleine lune. Le spectacle en contrebas m'a rappelé de vieux films numériques où se jouaient des scènes similaires.

« Délivrer, a soufflé Lii (Juu).

— Comment ? Vous êtes trop loin pour que vos... membres puissent les toucher et les faire passer dans un autre temps.

— Chercher. »

Les Clamurtis se sont étreints avec une telle ferveur qu'ils ont paru se fondre l'un dans l'autre et ne former qu'une entité. J'ai observé le jabba allongé sur le plancher métallique de sa cage et l'ai trouvé franchement laid. Je me suis demandé comment ma cliente avait pu tomber amoureuse de ce monceau de chair flasque, puis je me suis rappelé que l'amour n'a rien de raisonnable ni même d'explicable. Depuis combien de temps n'avais-je pas ressenti son doux frisson ?

Les autres ENHA restaient immobiles, prostrés dans leurs cages. Pas sûr qu'ils comprennent vraiment ce que leur voulaient ces créatures aux drôles de costumes et de coutumes. Ils allaient mourir pour une cause dont ils ignoraient à peu près tout, parce que les humains qui les avaient accueillis étaient repris par leurs vieux démons, leurs vieux réflexes de protection. Les natifs terriens se découvraient une passion pour la pureté génétique, expulsant de leur territoire toute forme de vie étrangère, passant à côté de nouvelles façons d'appréhender l'univers, de nouvelles connaissances. Les Clamurtis babillants avaient par exemple beaucoup à nous apprendre sur le rapport au temps.

Le grand maître a descendu l'escalier monumental du château avec la lenteur douloureuse et solennelle d'un pénitent du Moyen Âge accomplissant sa marche de contrition – je crois plutôt qu'il avait abusé du vin lors du dîner

et qu'il s'efforçait de ne pas tituber. Un motif rouge sang ornait le haut de sa chasuble blanche, un H majuscule à l'intérieur d'un cercle, le symbole du mouvement humanitaire. Il s'est arrêté devant un premier bûcher et a désigné le Sazukat à crâne bosselé. Deux hommes ont déverrouillé la porte, deux autres se sont emparés de l'ENHA et l'ont tiré hors de sa cage. Prenant soudain conscience de l'urgence de la situation, le Sazukat s'est débattu comme un beau diable. Les individus de cette espèce pouvaient déployer une force herculéenne lorsqu'ils se sentaient acculés. Ses puissants membres supérieurs ont envoyé valdinguer deux hommes avant qu'un troisième ne lui assène un coup de crosse sur l'arrière du cou, son point faible, le mettant à genoux – il n'existait pas encore de mot pour décrire les six protubérances cartilagineuses de leurs membres inférieurs qui leur servaient d'articulations. Ils l'ont ensuite relevé, hissé sur le bûcher et lié à un poteau comme on le faisait jadis des sorcières, des blasphémateurs et des apostats.

« Que nos ennemis sachent qu'en cette nuit d'équinoxe – tiens, j'avais oublié que nous étions le 21 juin –, l'acte salubre et symbolique que nous nous apprêtons à accomplir donnera le coup d'envoi de la reconquête de la Terre par et pour les humains. »

Le grand maître avait appuyé sa déclaration de mouvements vigoureux de tête qui imprimaient un mouvement de vagues à ses joues et son menton. La terreur agrandissait les yeux déjà disproportionnés du Sazukat et fronçait les orifices ogivaux qui lui servaient de nez.

« J'aime les hommes, pourquoi les hommes me veulent-ils du mal ? a-t-il hurlé.

— Tu aimes surtout nos femmes ! a vitupéré le grand-maître.

— J'aime une femme, elle me veut du bien.

— C'est une union monstrueuse ! Abjecte ! Ignoble ! Tu mérites la mort pour avoir osé profaner l'espèce humaine.

— J'aime une femme, l'union est merveilleuse. »

L'humanitaire qui brandissait une torche tout près du bûcher n'attendait qu'un signe du grand-maître pour embraser le bois probablement enduit d'une substance inflammable. Les Clamurtis restaient aussi figés que les colonnes de pierre qui soutenaient le toit de la galerie. Je me suis demandé si le sort promis aux ENHA captifs les laissait vraiment de marbre. Peut-être n'y avait-il aucune solidarité entre les espèces venues de mondes éloignés les uns des autres de plusieurs centaines d'années-lumière ?

Un vent violent s'est levé tout à coup, poussant de gros nuages comme un troupeau affolé. La vitesse à laquelle le ciel s'est couvert m'a stupéfié. Une poignée de secondes a suffi pour occulter la Lune et les étoiles. Les premières gouttes sont tombées, puis des trombes se sont déversées sur la cour intérieure, éteignant les torches, égaillant l'assemblée comme l'apparition d'un chat une volée de moineaux. Les lieux se sont vidés presque aussi vite

que le temps avait changé, seuls sont restés les cages et leurs chariots à roulettes.

« Délivrer maintenant ! s'est écrié Juu (Lii).

— C'est vous qui avez provoqué ce déluge ?

— Jeu molécules.

— Vous pouvez agir aussi sur les molécules ?

— Oui. Épuisant. Pas humains ? Caisses sales, bruyantes, marrantes, mal utiliser molécules présentes partout, fatiguant, délivrer maintenant. »

Ils ont dévalé l'escalier qui reliait la galerie à la cour sans attendre ma réponse. Les cataractes continuaient de dégringoler des nues éventrées, martelant les tuiles dans un tintamarre assourdissant. J'ai cru recevoir des tonnes d'eau sur le crâne quand je me suis aventuré dans la cour. Des rigoles se formaient dans les creux du sol et se jetaient dans des flaques qui gonflaient en mares. J'ai grimpé sur le bûcher où était attaché le Sazukat et tranché ses liens avec la dague. Sa bouche s'est élargie et ouverte sur deux rangées de dents massives, tranchantes ; un sourire, je pense.

« J'aime cet homme qui me veut du bien », s'est-il exclamé d'une voix joyeuse.

Il ne portait aucun vêtement, et pourtant ses organes génitaux restaient invisibles. J'avais lu à ce propos qu'ils étaient rétractiles, non apparents, raison pour laquelle l'ONPU avait autorisé les Sazukat à déambuler entièrement nus sans que cela ne soit considéré comme une offense à la pudeur. En outre, leur peau tantôt grisâtre tantôt brune donnait à penser qu'ils avaient enfilé une combinaison. Leurs membres supérieurs et inférieurs se terminaient par une sorte d'étoile aux branches préhensiles de couleur noire. Leurs visages ne correspondaient aux critères de beauté en vogue chez les humains. D'eux on aurait pu dire qu'ils étaient des humains difformes, ratés, s'ils n'avaient été pourvus de ces magnifiques yeux mauves au mystère intrigant.

Pendant ce temps, les Clamurtis avaient entrepris de libérer les prisonniers par les allers et retours temporels. On voyait Lii et Ju disparaître en même temps que l'ENHA captif, puis réapparaître quelques secondes plus tard tous les trois à l'extérieur de la cage.

La Caudalien libéré a rampé dans ma direction avec une étonnante vélocité eu égard à sa masse. Il a posé un long moment sur moi son regard immobile pareil à celui d'un reptile avant de demander, d'une voix qui semblait provenir d'un puits profond :

« C'est Gersande qui vous envoie, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

— Je la connais, mon adorée. Elle a dû remuer cieux et terres pour me

retrouver. » La précision de son vocabulaire et la clarté de sa diction m'ont surpris. Seule une pointe d'accent traînant trahissait ses origines non humaines. « Comment va-t-elle ?

— Elle était désespérée de vous avoir perdu. »

La queue du jabba a frappé le sol gorgé d'eau à plusieurs reprises, soulevant de grandes gerbes de boue. J'ai alors remarqué, en bas de son abdomen, la cicatrice dont m'avait parlé ma cliente.

« J'ai hâte, vraiment, de la retrouver. »

Mon uniforme de serveur était détrempé, la pluie diluvienne me cinglait le crâne et les épaules.

« Qu'est-ce que vous trouvez aux humaines ? »

Son énorme tête s'est balancée d'un côté à l'autre.

« Rien de spécial, mais Gersande est différente.

— En quoi ?

— Jamais personne ne s'est aussi bien occupé qu'elle de mon aspect mâle. »

Après que les Clamurtis eurent délivré tous les prisonniers, nous avons couru – rampé – sauté – vers la sortie du domaine.

« Quand cette pluie cessera, ils nous prendront en chasse ! ai-je crié à Juu (Lii). Vous ne pourrez pas toujours nous faire passer dans un temps parallèle.

— Caisse ! » a glapi Lii (Juu).

L'un de ses appendices supérieurs désignait un large auvent où stationnaient plusieurs véhicules. J'ai avisé un vieil utilitaire dans lequel nous pourrions tous tenir. Les portières n'en étaient pas verrouillées. Les ENHA se sont entassés à l'arrière tandis que je m'installais au volant en compagnie des Clamurtis. Je n'ai pas trouvé la clé de contact et j'ai dû en appeler aux souvenirs de mes incartades de jeunesse pour le démarrer avec les fils. C'était, par chance, un modèle antédiluvien. J'ai réussi à dégager le boîtier plastique déjà branlant sous le volant, j'ai repéré les deux fils rouges, les ai dénudés avec les dents et mis en contact. Des étincelles ont jeté des lueurs vives dans l'habitacle, le moteur a hoqueté, craché une fumée noire, puis il a ronronné comme un gros chat en répandant avec générosité une âpre odeur de gasoil – pourtant interdit depuis une bonne décennie. Je suis sorti de l'auvent en marche arrière, la tôle a crissé sur un poteau dissimulé par l'obscurité et les rideaux de pluie.

« Particules caisse heurter autres particules », a sobrement commenté Lii (Juu).

J'ai appuyé sur l'accélérateur et me suis lancé dans l'allée qui conduisait à la porte principale. Comme je n'y voyais rien, j'ai allumé les phares, dont les faisceaux ont révélé deux silhouettes réfugiées sous l'arche monumentale. J'ai foncé droit sur elles en continuant d'accélérer. Le moteur a grondé,

d'importantes vibrations ont secoué la carcasse, les deux hommes n'ont pas eu le temps ni le réflexe de se servir de leurs armes, ils se sont jetés en arrière juste avant que le véhicule s'engouffre dans l'ouverture.

Les essuie-glaces ne parvenant pas à nettoyer le pare-brise, il m'a fallu une extrême concentration pour rester dans les limites du chemin empierré bordé de grands arbres aux troncs et branches tortueux.

« Serait peut-être temps d'arrêter cette foutue flotte. On n'y voit que dalle.

— Kedal ?

— Rien.

— Flotte arrêter bientôt. »

À peine Juu (Lii) avait-il prononcé ces mots que les trombes se sont transformées en un crachin discret et qu'il a bientôt cessé de pleuvoir. Les roues de l'utilitaire soulevaient des gerbes d'eau dans les flaques abandonnées par l'averse.

« Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de la pluie ?

— Eau ennemie du feu, a répondu Lii (Juu). Humains courir pour échapper pluie. »

La manière dont il prononçait ces mots, avec la force tranquille de l'évidence, a soulevé en moi des doutes sur mon propre équilibre mental. Est-ce que tout ça n'était pas un simple rêve, ou une plongée dans un monde virtuel saisissant de réalisme ? Allais-je me réveiller dans mon appartement, dans une salle d'accès aux univers virtuels ou dans la chambre d'un hôpital psychiatrique ? Dans le fond, je ne savais pas grand-chose des ENHA dont j'étais supposé être le spécialiste. Les Clamurtis, qui passaient pour des créatures inoffensives et farfelues, entretenaient avec l'espace-temps un rapport totalement différent du nôtre et avaient sans doute une multitude de choses à nous apprendre. L'humanité avait tendance à oublier que les ENHA, pour arriver sur Terre, avaient percé les secrets du voyage galactique que nous, Humains, étions incapables d'appréhender en dehors des fictions plus ou moins crédibles. S'ils s'étaient montrés aussi belliqueux que nous, ils nous auraient sans doute éliminés avec la même déconcertante facilité qu'on écrase une fourmi.

Le moteur a craché un curieux bruit, entre râle et grincement, avant de rendre l'âme dans un ultime soubresaut. L'utilitaire a parcouru une vingtaine de mètres dans un silence funèbre et a fini par s'immobiliser au milieu du chemin comme un bateau s'échouant sur une grève.

« Caisse foutue, a commenté un Clamurti.

— Vous ne pourriez pas le réparer en manipulant ses particules ?

— Long difficile fatigue.

— Long comment ? »

Juu et Lii n'ont pas répondu tout de suite, leurs appendices supérieurs se sont entremêlés.

« Jour nuit, ont-ils fini par répondre.

— Un jour et une nuit ? Trop long ! Que voulez-vous dire par fatigue ?

— Jeu molécules, épuisant.

— Vous avez donc vous aussi vos coups de pompe ? »

Leur silence équivalant à un acquiescement, j'ai évalué la situation. La pluie ayant cessé, les humanitaires n'allaient pas tarder à se mettre en chasse à bord de véhicules plus fiables que l'utilitaire. Il me semblait déjà percevoir des ronronnements de moteurs dans le lointain. Combien de kilomètres avions-nous parcourus depuis notre évasion ? Trois ? Quatre ? J'ai entrevu des scintillements entre les branches basses des frondaisons, la surface frissonnante de la Loire, une trentaine de mètres en contrebas sur notre gauche. Nos poursuivants ne pourraient pas nous suivre en voiture si nous longions le fleuve.

Je suis descendu et j'ai ouvert le hayon arrière. Les ENHA se tenaient les uns contre les autres, vautrés sur le jabba comme sur un confortable canapé. La trompe relevée de la Cheki dansait devant la face du Totoro en émettant des sons envoûtants qui évoquaient un concert de musique contemporaine, tandis que le Monopodien bleu restait prostré contre le Sazukat.

« Le fourgon est en panne, ai-je déclaré. Nous devons continuer à pied... enfin, sans l'assistance d'un véhicule.

— Ne pouvons-nous pas rester ici un moment ? a demandé le jabba. Nous nous y sentons bien.

— Ceux qui projetaient de vous brûler vif se sont certainement lancés à nos trousses. S'ils vous reprennent, ils vous feront payer très cher votre évasion. »

La Cheki a fredonné quelques notes qui ont couvert ma peau de frissons.

« J'aime cet homme qui nous veut du bien », a dit le Sazukat.

Le Monopodien bleu s'est redressé et m'a observé, du moins je le supposais, ses yeux – ou ses organes visuels – n'étant pas visibles sur la partie supérieure ovoïde que les exobiologistes estimaient être sa tête. Une chaleur vive m'a enveloppé le crâne. Les Monopodiens communiquaient par l'échange de pensées, mais, s'ils pouvaient percevoir les nôtres, nous ne pouvions percevoir les leurs, raison pour laquelle leur espèce demeurerait méconnue. La lumière pâle de la Lune, de nouveau dégagée, se reflétait sur son pelage bleuté – pas vraiment un pelage, plutôt des sortes d'écailles luisantes imbriquées les unes dans les autres, mais je n'avais pas d'autres mots à ma disposition.

« L'Elwarz vous fait confiance et vous suivra, a déclaré le jabba au bout de quelques secondes.

— Elwarz ?

— Ceux que les humains appellent Monopodiens.

— Vous communiquez avec lui par télépathie ? »

Les grondements de moteurs ont lacéré le silence de la nuit.

« Fichons le camp. »

Prenant la tête du petit groupe, je me suis dirigé vers la Loire. Les ENHA m'ont suivi avec plus ou moins de grâce, plus ou moins de vélocité. De l'autre côté des arbres s'étendait un terrain plat couvert d'herbes hautes et de ronces. Nous nous sommes frayé un passage jusqu'au fleuve. La Lune déclinante nous éclairait avec parcimonie, mais suffisamment pour voir où nous mettions les pieds / queues / extrémités. J'ai scruté l'autre rive en espérant apercevoir les lumières d'une bourgade, mais aucune lueur ne crevait l'obscurité.

Nous avons suivi la Loire en franchissant les buissons ou les arbres morts qui nous barraient le chemin. Je me servais de la dague pour dégager les fourrés les plus touffus. Le Sazukat m'aidait en arrachant les ronces à mains nues sans en paraître incommodé. Il nous fallait parfois ouvrir un passage plus large pour que le Caudalien puisse y glisser sa masse imposante.

« Désolé, désolé, soufflait-il sans cesse. Je vous retarde. »

Les grondements des moteurs s'étaient rapprochés, puis s'étaient tus, supplantés par les aboiements et les exhortations. Nos poursuivants gagnaient sans cesse du terrain, et je n'entrevois aucune solution pour les semer. Après nous être désempêtrés d'une haie particulièrement épaisse et griffue, nous sommes tombés sur un pont, ou sur ce qu'il en restait, quelques piliers de pierre en partie éboulés. La fatigue me tombait sur la nuque et les épaules comme un joug, je me suis aperçu que la Cheki à trompe donnait elle aussi les premiers signes d'épuisement et que les bonds du Monopodien perdaient nettement de leur amplitude. Depuis combien de temps n'avaient-ils pas mangé ? J'ai repoussé comme j'ai pu le découragement qui me gagnait. Les aboiements des molosses me vrillaient les nerfs.

La Cheki s'est laissée tomber sur l'herbe et a égrené quelques notes graves.

« Qu'est-ce qu'elle raconte ? ai-je demandé aux Clamurtis.

— Pas savoir pas parlé cheki, a répondu Lii (Juu).

— Elle dit que nous devrions nous réfugier dans l'eau, est intervenu le jabba.

— Vous comprenez aussi son langage ?

— Nos deux espèces sont en contact depuis des millénaires. Chaque... comment nous appelez-vous déjà ?... Caudalien sait interpréter le chant des Chekis.

— Et eux ? Ils n'ont pas appris à parler votre langage.

— Leurs cordes vocales ne leur permettent pas de prononcer les mots, seulement d'émettre ces sons, mais ils nous comprennent. »

J'ai lancé un coup d'œil à la Cheki recroquevillée sur le sol.

« Nous ne pouvons pas respirer dans l'eau, ai-je objecté.

— Elle peut, elle, vivre dans l'eau aussi longtemps que nécessaire. Il lui suffit de créer une bulle d'oxygène avec sa trompe.

— Mais nous, nous ne pouvons...

— Elle peut créer une bulle suffisante pour que nous puissions tous respirer, enfin, ceux qui en éprouvent le besoin, je crois que notre ami Elwarz, enfin, Monopodien peut fort bien s'en passer... »

Le jabba a émis des sons cavernaux entrecoupés de sifflements et de claquements à l'adresse de la Cheki, qui, utilisant sa trompe comme une flûte, lui a répondu par une succession de sons mélodieux qui évoquaient un trille de rouge-gorge.

« Elle sera honorée de nous accueillir dans sa bulle, a repris le jabba.

— Mais vous êtes sûr que... »

Les aboiements, très proches maintenant, m'ont interrompu.

« Si tout le monde est d'accord... »

La Cheki a été la première à pénétrer dans l'eau. Même si le courant n'était pas violent, je savais la Loire capricieuse, dangereuse. Un tourbillon pouvait nous saisir par les chevilles et nous maintenir au fond jusqu'à la noyade. La profondeur du fleuve m'a étonné : bien qu'encore proche du bord, je n'avais pas pied.

« Nous devons rester le plus près possible de Mâal'g, a expliqué le Caudalien visiblement à son aise dans l'élément liquide. Le mieux est de nous lier les uns aux autres.

— Combien de temps peut-elle tenir sous l'eau ?

— Aussi longtemps que nécessaire, enfin, je crois... »

Les Clamurtis ont aussitôt enroulé leurs appendices autour de mon corps, m'interdisant quasiment tout mouvement, puis se sont amarrés au corps de Mâal'g comme des bateaux à un ponton. La fraîcheur de l'eau m'a tellement saisi que je me suis mis à trembler. Si j'étais vraiment honnête, ce que je m'applique à devenir chaque jour, mes grelottements étaient surtout dus à la trouille monumentale qui s'était emparée de moi. Une fois tout le monde arrimé à la Cheki, nous nous sommes laissé glisser dans les profondeurs ténébreuses du fleuve.

J'ai commencé à suffoquer et me suis débattu pour desserrer l'étau des Clamurtis.

En vain.

L'eau s'est infiltrée dans mes narines, dans mes oreilles, entre mes lèvres. J'étais en fin d'apnée, je refusais catégoriquement d'ouvrir la bouche, mes

poumons, mon sang réclamaient de l'air... de l'air !

J'allais mourir comme un con au milieu d'ENHA que je ne connaissais pas. J'ai eu l'impression que mon corps se rétractait, se recroquevillait, puis la douleur, effroyable, a déclenché le réflexe respiratoire. J'ai été surpris de ne pas avaler d'eau, mais de l'oxygène, un oxygène imprégné d'une odeur indéfinissable, plutôt agréable. La pression des tentacules des Clamurtis s'est enfin relâchée. Je ne discernais rien dans l'obscurité environnante, j'avais seulement l'impression de flotter en apesanteur dans un cocon paisible, rassurant, à l'abri des hommes et de leurs turpitudes. Le silence m'enveloppait comme une ombre protectrice. J'ai refoulé les velléités de panique qui, tels des poissons kamikaze, tentaient de crever la surface de mon esprit.

Combien de temps la Cheki pouvait-elle tenir ?

Que se passerait-il si l'oxygène venait à manquer ?

Mes pensées ont fini par se désagréger en rêves et je me suis assoupi. Il y avait bien longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien.

Le jour était levé depuis longtemps quand nous sommes sortis du fleuve. Mâal'g s'était débrouillée, pendant que je dormais, pour gagner la rive opposée. L'éclatement de la bulle s'est traduit par un contact brutal avec l'eau glaciale et le sentiment désespérant d'avoir été expulsé d'un coin de paradis, ou d'un ventre maternel. Un soleil radieux baignait les coteaux de sa lumière chaude. Nous avons gravi une pente douce et nous sommes exposés à ses rayons revigorants en haut d'une colline hérissée d'herbes folles. L'uniforme de serveur avait rétréci : les manches de la veste m'arrivaient presque au coude et le pantalon ne couvrait plus qu'une partie de mes mollets. L'extrémité d'un appendice supérieur de Juu (Lii) s'est proménée quelques instants sur mes vêtements.

« Pas peau. Pourquoi ?

— ... on porte des tissus ? » J'ai pris le temps de mâchonner une herbe avant de lui répondre. « D'une part, parce que notre peau est fragile et qu'elle a besoin de protection contre les températures extrêmes et toute autre forme d'agression, d'autre part parce que la pudeur nous y oblige.

— Pudeur ?

— Ne pas offenser le regard de l'autre en exhibant ses parties intimes.

— Pourquoi offenser ? Corps humain mauvais ?

— Certaines religions ont décrété qu'il l'était et qu'il fallait le cacher.

— Religions mauvaises ?

— Si je vous disais le nombre de morts qu'elles ont... »

Un jappement m'a alerté.

Je me suis redressé et je les ai vus, cinq hommes et deux chiens sur la rive

opposée. J'ai fait signe aux autres de rester tapis dans les herbes. J'ai craint que certains ne me comprennent pas, ou mal, mais les Clamurtis et le jabba ont donné l'exemple en se plaquant au sol, aussitôt imités par le Monopodien, le Sazukat, le Totoro noir et la Cheki. N'étaient-ce les armes qui scintillaient dans les mains de nos poursuivants, j'aurais pu me croire dans un jeu de rôle grandeur nature. Les humanitaires n'avaient pas renoncé, mais notre piste, qui s'arrêtait net sur les bords de la Loire, représentait une énigme qu'ils auraient toutes les peines de l'univers à résoudre. J'ai attendu qu'ils disparaissent sous les ramures pour donner le signal du départ.

Nous avons coupé à travers champs et bois jusqu'à ce que nous arrivions en vue d'un village frileusement pelotonné autour de son église au clocher élancé. Mon intention était d'alerter la gendarmerie la plus proche pour leur relater les événements de la nuit et, par la même occasion, nous mettre sous la protection des forces de l'ordre.

Nous avons croisé un paysan sur son tracteur, qui nous a considérés d'un regard à la fois méfiant et navré. Il a coupé le moteur pétaradant de son engin lorsqu'il est parvenu à notre hauteur.

« En voilà un drôle d'équipage ! a-t-il marmonné entre ses lèvres serrées tout en se grattant le front sous sa casquette. Où est-ce que vous allez comme ça ? »

Je me suis avancé vers lui.

« Notre véhicule est tombé en panne et nous nous sommes un peu perdus. Où sommes-nous ?

— Entre Le Cellier et Ancenis. Qu'est-ce que vous fichez avec ces... ? » Il s'est détourné pour cracher. « Ces drôles d'oiseaux... »

Mon cerveau a carburé à toute vitesse, comme lorsque j'exerçais la profession à haut risque cérébral d'auteur de science-fiction.

« Nous étions en séminaire. Nous étudions un moyen universel et infaillible d'échanger avec les espèces non humaines. »

Le visage buriné de mon interlocuteur s'est rembruni.

« Tout ça, c'est que magouille et compagnie, a-t-il maugréé en désignant les ENHA regroupés dix mètres plus loin. Ce ne sont pas des créatures catholiques. À quoi ça rime de fricoter avec eux ?

— Ils ont un tas de choses à nous apprendre. »

Il a rejeté mon argument d'un geste agacé de la main.

« Bah, que chacun reste chez soi, moi, je dis que c'est le seul moyen d'être tranquille. »

J'ai changé de sujet, comprenant qu'aucun raisonnement ne le ferait changer d'avis.

« Quelle direction prendre pour rejoindre la ville la plus proche ? »

Il a haussé les épaules après avoir promené ses yeux aux paupières mi-closes sur le petit groupe d'ENHA.

« Continuez donc tout droit, vous tomberez sur Ancenis dans six ou sept kilomètres. »

Il a secoué la tête avant de redémarrer son tracteur qui s'est éloigné en brinquebalant et en répandant à profusion son atroce odeur d'huile brûlée.

« Est-ce que quelqu'un a faim et, si oui, qu'est-ce que vous mangez ? »

Ils ont tenu un bref conciliabule, tantôt sonore, tantôt gestuel, tantôt musical, à l'issue duquel le jabba a pris la parole.

« Quatre d'entre nous souffrent en effet de la faim : Mâal'g la Cheki, le Sazukat, le Totoro noir et votre serviteur. Mâal'g aimerait manger ce que vous appelez les fleurs, le Sazukat de la chair fraîche quelle qu'elle soit, le Totoro un peu n'importe quoi pourvu que ça se digère et votre serviteur goberait volontiers deux ou trois rats, à défaut un écureuil ou un chat. »

Nous avons trouvé dans une ferme voisine de quoi satisfaire tout le monde – était-ce la ferme du paysan que nous venions de croiser ?

Mâal'g s'est abattue sans crier gare sur un massif de fleurs, le Totoro a fourré dans sa gueule tout ce qui ressemblait à du comestible, maïs verts dans un champ, granules dénichées dans une grange, épluchures de légumes, tubéreuses ensilées pour le bétail, le Sazukat a attrapé une poule et entrepris de la plumer vive, Choo le jabba s'est mis en chasse des rats qui pointaient le bout de leur museau près de la porcherie. Personne ne nous a dérangés, comme si la ferme était déserte. Seuls les grognements des porcs ont accompagné l'insolite repas de mes compagnons. Comme je mourrais également de faim, j'ai pris l'initiative d'entrer dans la maison dont la porte n'était pas fermée à clé. La cuisine datait probablement de l'avant-dernier siècle avec son buffet et sa table en formica aux coins pointus, agressifs. Un écran télé souple et fixé au mur par de simples punaises, seule concession à la modernité malgré son obsolescence, diffusait des images 2D silencieuses.

J'ai appelé, personne ne s'est manifesté. J'ai avisé une miche de pain sur la table, m'en suis coupé une belle tranche, ai déniché des rillettes dans le réfrigérateur, les ai étalées sur la tartine et ai dévoré le tout de bon appétit. J'allais me préparer un deuxième en-cas quand un hurlement strident m'a vrillé les tympans.

Je me suis rué dehors. Une femme d'une cinquantaine d'années, coiffée d'un foulard et affublée d'une blouse en nylon aux motifs fleuris, se dressait face à Choo, qui finissait de gober un rat encore gigotant. Le Totoro, le Monopodien, le Sazukat, la Cheki et les Clamurtis observaient la scène avec un intérêt amusé – enfin, je m'avance pour le Monopodien.

« Du calme, madame, ils ne vous veulent aucun mal. »

Ma voix a fait sursauter la femme.

« Qu'est-ce que... qu'est-ce que ces... qu'est-ce que ces monstres fabriquent chez moi ? » a-t-elle hoqueté.

J'ai pris mon ton le plus conciliant, celui qui me sert de laissez-passer ou d'issue de secours dans les situations périlleuses.

« Nous nous sommes perdus et ils avaient faim. Désolé s'ils vous ont effrayée. »

Elle s'est furtivement signée avant de gronder :

« Foutez-moi le camp, vous et vos abominations !

— J'aime cette femme qui ne m'aime pas, a psalmodié le Sazukat.

— Vrai, je t'aime pas ! a renchéri la femme. J'aime aucun de vous autres ! Fichez le camp d'ici et laissez-nous la Terre !

— Humaine colère », a fredonné Juu (Lii).

La femme a brandi un poing rageur.

« Qu'est-ce que vous diriez, vous autres, si on débarquait chez vous et qu'on se comportait comme chez soi, hein ? Vous avez de la chance que mon mari soit absent. Lui vous aurait accueillis comme vous le méritez : avec de bonnes cartouches de plomb !

— Les humains ont d'étranges mœurs », a soupiré le jabba après avoir gobé son rat.

Un hoquet a secoué son énorme masse et soulevé sa queue de quelques centimètres.

« Et vous, c'est pas étrange, peut-être, de manger des rats vivants ?

— La loi de la nature, madame, et puis, franchement, c'est excellent, le rat. »

Elle a tendu les bras vers les ENHA comme si elle voulait les repousser de ses mains déformées par les durs travaux de la ferme.

« Allez, ouste ! Ouste ! Et que je ne vous revoie plus jamais par ici.

— Ouste ? a relevé Lii (Juu).

— Ça signifie que nous ne sommes pas les bienvenus », ai-je expliqué.

Nous nous sommes remis en chemin en évitant la petite route qui s'enfonçait en ligne droite dans une forêt touffue et sombre. Nous avons marché / sauté / rampé en silence jusqu'à ce que le soleil atteigne son zénith et ne transforme le jour en une pénible fournaise.

« Il fait trop chaud pour moi », a gémi le jabba dont les reptations perdaient progressivement de leur dynamisme.

Je me suis souvenu de la gigantesque baignoire dans la salle de bains de l'hôtel particulier de ma cliente et en ai déduit que les Caudaliens ne pouvaient se passer d'eau très longtemps. Il nous fallait trouver rapidement

une source, une mare, un étang, une rivière, un ruisseau.

« Restez ici pour vous reposer, je pars en reconnaissance, ai-je proposé.

— Aller avec toi », ont modulé les Clamurtis.

Nous avons exploré les environs jusqu'à ce que nous tombions, au milieu d'une plaine, sur un grand réservoir d'eau entouré de tumulus de terre sur lesquels on avait tendu une bâche noire.

« Voilà qui fera l'affaire. Nous attendrons ici que la chaleur diminue. »

Nous sommes retournés près des autres et les avons guidés jusqu'au réservoir. Choo le jabba peinait de plus en plus à se mouvoir. Nous avons dû le hisser par-dessus le tumulus afin qu'il puisse basculer dans l'eau. Nous nous sommes mis à cinq pour l'aider à franchir l'obstacle, les deux Clamurtis le tractant à l'aide de leurs membres supérieurs, le Sazukat, la Cheki et moi le poussant de chaque côté de sa queue. Il a repris vie sitôt qu'il est entré en contact avec l'élément liquide. Il avait quelque chose du lamantin dans sa façon de nager, d'avancer en remuant son appendice caudal avec une surprenante délicatesse.

Nous aurions pu rester près du réservoir jusqu'au crépuscule si des vrombissements de moteurs n'avaient pas troublé la torpeur de ce mois de juin. Je me suis redressé et j'ai scruté l'horizon. À l'autre extrémité de la plaine parsemée de maigres bosquets, plusieurs véhicules avançaient en ligne, soulevant une épaisse traîne de poussière dans leur sillage. Même si je ne distinguais ni leurs conducteurs ni leurs passagers, je n'ai conçu aucun doute sur leurs intentions.

« Faire quoi ? »

Juu (Lii) s'était approché dans mon dos avec la furtivité qui caractérise les Clamurtis. J'ai cherché fébrilement des yeux un endroit où nous cacher, mais les véhicules, qui avançaient à pleine vitesse, auraient opéré la jonction avant que nous ayons eu le temps de regagner la forêt, dont l'orée sombre se dressait comme une muraille infranchissable trois ou quatre cents mètres plus loin.

« J'en sais foutre rien.

— Foutre ?

— C'est une expression, comme putain ou bordel ou merde. Cette fois, si on se planque dans l'eau, ils n'auront qu'à cribler de balles le réservoir. Vous n'avez pas une solution avec les allers-retours dans le temps ?

— Manque énergie.

— C'est bien le moment d'avoir une panne ! »

Les autres ENHA se pressaient autour de moi, y compris Choo dont l'épiderme sillonné de gouttes était parcouru de tremblements semblables à des vaguelettes. Seul le Monopodien se tenait à l'écart, tellement immobile

que, sans sa couleur bleue, on aurait pu le prendre pour un monolithe.

À l'arrière de l'un des cinq véhicules, un pick-up, se dressaient trois hommes dont les têtes dépassaient du toit, tels des démons surgissant de l'épais rideau de poussière soulevé par les roues. J'ai passé en revue les solutions envisageables, mais, si dans mes romans je réussissais toujours, avec plus ou moins de bonheur, à tirer mes personnages de situations en apparence inextricables, le *deus ex machina* se révélait plus rare dans la réalité, et je me suis contenté de serrer les fesses.

« Faire quoi ? a insisté Lii (Juu).

— Personne n'a une idée ?

— Je crains bien que non, a répondu le jabba.

— J'aime les hommes qui ne nous aiment pas », s'est lamenté le Sazukat.

Mâal'g s'est fendue d'une farandole de sons graves dans lesquels j'ai décelé de l'inquiétude, le Totoro s'est délesté d'un énorme soupir qui a fait frémir une plante desséchée à ses pieds.

« Et le Monopodien ? Il en pense quoi ? »

Choo s'est concentré quelques secondes avant de lever sur moi ses yeux jaunes de reptile.

« Il est en communication.

— Avec qui ?

— Ses congénères.

— Je ne vois pas d'autres Monopodiens dans le secteur...

— La distance n'a pour eux aucune importance. Leur pensée est si puissante qu'ils peuvent correspondre sur une distance de plusieurs milliers de vos kilomètres.

— Qu'est-ce qu'ils se racontent ? »

La queue du jabba a frappé la terre sèche à plusieurs reprises, sa manière, peut-être, de signifier son agacement.

« Je ne sais pas, leur échange est strictement privé, c'est-à-dire fermé aux autres espèces. »

Je distinguais à présent les visages derrière les pare-brise. J'ai reconnu, dans un 4x4, la face ronde et blême du grand-maître et la tache rouge de la chevelure d'Edmond Sandet. Les véhicules ont ralenti, puis se sont arrêtés quelques mètres devant nous. Une trentaine d'hommes s'en sont éjectés, armés pour la plupart de fusils d'assaut. Le grand-maître, flanqué du majordome, s'est détaché du groupe et avancé vers moi. Vêtu d'une chemise verte maculée d'auréoles sombres et d'un pantalon clair, il s'essuyait régulièrement le front à l'aide d'un mouchoir en tissu. Un épi de ses cheveux d'un blond tirant sur le roux pointait au-dessus de son front et donnait

l'impression qu'il portait une casquette de poils. Ses yeux gris, bordés de cils clairs, presque blancs, se sont vissés dans les miens.

« Nous n'avons pas eu le temps de vous saluer lorsque vous et vos amis avez pris congé cette nuit. » Un sourire crispé a étiré jusqu'à ses oreilles ses lèvres épaisses et luisantes. « Dommage : nous avions préparé une belle fête pour vous. » Il a éclaté d'un rire aux accents blessants. « Un feu d'artifice, devrais-je dire. Votre départ a gâché la fête. Tant pis, nous accomplirons ce qui était prévu en toute simplicité.

— La simplicité voudrait que vous nous laissiez partir », ai-je rétorqué.

Il a contemplé un petit moment le sol, ou le bout pointu de ses chaussures. J'ai perçu de la jubilation dans les yeux d'Edmond Sandet, qui se tenait légèrement en retrait.

« Dommage pour vous, monsieur de Garbo, nous n'avons pas d'autre choix que de vous réserver le même sort qu'à vos amis aliens. Mais avant d'exécuter la sentence, dites-moi comment vous avez pu disparaître ainsi de votre cage et des bords de la Loire.

— Vous le sauriez si vous vous intéressiez aux capacités des ENHA au lieu de les brûler. Et vous ? Comment nous avez-vous retrouvés ?

— L'agriculteur que vous avez croisé tout à l'heure s'est empressé de me prévenir. Je suis en effet le propriétaire des terres qu'il exploite. Son épouse, à qui vous avez fait une belle frayeur, m'a confirmé votre passage. Ensuite, c'était un jeu d'enfant que de vous localiser.

— Peut-être le moment est-il bien choisi pour nous révéler pourquoi vous nous haïssez à ce point », est intervenu le jabba.

Le grand-maître lui a jeté un regard méprisant.

« Ce n'est sûrement pas devant un gros mollusque répugnant que je vais me justifier. Je n'ai de comptes à rendre qu'aux êtres humains.

— À mon humble avis, vous souffrez d'un grave traumatisme qu'il serait captivant d'explorer, a insisté Choo.

— Je veux seulement éviter à la Terre un chamboulement génétique et empêcher la disparition de l'espèce humaine.

— Une espèce ne disparaît pas, cher ami, elle se transforme, elle évolue, comme tout processus de vie. En outre, nous ne sommes pas encore prêts à franchir les frontières qui nous séparent les uns des autres. Nos modes de conception, voyez-vous, sont très différents les uns des autres. Nous, par exemple, ceux que vous appelez les Caudaliens, nous sommes à la fois mâles et...

— Je me contrefous de votre mode de reproduction ! a vitupéré le grand-maître. Nous voulons rendre la Terre à sa population originelle, point barre.

— Pitié c'est, a déclaré le Totoro dont la voix grave, éraillée, a roulé au-

dessus de nos têtes comme un grondement d'orage. Mieux mérite cette belle planète. »

Le ricanement de hyène du grand maître a plongé ses hommes et le majordome dans une brève crise d'hilarité.

« Si elle nous a portés pendant des millénaires, c'est non seulement qu'elle nous mérite, mais que nous la méritons. Ce n'est pas une grosse boule de poils qui va nous donner des leçons sur notre rapport avec notre mère et nourricière.

— Humains pas respecter Terre, a objecté Juu (Lii). Humains continuer, planète débarrasser humains. »

Le grand-maître a réfuté son intervention d'un geste du bras.

« En attendant, c'est de vous que nous devons nous débarrasser, a-t-il grommelé.

— Il y a probablement une autre solution », me suis-je écrié, conscient soudain que ma vie était sur le point de s'interrompre.

Des lueurs ironiques ont dansé dans les yeux du responsable du parti humanitaire.

« Ah oui ? Laquelle ? »

J'en ai cherché une, je n'en ai pas trouvée. Mon cerveau avait tendance à s'enrayer dans les moments critiques, les pensées s'affolaient et s'entrechoquaient comme des bêtes en cage.

« J'attends, monsieur le détective pour Aliens.

— On dit ENHA », sont les seuls mots qui ont pu forcer le passage de ma gorge serrée.

Le grand-maître s'est redressé et figé dans une posture martiale.

« L'ONPU sera dissoute lorsque nous aurons repris le pouvoir. Assez parlé. Vos dépouilles seront confiées à un incinérateur. Pas question qu'elles souillent notre Terre. »

Il s'est reculé sans cesser de nous observer. Ses hommes se sont déployés sur une largeur d'une dizaine de mètres et ont pointé leurs fusils d'assaut sur nous. Une violente révolte m'a secoué de la tête aux pieds. Je n'allais tout de même pas perdre la vie dans ces conditions, fusillé dans un champ paumé par des fanatiques qui n'avaient plus d'humain que les apparences.

Les ENHA, eux, n'avaient pas l'air d'appréhender la gravité de la situation, ils n'exprimaient en tout cas aucune peur, comme si l'imminence de leur propre mort ne revêtait aucune espèce d'importance. Mâal'g la Cheki a entonné une mélodie à la beauté envoûtante, Choo le Caudalien a émis quelques sons graves dans lesquels j'ai cru deviné le mot Gersande, le Totoro a cherché des yeux un truc à grignoter, le Sazukat est demeuré de marbre, aucun souffle n'a agité le Monopodien. Quant à moi, je tremblais de tous mes membres et regrettais amèrement de m'être embarqué dans cette histoire. Mon

sang s'est gelé dans mes veines, ma respiration s'est suspendue, comme si mon corps me préparait au grand passage, celui dont je ne reviendrais pas. Même si, m'accommodant avec mes peurs et mes lâchetés, j'envisageais une vie post-mortem, j'étais terrorisé à l'idée que tout ce qui donnait du prix à l'existence, l'air et le soleil sur ma peau, les parfums des fleurs et l'odeur du café fraîchement moulu, le goût des bananes, des pommes et du chocolat à quatre-vingts pour cent, le chant des rossignols et de certains chanteurs disparus, la splendeur des paysages et des cités délabrées, tout cela me serait bientôt retiré.

Le grand-maître a levé le bras.

« À mon commandement... »

J'ai fermé les yeux et me suis demandé, un peu tard peut-être, si je devais mourir avec dignité ou comme une petite chose incapable de maîtriser ses sphincters.

Une ombre m'a soudain enveloppé et a transformé la canicule en une agréable fraîcheur.

« Qu'est-ce qu'on fait, grand-maître ? » a crié un homme.

J'ai rouvert les yeux. Face à moi, les humanitaires avaient tourné leurs visages vers le ciel, contemplant une forme ovoïde et noire qui planait une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Un vaisseau. En observer un d'aussi près m'a procuré une étrange émotion qui m'a rempli les yeux de larmes. Il n'émettait aucun bruit, son fuselage ne présentait aucune ouverture, aucun hublot, aucune tuyère, aucun de ces attributs qu'on associe généralement aux engins interplanétaires – j'en avais imaginé plusieurs dizaines en un quart de siècle de carrière « littéraire », mais aucun qui ressemblât à cette galette sombre et hermétique d'une cinquantaine de mètres de longueur.

« Communication avec Monopodien ouverte, a soudain déclaré Choo. Il affirme que si les humains nous causent le moindre tort, ses amis riposteront.

— Foutaises ! Conneries ! » a rugi le grand-maître.

Un rayon étincelant a jailli du vaisseau et a frappé la terre, creusant devant lui un trou fumant d'un bon mètre de diamètre.

« Un coup de semonce, a précisé le jabba.

— Ils ne plaisantent pas, ces dingues ! » a glapi Edmond Sandet.

Le grand-maître a pointé l'index sur le vaisseau.

« Dégommez-moi cet oiseau de malheur ! »

Ses hommes ont braqué leurs fusils d'assaut au-dessus de leurs têtes et ont lâché les premières rafales. Je m'attendais à ce qu'elles percutent le fuselage en miaulant et provoquant des gerbes d'étincelles, mais elles ont semblé se dissoudre dans le néant, ou bien, hypothèse improbable, les humanitaires étaient réellement de piètres tireurs. La riposte est tombée comme la foudre,

un déluge de lumière et de feu s'est abattu sur le grand-maître et ses hommes, dont quelques-uns ont réussi à prendre la fuite avant d'être touchés. L'éclat des rayons, d'une intensité difficilement supportable, m'a contraint à baisser la tête.

Je l'ai relevée lorsque l'agitation s'est calmée et que le silence est redescendu sur les lieux. Il ne restait du groupe des humanitaires que quelques fusils d'assaut éparpillés sur une terre noircie d'où s'élevaient des fumerolles. Pas une seule trace des corps. Au loin, un véhicule a démarré avec les rescapés à son bord et s'est éloigné à vive allure. Le vrombissement du moteur a peu à peu décré jusqu'à devenir une rumeur lointaine.

« Dommage pour eux, ils ne m'ont pas cru, a soupiré Choo.

— À manger quelqu'un aurait quelque chose ? » s'est enquis le Totoro.

Nous baignions toujours dans l'ombre bienfaisante du vaisseau suspendu au-dessus de nous comme un énorme lustre noir.

Le Monopodien nous a rejoints en sautant sur son membre inférieur et s'est placé en face de moi. J'ai deviné qu'il tentait d'entrer en communication, mais j'ai seulement ressenti la chaleur autour et à l'intérieur de mon crâne.

« Il dit qu'il vous remercie pour votre obligeance, a traduit le jabba. Il a fini son séjour d'étude sur Terre et s'en retourne chez lui maintenant. Il dit aussi que les humains finiront bien par comprendre la nécessité des échanges et que nous pourrions alors entamer une véritable collaboration. »

Une colonne de lumière est descendue du vaisseau avec une lenteur presque solennelle au-dessus du Monopodien.

« Il vous salue et espère vous revoir très bientôt, a poursuivi le Caudalien. Il espère que d'ici là, vous aurez fait des progrès en langage des pensées... Ah, l'humour monopodien, pas toujours facile à comprendre. »

La colonne de lumière a lentement emprisonné la créature bleue, puis a disparu avec une telle soudaineté que j'ai cru avoir été le jouet d'une illusion d'optique. Le vaisseau, lui, aussi s'était évanoui. Il ne restait de son passage qu'une terre noircie sur un rayon d'une cinquantaine de mètres et les armes désormais inutiles des crétins qui leur avaient tiré dessus. Ainsi que quatre caisses un peu plus loin, largement de quoi conduire tout le monde en un lieu un peu moins hostile.

« Mille cinq cents euros pour vous », a dit Gersande Illionez.

Un reliquat de conditionnement moral m'a poussé à lui répondre :

« C'est... davantage que ce qui était convenu. »

Elle m'a fixé quelques secondes avec un large sourire.

« Vous n'allez tout de même pas me le reprocher ! »

Elle a ouvert un tiroir de son bureau et s'est redressée avec une liasse de

billets entre le pouce et l'index.

« Vous n'avez rien contre l'argent liquide ? Vous méritiez bien un petit supplément. Savez-vous ce qu'est devenu mon majordome ? Je n'ai pas de nouvelles de lui depuis trois jours. »

Je me suis éclairci la gorge.

« Il était membre actif du mouvement humanitaire. C'est lui qui a organisé l'enlèvement de votre amant Caudalien Il a... euh... eu un petit différent avec un vaisseau monopodien. Il ne reste strictement rien de lui. Il vous a trahie ET s'est fait hacher menu.

— Que voulez-vous ? On ne peut plus faire confiance à personne de nos jours. »

J'ai saisi les billets sans lui faire l'injure de les recompter. Les gloussements d'aise de Choo dans sa baignoire s'échouaient dans le bureau par la porte restée entrouverte. Elle a passé les doigts dans sa chevelure platine et s'est mordillé la lèvre inférieure.

« Ça ne vous dirait pas de... »

Elle attendait sans doute que je complète sa phrase, mais je n'avais aucune idée de ce qu'elle tentait de me signifier.

« Rester ici cette nuit et partager Choo avec moi... » Si j'avais bien compris, elle me proposait un plan à trois. « Je suis curieuse de voir comment il se comporte avec les mâles. Et puis, je vous l'avoue, j'ai une légère, mais réelle, envie de vous. »

J'ai essayé de m'imaginer vauté sur la masse informe du jabba, mon cerveau s'est instantanément verrouillé.

« Merci, madame, mais mon travail s'arrête là. »

Elle a haussé les épaules d'un air fataliste.

« Eh bien, il ne me reste plus qu'à vous remercier. »

Elle m'a tendu la main. Je l'ai serrée avec une étrange ferveur, pas seulement parce qu'elle venait de me remettre une somme qui me permettrait d'acheter une nouvelle voiture ; ce simple contact a déclenché en moi une avalanche de sensations fortes et réveillé ma libido enterrée depuis des lustres dans les cendres du renoncement.

« Choo tient beaucoup à ce que vous passiez nous voir de temps à autre. Vous y songerez ? »

Je l'ai saluée d'un hochement de tête.

« Avec plaisir. »

Je suis sorti de l'hôtel particulier et me suis aventuré dans la fournaise estivale qui desséchait les rues de la ville. Seul Choo avait eu la possibilité de retourner en toute liberté chez sa maîtresse. Les autres avaient été placés dans

un centre de repos spécialisé en vies d'origine spatiale. J'ai marché, malgré la chaleur, d'un pas allègre jusqu'à mon bureau.

On m'y attendait. Une Plëg emplumée avec sa nombreuse progéniture qui, friande de cellulose, se délectait de mes papiers.

« Il y a longtemps que vous m'attendez ? Comment êtes-vous entrée ? »

Elle a marqué une hésitation avant de répondre.

« Pas par effraction, rassurez-vous, la porte était ouverte. »

Elle parlait sans aucun accent, comme si elle était née sur cette Terre, dans cette région. Son timbre, en revanche, prenait une curieuse résonance entre ses lèvres allongées en forme de bec. Ses plumes – pas vraiment des plumes, des excroissances souples et soyeuses ornant certaines parties de son corps de forme vaguement humanoïde – changeaient de couleurs pendant qu'elle s'exprimait.

« Je pensais pourtant l'avoir fermée à clé. Enfin, peu importe, que puis-je faire pour vous ?

— Mon compagnon, le père de mes enfants, a disparu. »

Décidément, les affaires se suivaient et se ressemblaient. Je me suis appliqué à prendre le ton et le comportement professionnels qu'on attend d'un bon privé.

« Pouvez-vous m'expliquer dans quelles circonstances et pouvez-vous le décrire ?

— Il est grand, à peu près comme vous, les cheveux bruns, la peau mate, une barbe de plusieurs jours, il porte souvent un costume...

— J'ai la curieuse impression que vous parlez d'un humain, ai-je coupé.

— Il est humain, a-t-elle confirmé.

— Et il est le père de... »

Je me suis penché sur le côté du bureau pour observer deux de ses rejetons qui se gavaient des papiers entassés dans la poubelle. L'un d'eux avait un visage parfaitement humain et des plumes en guise de cheveux, l'autre une peau entièrement nue et une bouche en forme de bec.

Je me suis redressé, stupéfait. Aux spécialistes qui nous affirmaient à longueur de journaux télévisés que le mélange entre espèces était impossible, ce couple Plëg / Humain apportait un démenti cinglant. Les hommes et les femmes qui croient détenir le savoir manquent parfois d'imagination pour explorer les chemins tortueux empruntés par la vie.

« Vous saviez que ce n'était pas légal ? »

Elle a dardé sur moi ses petits yeux ronds et flamboyants.

« L'amour n'a pas besoin de légalité, monsieur... »

Aucun scientifique, aucun politique, aucun religieux, aucun humanitaire ne

trouverait quelque chose à redire à cela.

« Reprenons depuis le début, si vous le voulez bien. Quand et à quel endroit votre compagnon a-t-il disparu ? »

L’Affaire du FBG

Laurent Whale

Chapitre premier

Considérations existentielles d’un écrivain fauché.

Le saviez-tu, cher lecteur avide de connaissances, que le son parcourt trois cents mètres en une seconde ? Et encore, quand une seconde dure dix dixièmes de seconde, ou cent centièmes, évidemment. Et, comme le disait un certain vieillard à crinière argentée en tirant la langue : tout est relatif.

Là-dessus j’étais foutrement d’accord.

Surtout que, précisément, je m’occupais à faire l’expérience de cette théorie de la plus agréable manière qui soit : saucissonné à l’aide de chaînes à maillons carrés dans le coffre d’une bagnole qui fonçait sur un chemin de forêt.

Lesdits maillons me pénétrant les chairs à chaque cahot du véhicule, histoire que j’en garde un souvenir ému.

Prétendre que j’étais pressé que ce calvaire cesse aurait été faire preuve d’une sacrée courte vue. Car je n’ignorais rien du sort qui me serait réservé à l’arrivée. Comme m’en avait si élégamment informé l’empaffé présentement au volant, j’allais terminer ma trop courte existence au fond du trou d’eau d’une carrière désaffectée.

Donc, en dépit de la souffrance physique que j’endurais, je trouvais que les secondes avaient une fâcheuse tendance à défiler au pas de course.

Tout est relatif.

Comme dit l’autre.

Si mes liens me l’avaient permis, je me serais botté le cul à grands coups de santiags. Comment peut-on être aussi crétin, je vous le demande ? Non, ne dites rien.

L’histoire avait commencé deux jours plus tôt, alors que je m’apprêtais à opérer une sortie d’exploration. En clair, j’évitais de me trouver au bureau. Comme tous les 25 du mois, elle venait chercher le loyer. Et comme tous les 25 du mois, je n’en détenais pas le premier sou.

Mon erreur remontait à la première fois que je l'avais rencontrée. À l'époque, je possédais encore quelques économies et elle m'avait donc octroyé ce gourbi « tellement charmant ». Mais voilà : depuis ce jour-là, les affaires périllicitaient et j'avais commis l'erreur (excusable, si vous voulez mon avis) de ne pas répondre à ses avances.

Au début, cela n'avait pas prêté à conséquence. Le loyer était payé. Mais, au fil des paiements en retard, elle s'était faite plus pressante et le point de rupture avait été atteint le mois précédent.

Comme une andouille AAA que je suis, j'avais clairement fait savoir qu'en matière de femme, mes goûts étaient plus... subtils.

Mais bref.

« Monsieur Laurent W. ? »

Mon blouson à la main, je tentai de fixer le regard du Slug'. Il faut admettre que ces créatures me foutent le bourdon. Imaginez une sorte de limace-tortue d'un mètre de haut et de diamètre, carapace couleur vert pomme, sur laquelle sont plantés douze yeux pédonculés et vous saisissez mon malaise.

Cette nouvelle race d'extraterrestres s'est pointée le soir de Noël de l'année dernière. Selon la rumeur, ils venaient d'au-delà des nuages de Magellan, mais en vérité, on ne savait pas trop.

« Oui, bougonnai-je, un œil sur ma montre, histoire de bien faire comprendre à cette amibe caparaçonnée que je n'avais pas que ça à faire. Mais je suis pressé, là. »

Je serais bien passé outre l'outrecuidant mais l'étroitesse du couloir rendait impossible toute manœuvre de contournement.

Il reprit, de cette espèce de chuintement qui leur tient lieu de timbre vocal :

« On m'a dit que vous êtes le meilleur détective pour visiteurs de la ville... »

« Visiteurs »... il en avait de bonnes, le reptile à pédoncules ! Ces enfoirés d'aliens s'étaient approprié la planète comme une volée d'Allemands une plage ibère au mois d'août. Depuis, c'est nous qui faisons figure de touristes. Et encore, des touristes sans le rond. Nous étions devenus nos propres Roms.

Par une malchance extraordinaire, avant l'invasion j'étais écrivain. Auteur de romans de science-fiction, pour être totalement exact. Imaginez que d'un coup, votre gagne-pain disparaisse, dépassé par la réalité. Après avoir, des décennies durant, appelé de nos vœux l'arrivée d'êtres pensants venus d'autres mondes, nous les avions enfin.

Disons plutôt que c'est eux, qui nous avaient. Jusqu'au trognon, même, qu'ils nous avaient. Du coup, puisque le quotidien se révélait bien davantage science-fictif que le plus débridé de nos romans, nous nous étions tous

retrouvés au chômage.

Terminés les salons où l'on cause en buvant la production fermentée locale. Finies les remises de prix prétextes à des murges homériques. Et que dire des interviews du canard ou de la chaîne régionale ? Le peu d'entre nous qui avait goûté aux délices des émissions prestigieuses avec quelques têtes d'affiche à-qui-on-demande-son-avis-sur-tout devaient tomber d'encore plus haut que moi.

« Tu sais, Coco, m'avait dit mon éditeur chéri (oui, Coco est un terme générique désignant un auteur dont on va se passer sans faire la dépense de larmes de crocodile), quels espoirs je place en toi ! Appelle-moi dès que tu as quelque chose de concret... » Bien entendu, le manuscrit de quatre cents pages que je venais de poser sur son bureau ne devait pas remplir la condition enviable de « quelque chose de concret ».

Mais, comme en toute chose malheur est bon, notre sensibilité envers les aliens nous avait naturellement aiguillés vers la fonction prestigieuse de *détective des visiteurs*. C'est en tout cas ce qui est inscrit sur la plaque de ma porte. J'ai aussi un site internet mais je ne peux plus y accéder, n'ayant pas payé ma facture de connexion depuis... enfin, un moment, quoi.

Re-bref.

« Nous sommes prêts à vous rétribuer grassement », dit encore la limace-tortue, ne m'épargnant ainsi pas ce cliché cher aux auteurs de polar d'il y a un siècle.

Peut-être sa banque de données sémantique avait-elle été constituée par un facétieux traducteur ?

Je ne m'attardai pas à discourir sur le charme des films d'antan, car un mot avait attisé mon intérêt comme un bol de croquettes fait saliver un labrador à jeun.

« Hum, grassement, dites-vous ? » fis-je en jouant autant que possible la carte de l'indifférence, sans savoir lequel de ses foutus yeux me regardait à cet instant précis.

C'est à ce moment qu'arriva ma suceuse de paie. Pas le meilleur timing, mais du moins se ferait-elle discrète en me voyant en conversation avec un client potentiel.

Que nenni.

« Ah ! Monsieur W., je suis bien aise de vous voir. »

Tu parles.

La formule, débitée devant un de nos augustes « visiteurs », n'avait d'autre objectif que de se placer en admiratrice dévouée. En effet, tout humain se mettant spontanément dans la position du soumis pouvait espérer quelques faveurs de leur part. Du genre voyage dans l'espace, les dimensions parallèles,

le temps et des trucs plus tordus genre exploration des plaisirs. Sans doute ma logeuse peroxydée lorgnait-elle vers cette dernière catégorie.

Plutôt crever, en ce qui me concernait.

Chapitre 2

Où l'on voit que la chance peut tourner plus vite qu'un derviche réglé sur essorage.

Mais l'autre, là, minaudait et ronronnait en présence du Slug' qui n'en perdait pas une miette. Entre deux ronds de jambe (vas-y que je remonte mes bas, vas-y les effets de cheveux) elle était parvenue, par un miracle dont seules les femmes mûres sont capables, à déboutonner le haut de son généreux corsage sans que personne n'ait repéré le geste.

Juste ce qu'il faut pour mettre le feu à une braguette pas trop regardante.

Cependant, elle ne perdait pas une occasion de m'adresser une de ses ceillades de mépris dont elle a le secret. Un truc qui vous informe que si vous n'allongez pas l'oseille dare-dare, vous allez vous retrouver SDF en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « je paierai demain ».

À présent qu'elle avait à disposition de quoi s'envoyer en l'air en technicolor, mes éventuelles prouesses humaines éveillaient autant son intérêt qu'un furoncle au bord de l'éclosion.

Et, pendant ce temps-là, le gastéropode à carapace se dandinait tel un préado devant sa cousine en mini-jupe. Je n'en revenais pas. Les yeux au ciel (enfin, au plafond lépreux), j'attendais en serrant les dents que la parade nuptiale cesse pour récolter ma sanction.

Cela ne tarda pas. Une main manucurée au burin s'agita bientôt sous mon nez. La bernacle se souciait d'incarner une femme d'affaires devant son prestigieux auditoire.

Je remarquai à peine le geste du Slug' entre nous.

Jaillissant d'une excroissance de sa carapace, un appendice glissa entre les cuisses de la mégère et, en l'espace d'une seconde, ses yeux chavirèrent. Son bras retomba et sa tête bascula. De sa gorge montait à présent une sorte de grognement ténu qui se mua presque immédiatement en un hullement de chouette du plus bel effet.

Son corps secoué de spasmes s'agitait à la manière d'une danseuse de jerk qui aurait visionné trop de Bollywood. Avant que les voisins ne sortent, je l'agrippai par le poignet et la tirai à l'intérieur de ma tanière. Le Slug' nous suivit et, lorsque je la poussai sur le canapé-lit encore ouvert, il dirigea ses six paires d'yeux sur moi. Je n'aimais pas trop ce que j'y lus :

« Ce grassement, coassa-t-il en faisant référence à mon récent intérêt, pourrait se muer en *très* grassement, si vous me faisiez une démonstration de

copulation humaine... »

Tandis qu'il disait cela, quatre de ses pupilles dardaient vers ma logeuse en pâmoison une volée de flèches incendiaires encore baveuses.

Sans réfléchir, je citai une jolie princesse partie trop tôt :

« Plutôt embrasser un Wookie. »

Je ne crois pas qu'il saisisse l'allusion, mais il dû sentir mon désintérêt. Quoi qu'il en soit et, même s'il avait sans doute les moyens de m'y contraindre, à mon grand soulagement, il n'en fit rien.

Avec ce qui s'apparente à un soupir chez ceux de son espèce (une sorte de rot à l'ail, en fait), il réintroduisit son appendice dans l'intimité de son nouveau jouet. Dans la seconde, les vocalises de rapace nocturne se muèrent en jappements de chiot, puis en une plainte sourde, plus propice à la conversation.

De son pédicule encore gluant, il m'indiqua le fauteuil et je m'exécutai, conscient de l'inversion des rôles. Lorsqu'il reprit la parole, je me composai en hâte l'attitude du professionnel à l'écoute et croisai avec un temps de retard les mains sous mon menton. Exit la moue vaguement amusée de Bogart : je n'en eus pas le loisir.

« Monsieur W., fit-il d'emblée, on nous a volé le Flugmitz Bliatouchni Galamounat. »

Évidemment, dit comme ça, ça vous fout un sacré coup.

« Heu... » expectorai-je fort à-propos.

La chose à carapace s'installa sur le lit défait et en repoussa sans ménagement la vocalisatrice qui chût, le nez dans mes pantoufles, avec un bruit de sac de patates tombé du camion.

« Je conçois votre désarroi, mon cher, poursuivit-il, néanmoins, le chagrin ne doit pas vous détourner de cette mission sacrée. Mon peuple place de grands espoirs en vous. »

Bon, on nageait dans la guimauve des clichés dignes du prix Fémina. Les tentacules balançant au rythme d'une lente bossanova intérieure, le bidule pédonculé attendait sans doute que je pose LA question pertinente.

Toujours désireux de maintenir mon rang, je hochai la tête, un rien pénétré (mais moins que ma logeuse) :

« Je vois. »

Dans l'intention de maintenir un semblant de contenance, j'osai un croisé de jambes. Moins Sharon Stone que Bruce Willis quand on lui annonce que sa femme est dans un avion piégé, mais quand même décontracté.

Peine perdue. L'autre avait tourné ses ocelles oculaires en direction de la blonde en phase de liquéfaction et entreprit de ravager mes draps de ses pattes postérieures. Jamais je n'aurais soupçonné que le spectacle d'un orgasme

humain puisse provoquer autre chose qu'un vague désintérêt pour ce genre de machin extraterrestre. Pourtant, aucun doute n'était possible : j'assistais à une séance de voyeurisme inter espèce.

« Hum, redis-je sans provoquer plus de réaction qu'un pet dans une réunion de flics en retraite, je vais vous laisser. »

Après tout, ce qui subsistait de mon ancienne gloire d'écrivillon tenait dans mes poches. Je trouverais bien un autre taudis pour y croupir. Ce n'était certes pas ce changement d'adresse impromptu qui me ferait perdre une clientèle inexistante. Quand même, au moment de poser la main sur la poignée, le souvenir d'un certain mot suspendit mon geste.

Derrière moi, le chuintement du Slug' couvrit un instant les râles de son sujet d'étude :

« Grassement, monsieur W., *très*, *TRÈS* grassement. »

Je soupirai sans me retourner et lançai en saisissant mon chapeau à la patère de la porte :

« Je vous attends chez Sam, en bas, quand vous aurez... terminé. »

Pas mécontent de ce petit effet, j'enfonçai le borsalino sur mon crâne et sortis dans le couloir.

On entendait la cougar jusqu'au rez-de-chaussée.

La jeune voisine qui m'ignore d'habitude me croisa et je lus dans ses yeux que le dédain avait vécu. Je m'autorisai un sourire énigmatique, façon Charlton Heston dans *Soleil vert*, et sortis sous l'ondée du soir.

C'est dingue, cette manie du ciel de Paname de vous pisser dessus à tout bout de champ. Dans le film de Fleischer, il ne tombe pas une goutte et il fait une canicule à fondre des enclumes.

Faut croire que la météo n'est pas cinéphile.

Chapitre 3

Qui paye ses dettes n'est pas plus riche après.

Sam, c'était ma seconde maison.

Mon ardoise y était si large qu'elle aurait pu refaire la toiture de Notre-Dame. Mais le taulier avait un faible pour nos discussions sur le 7^e art d'antan. Par force, nous en avions banni les références de SF. Toute cette branche avait sombré dans l'oubli et c'était seulement pour rigoler lorsque nous mentionnions de temps à autre un J. J. Abrams ou un Ridley Scott. Quoique, pour le dernier, je me trouvais une certaine ressemblance avec ce vieil Harrison Ford. Surtout un jour comme celui-là où il tombait des vaches.

Pourtant, en guise de répliquant, j'avais que dalle à chasser. L'urgence était passée sans coup férir du statut jaune à l'orange et enfin au rouge puisque je venais bêtement de me transformer en SDF.

Sam m'adressa un coup d'œil qui en disait long sur l'espoir qu'il caressait de me voir mettre la main à la poche et je rejoignis mon box habituel, vers le fond. Il n'était que quinze heures et la clientèle ne se bousculait pas encore. De derrière le comptoir, le son d'un transistor montait, répandant une sorte de country-jazz que Sam appréciait, à mon grand désespoir.

Avant que je me résolve à commander, au risque de froisser mon seul ami, la Goulue posa un demi devant moi. C'était Sam lui-même qui l'avait affublée du sobriquet. Depuis ses dix-sept ans, vingt printemps plus tôt, elle cherchait toujours le prince charmant. Comme ça, de slip en slip, elle usait son stock d'espoir. Pour son malheur, et en dépit de louables efforts, cette chic fille n'était jamais parvenue à dépasser le statut de chauffeur poids lourd en escarpins Tati.

Bref.

Soudain, il fut là.

Je ne l'avais même pas vu entrer. Ces trucs me filent vraiment le bourdon.

Mais je l'ai déjà dit.

« Ah, chuinta la chose d'un autre monde, vous avez réfléchi à ma proposition ? »

Un instant, j'hésitai à m'enquérir de l'état de mon ex-logeuse mais il me coupa l'herbe sous le pied avant que j'ouvre la bouche :

« Je crois que je vais m'installer dans le coin pendant un moment.

— Excellent choix », m'entendis-je répondre.

La Mae West du pauvre n'avait pas fini de pousser la chansonnette.

Une fois de plus, je subis son regard multiple et je me fis l'effet d'un criquet en face d'une araignée. Le malaise ne dura qu'un court laps de temps, mais ce fut assez pour que je ne souhaite jamais devenir une sauterelle.

« Oui, coassai-je enfin, mais il faudrait m'en dire un peu plus. Soupçonnez-vous quelqu'un en particulier, pour ce vol ? »

Il se dandina sur la banquette, ce qui provoqua une série de grincements non dénués d'une certaine parenté avec feu mon canapé. Visiblement, il prenait plaisir à ce lent mouvement de va-et-vient.

« En fait de vol, fit-il en abandonnant son jeu un instant, il s'agirait plutôt d'un kidnapping, au sens que vous donnez à ce terme.

— Un enlèvement ? Je croyais...

— Je sais, oui. Mais au fil du temps, le Flugmitz Bliatouchni Galamounat change d'état. Donc, en ce moment, indiqua-t-il en produisant une nouvelle série de couinements, il devrait être en stase physiologique.

— Je vois. »

Les six paires d'yeux clignèrent à l'unisson avant de se fixer au plafond :

« Non, monsieur W., vous ne voyez rien. Mais je vais éclairer votre lustre...

— "Lanterne".

— Pardon ? »

D'un mouvement d'épaules, je lui signifiai que cela n'avait pas d'importance et il poursuivit son exposé. Lequel exposé j'avalai avec avidité, tel un préado à qui on explique qu'un préservatif n'est pas un chewing-gum – même parfumé à la fraise.

Pour faire court, le descendant des dinosaures de l'espace m'expliqua dans les grandes largeurs que le machin en question constituait ni plus ni moins que l'essence de son peuple. Que lui disparu, l'équilibre du cosmos s'en trouverait déstabilisé puisque le Flugbidule Bliachose Galabeurk figurait l'aiguille sur laquelle reposait le grand plateau de l'univers.

Ben voyons.

Et le Grand Tout aurait confié la substantifique moelle de la Création à une bande de limaces priapiques ?

Sans blague. Mais que foutaient donc la marmotte et son papier aluminium pendant ce temps-là ?

« Je sais ce que vous pensez, conclut-il, mais elle ne souffre absolument pas. En fait, elle m'adore. »

Qu'est-ce que je disais.

Alors, un deuxième miracle se produisit. Le chauffeur routier en talons aiguille posa une nouvelle bière à côté de celle déjà entamée. Je levai les

yeux, les sourcils et tout mon stock de points d'interrogation mais son visage affichait une parfaite neutralité.

« Ton “invité” là, dit-elle sans le regarder, il a payé ta note. »

Elle tourna les talons et s'en fut, elle et son équilibre précaire, servir un client plus digne de ses attentions. J'allais donc remercier le Slug' quand celui-ci grinça, façon James Cagney dans l'*Ennemi public* :

« Ne me remerciez pas. Considérez cela comme une avance sur votre salaire. »

Je me rencognai dans la banquette :

« C'est Sam, qui vous remercie. Moi, je n'ai encore rien signé. »

À contempler ses douze pupilles étrécies en lame de rasoir, j'aurais dû me douter que c'était foireux, sa bonne action. Ses pédoncules se redressèrent dans ce que j'interprétai comme une attitude de triomphe :

« Mais si, mon cher, mais si, débita-t-il satisfait de lui. Accepter cette “avance” vous place dans l'obligation de remplir votre part du contrat. »

J'allais rétorquer que je n'avais rien accepté, en fait, mais un de ses pédoncules désigna mon verre à moitié bu. Les aliens proviennent d'une centaine de mondes et commercent ensemble depuis la nuit des temps. Alors, afin d'éviter les affres d'une bureaucratie à la française, ils avaient instauré le contrat « au pseudopode serré ». L'équivalent cosmique de notre bonne vieille poignée de main.

Nulle peine d'ergoter. Je venais de me faire piéger de si belle manière que j'allais éprouver une certaine difficulté à m'asseoir pendant un long moment.

Ensuite, tout se passa très vite.

Non, en fait. Mais j'aime bien cette phrase.

« Zmygath' Rchnig, fit enfin le Slug' en tendant vers moi un tégument mou. Mais les Terriens m'appellent Donatella. »

C'était la loi galactique. Les « visiteurs » devaient tous porter un nom de la planète locale. Ce machin semblait donc être une *machine*.

« Enchanté, ninja. »

« Elle » ne saisit pas l'allusion et je me dis que quelqu'un, dans le Haut Conseil, avait un sens de l'humour bien pourri. N'empêche, je m'étais embarqué sans biscuit dans une foutue galère. En matière de précision, le/la Slug' me laissa une IA miniature. Une sorte de croisement entre une Sophie Marceau jeune et une moderne Rita Hayworth, de la taille d'une flûte à champagne. J'imaginai que sur d'autres mondes, cette « entité » prenait un aspect plus en référence à l'imagerie locale. Pour cette combinaison, je devais sans doute remercier ma culture cinématographique.

La limace-tortue me dit encore que cette chose se calquait d'office sur les ondes cérébrales de son possesseur. Et là, c'était moi, le possesseur.

Tout s'expliquait.

Je n'en avais jamais eu de ma vie, et pour cause : ces trucs valaient le prix d'un jet privé toutes options – avec jantes larges. Les présentations furent vite expédiées.

« Salut, je m'appelle Imogena. »

On aurait dit un nom de cuisiniste, mais quelque chose me retint d'en faire la remarque. La femme minuscule s'installa devant moi, négligemment accoudée à ma bière, dans une pose très vamp de film noir. Je me faisais la réflexion que la tortue ne m'épargnait décidément aucun cliché lorsque je me souvins que l'IA s'inspirait de mon esprit pour se configurer.

« Vous, heu, tu lis en moi ? » hasardai-je terrorisé par la réponse qu'elle fournirait.

Elle haussa ses belles épaules avec une moue amusée en exécutant quelques pas ondulants :

« Bien sûr que oui, mais seulement la partie du cortex dédiée aux plaisirs de la vie. »

J'aurais dû m'en douter. Je me fis une note mentale de ne plus jamais accepter le présent d'un Slug'. Pourtant, si l'extraterrestre avait cru bon de me fournir ce coûteux matériel, elle devait avoir une solide justification. Mon verre en main, je considérai un instant la vamp miniature :

« Alors, en quoi vas-tu bien pouvoir m'être utile ? »

J'avais formulé la question plus pour moi-même que pour elle mais, néanmoins, elle avança d'un pas de danseuse mondaine et sortit un porte-cigarette dans lequel elle entreprit de coincer une américaine à bout doré :

« Cher associé, vous n'imaginez pas l'étendue de mes capacités... »

En mémoire me revint l'image d'une certaine Gloria, IA imaginée par un copain plumitif dans les années 2000. Mais là où sa créature virtuelle déployait toute la palette d'une charmante ironie, la mienne semblait affublée d'un sens de l'humour plus caustique qu'un litre de débouche-chiottes. Comme je ne disais rien, absorbé par la futilité de toute chose en général et mon infortune chronique en particulier, elle posa son postérieur somptueusement moulé dans sa robe fuseau sur le rebord du cendrier :

« Ce que je vais te dire, *Terrien* (elle avait appuyé sur le terme avec une pointe de mépris), tu ne devras jamais le révéler à quiconque, sous peine de dissociation moléculaire immédiate. »

Chapitre 4

Où l'on verra ce que l'on verra, parce que bon.

Effectivement, ses révélations me laissèrent aussi pantois qu'un flan d'une semaine. Si ce genre de bruit se répandait, une panique sans nom dévasterait tout sur son passage. J'en avais oublié de terminer mon verre gratuit, c'est dire.

Mais, laissons cela pour l'instant.

Dans le taxi que l'IA m'avait convaincu de prendre, en contre-indication complète avec l'état de mes finances, j'avais découvert que ma ligne de crédit s'était considérablement étendue.

C'est véritablement à cet instant, que je réalisai le rôle exact d'Imogena. La limace-tortue n'avait pas l'intention de risquer que je file à l'anglaise avec son avance sur frais.

Pensez donc, 125 000 euros.

De quoi filer le tournis à un derviche cocaïnomane.

Même au rythme de la dévaluation, ça représentait de quoi se mettre au vert pendant de longues vacances avec un train de vie de député honnête – ce qui n'est déjà pas si mal.

À bien y réfléchir, cela me donnait des idées de négociation finale dont l'envolée de zéros laissait rêveur. Bon, mais avant, il convenait de tirer au clair ce panier de crabes en forme de pelote d'aiguilles.

« Es-tu certaine que ces types qu'on va voir peuvent nous aider ? »

J'avais à dessein utilisé le « nous ». Puisque je ne pouvais pas me soustraire à sa surveillance, au moins la mouillerais-je dans ce micmac.

« Affirmatif, répondit-elle, juchée sur le dossier du siège avant, affublé d'une tenue de parfaite aventurière. Ce sont les gardiens du Flugmitz Bliatouchni Galamounat. »

Je la fixai sans comprendre :

« Les gardiens du... bidule ? Alors... »

— Oui, rétorqua-t-elle avec un reniflement de dégoût, ces incapables se sont laissé bernier. À présent, ils doivent réparer leur erreur. Et ce ne sont pas des "types". Ils te fourniront toute l'aide dont tu as besoin. »

Je fis ma meilleure approche d'un sourire carnassier pour asséner :

« Dont *nous* avons besoin. »

Décroisant ses cuisses longilignes, elle émit un petit rire, comme une cascade de cristal brisé :

« Dont *tu* as besoin. En cas d'échec, je suis intouchable. La Slug' ne pourrait même pas me désactiver car je suis protégée par les lois galactiques. Tandis que toi... »

Ma nouvelle « associée » n'eut pas à préciser. Ma condition de simple humain se suffisait à elle-même. La limace-tortue pouvait bien dissocier mes molécules en prenant son temps jusqu'à Noël prochain, personne ne lèverait le petit doigt ni le moindre tentacule.

En attendant, l'autotaxi nous conduisait tout droit vers le secteur des visiteurs. Jamais de ma vie je n'y avais pénétré. À dire vrai, lors des premières arrivées, je ne rêvais que de ça. Depuis, hélas, la situation des humains se dégradant constamment, j'avais quelque peu mis des larmes dans mon vin.

À chaque annexion de territoire supplémentaire, les fourmis que nous étions éprouvaient des difficultés grandissantes à supporter le joug des nouveaux maîtres. Mois après mois, de grandes bouchées de la planète nous devenaient interdites. On appelait ça des ZVs.

Zones Visiteurs.

Putain.

Il ne fallut qu'une vingtaine de minutes pour que nous soyons à proximité de l'une d'elles. La barrière énergétique qui l'entourait rendait tout ce qui se trouvait à l'intérieur flou. C'est un peu comme regarder un paysage à travers une chute d'eau. J'y distinguais vaguement des formes se déplaçant et des silhouettes de structures, mais rien de net. Malgré le ressentiment, j'éprouvais une fascination qui n'échappa pas à l'entité virtuelle qui me toisait, à présent, juchée sur mon épaule, dans une combinaison spatiale à la Barbarella.

« Alors, petit Terrien, on a les yeux qui brillent ? »

Je ne pris pas la peine de répondre et gardai précieusement pour moi les frissons qui me parcouraient. En symbiose avec mes frères humains, j'aurais dû ressentir un dégoût que je ne parvenais pourtant pas à éprouver. Tout ce qui montait de mes entrailles était une détestable excitation.

Elle asséna le coup de grâce :

« C'est beau, les rêves d'enfant chez un soi-disant adulte. »

J'avais juste oublié qu'elle lisait mes émotions.

Et puis, nous fûmes devant la porte. Enfin, ce qui en tenait lieu. Un quadrilatère de trois mètres carrés, à peine plus foncé que le gris global du dôme de force. L'IA me tira l'oreille :

« Tu rêves ? Avance, on nous attend. »

Au fond de moi, une vague d'appréhension naissait. J'allais, dans moins d'une minute, poser le pied dans un endroit aussi inaccessible que le sol de la

planète Mars. Avant de pénétrer dans l'enceinte protégée, je jetai un rapide regard en arrière.

La campagne de Sologne offrait ses bois immenses et un lac scintillait de nuances argentées sous l'ondée. Au bout de la route, à cent mètres, une voiture venait de stopper. Des curieux, comme il devait y en avoir souvent. Trop peureux pour s'approcher plus. Les ZVs constituaient dorénavant les spots favoris des amateurs de *selfies*.

Un instant, je me demandai s'ils n'étaient pas simplement là dans l'espoir de me voir désintégré.

Il y eut un léger sifflement, à peine la plainte d'un colibri, et je me retrouvai à l'intérieur. J'avais eu l'impression fugace que mon corps s'était dilué, l'espace d'une seconde et plouf !... retour à la réalité.

« Merde... »

Sous le coup de la surprise, j'en perdais mon éloquence naturelle.

Un tsunami de souvenirs d'enfance se déclencha en moi, balayant tous mes fantasmes d'ado attardé. Non, je ne découvrais pas une cité futuriste, aux lignes élancées façon Flash Gordon. Ni même un avatar du décor de *Metropolis* ou encore de l'*Âge de cristal*. Ce qui s'étalait sous mes yeux arrondis n'allait rien chercher de si techno futuriste.

« Bord...

— Mon chou, s'insurgea ma Barbarella de poche, tu vas encore être grossier ! »

Et avec raison, encore, songeai-je en parcourant du regard le panorama, les pieds pris dans une gangue de béton lestée au plomb.

Imaginez que le décorateur des *Telétubbies* ait eu ses premiers émois en bavant sur la Schtroumpfette...

Voilà.

Des sortes de huttes aux formes rebondies, mi-champignon mi-tonneau de Hobbit, couvertes d'une herbe allant de l'indigo au carmin et regroupées par trois ou quatre. En avançant sur l'allée centrale gravillonnée avec soin, je remarquai qu'un plan d'ensemble avait présidé à cet urbanisme infantile. Tous ces minuscules hameaux étaient reliés entre eux par un fin réseau d'allées et de sentiers de couleur jaune paille. Chacune de ces sentes rejoignait la voie centrale, où je me tenais présentement, large et dont le gravier arborait un jaune plus soutenu.

Mes yeux saignaient.

Parvenu au sommet de la première colline, il apparut évident que cette autoroute de poupées menait à une sorte de tumulus de pierre et de verdure, érigé au centre du dôme.

« Courage, mon aventurier de salon, fit l'IA à mon oreille, encore deux

collines à gravir. »

Évidemment, je croisai nombre de Slugs' vaquant à leurs affaires, telle une armée de comptables à la veille d'un bilan annuel.

Tout cela bruissait de conversations inintelligibles pour l'humain que j'étais. Si une multitude d'yeux pédonculés se tournaient sur mon passage, nulle créature ne vint cependant m'interroger.

Aucune ne s'arrêta pour prendre un *selfie*.

« Nous y sommes presque, fit l'IA à mon oreille. Avance jusqu'au machin, là-bas. »

La désinvolture du ton ne me surprit pas, venant d'une entité protégée par les lois galactiques. Elle désignait le monticule que j'avais remarqué plus tôt.

Alors que je me présentais au bas de la structure, une sourde vibration naquit dans l'air. Immédiatement, un courant de panique électrisa cette sorte de déjeuner sur l'herbe chez les Schtroumpfs. Les carapaces tournaient sur elles-mêmes, se télescopant et repartant en sens inverse, comme des voitures de police d'enfant.

En nette contradiction avec sa nonchalance étudiée, ma mini camarade émit un cri de souris qu'on écorche :

« Vite ! Magne-toi de grimper, stridula-t-elle. Faut qu'on se planque ! »

Chapitre 5

Où l'on voit des Grecs en perdre leur savonnette.

Le machin s'ouvrit à notre approche. Mais cette fois, le sifflement doux s'apparenta à la flatulence d'un âne corrézien en phase finale de digestion.

Cramponnée à mes cheveux, Imogena ne pipa mot tandis que je franchissais l'entrée au pas de course. Dehors, le désordre atteignait des sommets. Dès que nous fûmes à l'intérieur du tumulus, la vibration s'estompa alors qu'une douce lumière violette nous baignait. Ce changement brutal d'éclairage me fit plisser les yeux à la manière d'un vieux beau refusant de porter ses lunettes.

« On devrait être à l'abri ici », souffla l'IA manifestement soulagée.

Je pris le parti de m'asseoir sur une sorte de muret peint de couleurs criardes. Depuis mon poste, j'inspectai rapidement les lieux. Le volume de ce « bâtiment » ne devait pas excéder celui d'une église modeste. Contrairement à ce que j'aurais pu imaginer dans mes romans de SF, la construction n'abritait pas un immense navire spatial. Point ici de distorsion spatio-temporelle ni de vortex.

Un simple autel recouvert d'herbe se dressait au centre. La lumière était le seul élément que je ne m'expliquais pas. Elle paraissait tomber de partout à la fois, voire d'émaner de l'air lui-même. Aussi délicatement que je pus, je pris Imogena sur mon épaule et la posai sur le muret. Elle ne protesta pas.

« À l'abri de quoi, *collègue* ? fis-je en la fixant tandis que la vibration diminuait tel un train qui file dans le lointain. Faudrait voir à me mettre au parfum, parce que... »

Un rire cristallin sortit de sa petite gorge :

« Parce que quoi ? Tu vas... (elle balaya l'air devant son visage) OK, laisse tomber, je vais tout te dire. Quand le FBG^[2] a été volé, il s'est produit une déchirure méta quantique dans la Continuité séculière et la trame de Moebius s'est tordue, si bien que l'ellébore purgatif s'est fracturé dans le plan de l'écliptique, empêchant ainsi l'écoulement normal du flux temporel. Voilà.

— ... »

Devant ma trogne de poisson mort, elle haussa les épaules et conclut, tandis que sa tenue se muait en une toge grecque ne cachant que des détails insignifiants de son anatomie :

« Bref, c'est la merde. »

Je retins de justesse un « je vois » qui m'aurait ridiculisé à nouveau et optai

pour l'attaque :

« Donc, il semblerait que votre barrière d'énergie ne soit qu'une passoire. Un type se pointe, la porte se dématérialise, il marche jusqu'ici et pique votre bidule et se barre. (Sans réaction de sa part, je me levai et fis quelques pas dans le sanctuaire vide en direction de l'autel.) Le... FBG se trouvait ici, je suppose ? »

Elle comprit le sens de ma question et, immédiatement, une représentation de l'objet se matérialisa entre nous. Deux mètres de haut, bien pesé. Je sursautai :

« Heu, c'est une femme ! »

En effet, l'apparition affectait l'aspect de la gent féminine bien de chez nous. Néanmoins, au second regard, certains détails choquaient mon sens de l'esthétique de Terrien banal. Des peccadilles du genre la peau du ventre en écaille de lézard et les seins prolongés de pédoncules oculaires. Cela me rappela mes lectures d'enfance où de valeureux astronautes bravaient les reines malfaisantes de planètes fantasmagoriques.

L'hologramme tournait sur lui-même et lorsque le côté face revint vers moi, je fis la grimace. Le machin arborait à présent un sexe surdimensionné dont les testicules étaient des yeux ! Cette fois, l'opulente chevelure avait laissé place à un crâne corné façon tortue terrestre et le visage était indubitablement reptilien.

Puis, sans transition, le Flugmachin se ratatina jusqu'à devenir une copie conforme des créatures qui se promenaient un moment plus tôt dans les allées de ce parc d'attractions pour gosse débile. Je me fis la réflexion que je serais bien incapable de les discerner entre eux, ou même de reconnaître Donatella.

Ainsi, on avait subtilisé cette... chose.

Quoi que cela puisse être.

En quoi cet acte pouvait-il déclencher un tel émoi dans la communauté des tortues de l'espace demeurait un mystère aussi épais qu'une blague de ministre.

Imogena claqua des doigts et la représentation s'évanouit. Elle s'assit sur l'herbe rase et sa posture étouffa ma prochaine boutade dans l'œuf. Je ne savais pas qu'une IA pouvait pleurer. Je restai planté là, avec mes bras trop longs.

Son filet de voix était si ténu que je faillis ne pas le capter.

« Ils sont entrés et l'ont pris, dit-elle en étouffant un sanglot. Le monde des Flugmitz est condamné. L'univers entier est condamné...

— Ils ont volé un... hologramme ? m'étonnai-je un rien amusé. C'est une plaisanterie, pour sûr. »

Elle renifla, ou ce qui en tenait lieu chez une IA, et secoua la tête :

« Non, pas un holo', mais le container dans lequel était emprisonné l'être qu'il représente.

— *Emprisonné ?* »

Imogena se dressa de toute sa petitesse pour darder sur moi son meilleur regard courroucé :

« Bien entendu, idiot ! Si nous n'avions maîtrisé cette entité, elle aurait déjà anéanti l'univers. C'est sa fonction. Ce pour quoi il/elle existe. Nos sages sont parvenus à le capturer afin qu'il/elle cesse ses exactions.

— Quelles exactions ? demandai-je d'une voix rendue aussi blanche qu'une feuille d'examen du bac dans le 93.

— Le Flugmitz Bliatouchni Galamounat voyage d'univers en univers, avalant les galaxies et les trous noirs. Grâce à la grande sagesse de nos anciens, il/elle a été capturé et notre peuple en a reçu la garde. »

Tous mes neurones faisaient la course. Pourtant, j'étais certain qu'un truc m'échappait. Juste là, à la lisière de ma conscience. Un gravillon dans ma salade. Quelque chose d'indéfinissable et dont j'étais certain que l'évidence me frapperait bientôt en pleine poire.

En tout état de cause, je digérai l'information sans parvenir à m'affoler. Pour autant que j'aie pu le voir, rien n'avait encore changé à l'extérieur. Quant à la vibration ressentie au sein du dôme, elle pouvait tout aussi bien être imputée à une secousse sismique de faible magnitude. Tout de même, bouffer des univers... fallait avoir une sacrée faim.

« Je ne vois pas... » commençai-je en examinant le plateau de l'autel, mais la fin de ma phrase mourut d'elle-même.

Là, devant moi, la preuve indubitable qu'un humain était passé par là me sauta aux yeux. Il ne fallut qu'une seconde, trois centièmes – plus ou moins des poussières – pour que je sache, de source sûre, que j'avais mis les pieds dans un étron de classe dinosaurienne.

Et celui-là n'allait pas me porter chance.

Chapitre 6

Où un écrivain-déTECTIVE a les rotules qui font bravo.

Délicatement, je pris le bout de cigare pour l'observer et le reniflai avec circonspection. Un *Especial* de Cuba. Quarante à cinquante euros la pièce. Assurément, le mégot n'avait pas sa place au pays des limaces-tortues. Cette certitude me frappait avec d'autant plus de force que je savais à *qui* il avait appartenu.

« Skovacs... »

Ce fut à ma camarade de montrer son ignorance :

« Plaît-il ? »

Afin qu'elle soit en mesure de juger, de ma main libre, je la saisis et la posai sur l'autel, juste à côté du socle vide qui avait supporté l'objet du délit.

« Melchior Skovacs, éclairai-je sa lanterne. Un salopard de la pire espèce. Ancien mercenaire, à présent à la solde de n'importe quel mafieux. Accessoirement un as de la lampe à souder. J'ai déjà eu maille à partir avec cette raclure de gonorrhée. »

Je lui tendis le bout de cigare mâchonné comme un téton de Pigalle et elle s'en approcha avec circonspection. Avant que je puisse l'affranchir sur le pedigree du malfrat et les emmerdes que laissait entrevoir son implication, elle croisa les bras, sourcils froncés :

« C'est idiot, déclara-t-elle tout à trac. L'apocalypse serait une catastrophe pour les truands. Réfléchis un peu : zéro clientèle pour la drogue ou la prostitution, plus personne à racketter – en supposant qu'ils survivent... »

Vu comme ça.

Soudain, je relevai la tête et fouillai les lieux du regard.

« Mais, dis-je les poings sur les hanches, je croyais que nous devions rencontrer les incapables censés assurer la sécurité de l'univers. Je ne vois personne. C'est un vrai moulin, ici. Pas étonnant que... »

— Je me calmerais, à ta place. »

L'avertissement de ma partenaire arriva à point nommé. Je me retournai d'un bloc pour me trouver nez à nez, enfin façon de parler, avec un trio de mastards. À eux trois, ils devaient bien peser la moitié d'un char d'assaut et, si j'en jugeais par leur carapace enveloppante, ils en possédaient le blindage.

À bien y regarder, ce que je distinguais à l'extrémité de leurs membres

préhensibles laissait présager une puissance de feu au moins égale à un escadron de Panzers. Des limaces caparaçonnées bipèdes, ça, c'était nouveau.

Pourtant, ces monstres de deux mètres et demi de haut, pour la moitié de large, ne semblaient pas en vouloir à notre intégrité physique.

J'en fis la remarque :

« S'ils avaient envie de nous buter, on n'aurait rien vu venir. Calme-toi. »

Comme toute hystérique qui s'ignore, ma femme-crayon piqua une colère de tous les diables. Et plus elle braillait, plus les gorilles-tortues se ratatinaient. On aurait dit des enfants de chœur pris à renifler les sous-vêtements de la bonne abandonnés dans la sacristie.

Je demeurais fasciné par cette furie microscopique en train de sermonner ses machines de guerre telle une souris terrifiant des mammoths.

Naturellement, l'esclandre se tenait dans leur idiome et je n'en pigeais rien, hormis que l'adage se vérifiait une fois de plus : ce n'est pas la taille qui compte. Lorsque la cataracte verbale se tarit, elle demeura dressée sur ses ergots, rouge de fureur, ses petits poings serrés.

« Bon, fis-je dès que j'estimai la foudre calmée, ces... *messieurs* ont une explication, j'imagine. J'aimerais beaucoup l'entendre. »

Celui des primates en armure qui faisait office de chef s'avança, conservant toutefois une distance prudente avec l'IA sanglée dans l'uniforme du général Patton – complet avec Colt à la ceinture et casque à deux étoiles.

« *Brizh toumi*, commença-t-il, *gabultoumiou...* »

Il suffit d'un froncement de charnants sourcils pour qu'il passe au français, sans l'once d'une hésitation, avec un accent d'aristocrate fin de règne parfaitement rendu. Je me fis la réflexion que leurs écoles devaient être foutrement meilleures que les nôtres.

Sans quitter l'IA de ses quatre yeux d'escargot, il débita l'histoire.

« Tout était calme lorsque nous reçûmes un appel télépathique du Conseil des Flugmitz. Les Vénérables nous enjoignaient d'aller, sur le champ, nous quérir de l'état de la barrière énergétique pour le secteur nord... »

— Il y a une porte d'accès, là-bas ? » interrogeai-je plus à l'attention d'Imogena que de la brute reptilienne mais néanmoins éduquée.

Elle secoua sa chevelure, redevenue telle que je l'avais connue, longue et soyeuse, et s'assit sur le rebord du socle du FBG disparu avant de répondre, le regard sombre :

« Non. Il n'y a rien de ce côté-là. C'est parfaitement inviolable. »

Je faillis faire remarquer que cette « inviolabilité » était toute relative mais réussis à me retenir. Après tout, leur bourde risquait fort de me rapporter un gros paquet, si j'en jugeais par l'avance sur frais qui gonflait dorénavant mon compte en banque précédemment exsangue. Hélas, la trogne couturée de

Skovacs flotta un instant dans l'air aseptisé et doucha mon enthousiasme naissant. D'un geste, je signifiai à King Kong de poursuivre.

« Nous inspectâmes, vérifiâmes, nous enquîmes, mais rien d'anormal ne transparut, alors nous fîmes demi-tour et quel ne fut pas notre émoi en découvrant que...

— Ça va, intervins-je avant que toute la galerie des poncifs de la noblesse froissée nous dégringole sur le râble. Le machin n'était plus là à votre retour, j'ai bon ? »

Il dansa brièvement d'un pied sur l'autre avant de tenter une contre-attaque en posant la main sur le méchant flingue de l'espace à sa ceinture :

« Certes. Mais, à qui ai-je l'honneur, si je puis me permettre ? »

Un silence naquit. Une aiguille tombant dans un lac de beurre aurait fait figure de pétarade à côté de cette vacuité sonore alors que ses six doigts se refermaient sur la crosse de l'arme.

« La paix ! claqua l'IA, cet humain est votre nouveau patron. »

Oh oh, me dis-je fort à-propos, l'avenir se présente sous des auspices intéressants...

Chapitre 7

Où l'on découvre ébahi que le futur n'est plus ce qu'il était.

Le premier moment de surprise passé, les tortues Ninja se rangèrent face à moi, dans un garde à vous impeccable. Afin d'éviter l'ire du général Patton, je résistai à l'envie de passer mes troupes en revue. Hélas, le fun allait devoir attendre. Une nouvelle secousse ébranla le sanctuaire et je devinai, à leurs trois trognes grises, que l'affaire requérait qu'on y mit le turbo.

Je dérogeai à mon flegme, tel un castor nostalgique dans le printemps québécois qui s'extrait de sa hutte devenue inutile. Cependant, avant que j'aie pu ramasser mes jambes à mon cou, le séisme stoppa net. Par chance, je n'avais pas eu le temps de perdre ma contenance. Sans en avoir l'air, je respirai un bon mètre cube d'une atmosphère dûment filtrée avant de gratifier l'auditoire de mon meilleur regard pénétré.

À la manière d'un Peter Ustinov sous acide j'herculepoirotisai en caressant de l'index une moustache inexistante :

« À qui donc profite le crime ? »

Ce faisant, j'adoptai la pose d'Humphrey Bogart toisant le plus stupide des inspecteurs du LAPD. Le silence perdura encore un long moment avant qu'un mini claquement de doigt ne retentisse, tel un pet de souris sur les reliefs d'un cassoulet :

« Je ne vois que les Puudly pour se comporter de la sorte, grommela l'IA, vêtue d'une longue robe fourreau semblant peinte sur elle à la bombe. Ce sont les plus viles créatures de la... création ! »

Aucun doute là-dessus. Les Puudly constituaient la lie de la galaxie, en tout cas dans l'état actuel de nos connaissances terriennes. Même les sextupèdes de Melf IV ou les métamorphes Moklin ne pouvaient rivaliser de bassesse et de cruauté.

De notoriété publique, le Puudly moyen était à l'univers ce que les hémorroïdes sont au cycliste ou encore un samedi soir devant le foot : chiant et douloureux.

N'empêche, je me voyais mal toquer à leur dôme « hello, les gars, vous n'auriez pas trouvé un Flugbidule machinchose, par hasard ? » C'était le genre de démarche propre à vous transformer illico presto en atomes pas mêmes crochus. Un coup d'œil à Imogena suffit à me convaincre du bien-fondé de mes appréhensions.

« Si je puis me permettre, chef, que faisons-nous ? »

La grande tortue-limace me considérait, sa tête légèrement penchée sur le côté, histoire de marquer son ironie. Pas question de me faire ridiculiser par ce trio de Jean Foutre.

« C'est tout simple : toi et tes sbires, vous allez prendre contact avec les Puudly et organiser une rencontre sur un terrain neutre. Vous parlez leur langue, non ? »

Si j'avais bien jaugé ce Slug', pour lui, perdre la face serait pire que se planter un tournevis entre les orteils. J'entendis le gloussement de l'IA avant que le gardien du FBG ne réponde, raide comme un verre de lampe :

« Assurément, monsieur. (Il marqua une imperceptible hésitation avant de reprendre :) Néanmoins, il est de mon devoir de vous prévenir que l'entreprise n'est pas sans risque et...

— Ton devoir n'était-il pas plutôt d'éviter d'égarer le bidule, justement ? »

Pendant que le caparaçonné pâlassait à vue d'œil, Imogena partit d'un rire cristallin et commenta :

« Excellente idée, monsieur W., mais comment comptez-vous convaincre les Puudly d'avouer leur méfait ? »

C'était une sacrée bonne question et le mastard reprit immédiatement des couleurs. Je devais avouer que ma bravade ne menait pas très loin. Mais, c'est souvent lorsqu'on est acculé au mur que l'on voit le mieux... le mur. Du coup, au fond de mon esprit, une idée germa plus vite qu'un champignon dans l'entrejambe d'un adjudant.

Affublé d'un sourire aussi mystérieux que possible, je fis quelques pas, les mains dans le dos. À cet instant, j'aurais vraiment souhaité m'allumer une cigarette et souffler un cercle de fumée en forme de trèfle – la grande classe – vers la coupole du tumulus.

« Nous allons faire croire aux Puudly que le bruit court que Skovacs les a dénoncés. (À ce stade, l'attention de l'auditoire m'était acquise à nouveau. J'en profitai pour enfoncer mon clou virtuel :) Qu'ils soient derrière ce cambriolage ou non, ils vont drôlement en vouloir au Serbe teigneux. »

Je n'avais pas besoin de terminer mon raisonnement. Imogena le fit d'elle-même :

« Dans tous les cas de figure, il va y avoir du mouvement...

— Exactement, assénai-je tel le Mohamed Ali de la rhétorique, et avec un peu de chance, nous ramasserons les morceaux pendant que ces messieurs s'écharpent. »

Ce fut au tour d'Imogena de tourner en rond, chapeau mou, imper délavé et clope au bec (l'avantage d'être une créature virtuelle) :

« Mais, si je ne m'abuse, dit-elle en me gratifiant d'un sourire qui me fit soudain froid dans le dos, il n'y a pas que les Puudly qui vont se mettre en

pétard. »

Le rire de Melchior Skovacs retentit dans ma tête, tandis qu'il approchait sa lampe à souder dans l'intention d'anéantir mes espoirs de famille nombreuse.

Je venais de savonner ma planche avec un bel entrain.

Chapitre 8

Où l'on apprend que les lampes à souder ne font pas que de la lumière.

Dans la demi-heure qui suivit, les gardiens du FBG s'éclipsèrent et, l'IA juchée sur mon épaule, je ressortis du sanctuaire. Nous avions discoursu jusqu'à plus soif des conséquences de l'implication des Puudly dans le forfait. Imogena et les molosses tombaient d'accord sur un point : leur méchanceté naturelle n'expliquait pas à elle seule cet acte. En effet, la disparition du Flugmitz Bliatouchni Galamounat allait apparemment les impacter tout autant que n'importe quelle race de l'univers.

Si le FBG venait à être éliminé ou endommagé ou simplement à bouder, la trame même de toute chose deviendrait perméable aux variations gravito-temporelles dans le plan euclidien.

Dont acte.

Il est clair, dans ces conditions, que je comprenais que cela puisse filer un bourdon de tous les diables à mes tortues pluri-oculaires. Effectivement, dans la représentation en 3D que j'avais eu le loisir de contempler, le truc ne semblait pas tellement amical. Rien, dans ses traits masculins ou féminins, ne laissait filtrer la moindre parcelle de douceur.

Ce bidule vous faisait sentir aussi vulnérable qu'un poussin dans un piège à ours. Mais une idée germait doucement dans mon crâne de Terrien :

« Lorsque vous l'avez capturé, dis-je tandis que nous rebroussions chemin vers la porte sud, il/elle était seul ? »

Nous dépassions un groupe de Slugs' occupés à communiquer entre eux en entrelaçant leurs yeux pédonculés. Cela évoquait un paquet d'anémones de mer en train de se disputer les restes d'un poisson-clown qui n'aurait plus du tout envie de rire.

« Oui, répondit ma mini compagne d'aventure. Il était le dernier d'un peuple très ancien de mangeurs d'univers. »

Ok. Donc il n'avait pas été enlevé pour le compte de congénères en mal de sa compagnie.

Dire qu'il y avait à peine deux ans, je n'avais encore pas vu le moindre ET et que je discutais à présent avec une IA d'un machin qui boulottait des univers entiers ! Une fois de plus, la réalité disloquait la fiction.

Je me souvenais d'un calendrier édité au début du xxe siècle montrant des hommes en haut-de-forme opérant des engins volants à pédales au-dessus de

Paris. À cette époque l'an 2000 faisait encore rêver.

Depuis, nous avons eu les guerres mondiales et l'invasion venue de l'espace. Celle-là même que nous, auteurs de SF, décrivions avec un acharnement touchant dans nos œuvres. Nous savons dorénavant que certains « visiteurs » se font traduire ces bouquins et visionnent nos films pour rigoler.

Quelle déchéance.

Alors que nous parvenions en vue du rectangle gris matérialisant la porte de la barrière énergétique, je n'avais pas plus envie de rire que si je me tenais sur la trappe d'une potence.

Merde. Les trois mastards allaient foutre un bordel de tous les diables dans le landernau des ET tout en mettant ma tête sur le billot. Dès que Skovacs saurait que je l'avais traité de donneuse, je regretterais de ne pas savoir voler.

« Bordel, mais qu'est-ce qui m'a pris ?! »

L'IA eut un petit rire comme un hoquet :

« Tu n'avais pas le choix, c'était ça ou te retrouver à la rue. Aurais-tu préféré ? »

Vu depuis ma situation actuelle, je m'avouais sans peine que l'appel de la belle étoile avait un certain charme. Adieu les soucis, adieu ma fuite mensuelle devant la mégère...

Adieu aussi mes soirées chez Sam, nos discussions, mes bouquins, mes disques... Et un toit quand il pleut.

« Bon, tu te remues ?! »

Décidément, rien ne me serait épargné. Le taxi qui nous avait amenés n'était nulle part en vue. Pas vraiment étonnant. En consultant ma montre, je constatai que deux heures s'étaient écoulées depuis notre arrivée. Aucun chauffeur n'attend aussi longtemps, même réglé d'avance.

Fort opportunément, je lâchai une belle collection de jurons, sans me préoccuper le moins du monde du niveau de chasteté des oreilles virtuelles de l'IA. Du coin de l'œil, je vis qu'elle avait troqué sa robe-fourreau pour une tenue de Lara Croft, complète avec natte rouquine et poitrine protubérante. Elle ne s'offusqua pas le moins du monde de mon langage et cracha un long jet de salive, noire de chique, à une dizaine de pas.

J'allais lui faire remarquer que ce vice serait plus approprié dans la défroque de Calamity Jane que dans celle de la célèbre archéologue lorsqu'elle se raidit :

« On a de la compagnie, dit-elle soudain, les lèvres pincées. C'est le moment de faire une démonstration d'initiative, joli cœur. »

En suivant son regard, je repérai immédiatement la voiture des « touristes ». Si le taxi avait filé, eux n'avaient pas bougé d'un mètre et mon petit doigt me disait que ce n'était pas par amour du panorama ou pour exploser les scores de

leur collection de *selfies*.

Je m'apprêtais à faire demi-tour à l'abri du dôme, mais la pseudo fille de lord Croft me tira sur le lobe de l'oreille :

« Impossible de rebrousser chemin. Tu serais désintégré sur le champ. »

Je manquai de m'en étouffer :

« Hein ?! pourquoidonc-je, les yeux exorbités tandis que la grosse berline, à deux cents mètres de là, prenait de la vitesse.

— Parce que les races inférieures ne sont tolérées que pour une unique visite dans nos domaines réservés. »

Elle avait dit ça aussi facilement que « il est interdit de faire du vélo sur les pelouses ». Je t'en foutrais moi, des « races inférieures » ! On n'avait pas demandé à être envahi, nous.

De toute façon, cette mise au point devrait attendre car la bagnole grossissait à vue d'œil. Je pressentis que le malheur allait s'abattre sur moi plus vite que l'incontinence sur un gigolo faiblissant.

Et je n'avais pas tort.

Chapitre 9

Où l'on constate que le petit Poucet n'était qu'un rigolo.

Alors que je courais en direction de la forêt, une question me taraudait le cortex façon taupe dans un anus de supplicé : comment le Serbe – si c'était lui – avait-il déjà eu vent de mon plan ? Surtout, par quel miracle l'avait-il deviné avant que nous entrions dans le dôme ?

En tout cas, ceux qui nous fondaient dessus ne donnaient pas l'impression de vouloir nous offrir un brin de conduite.

Les poumons au fer rouge, j'avalai les derniers mètres avant de me jeter dans le fossé, tête en avant. Juste à temps pour éviter le bolide lancé à nos trousses. D'une détente dont je ne me serais pas cru capable, je grimpai à toute vitesse l'autre versant de la tranchée et m'enfonçai dans les taillis.

Dans un couinement de pneus, la voiture avait stoppé et je comptai mentalement quatre bruits de portière avant que la futaie ne nous engloutisse. Fort heureusement, la nuit n'allait pas tarder à tomber et, dans mon idée, cela nous conférerait un avantage certain sur de quelconques thugs citadins.

De fait, après une quinzaine de minutes d'une course effrénée, nous atteignîmes une clairière. Dans la pénombre du soir naissant, je tentai de reprendre mon souffle tout en dressant l'oreille. Peine perdue, mon rôle de forge tubarde ne permettait pas d'entendre qui que ce fût.

Ce n'est que lorsque mon rythme cardiaque repassa sous la barre du cent mètres haie que je pus constater, à mon soulagement, que personne ne nous filait le train.

« Eh bien, fis-je dans une quinte de toux, je crois bien que nous sommes en sécurité. »

Mais Imogena ne me répondit pas. La créature virtuelle avait déserté le perchoir de mon épaule. Plus tôt dans la journée, j'en aurais sans doute conçu une jouissance non négligeable. Mais là, dans ce coin sauvage de Sologne, je me sentis soudain perdu.

De fait, perdu, je l'étais bel et bien.

« Bordel de...

— Ah non ! hein. J'en ai marre de ce langage de crapaud », fit sa voix très Marilyn offusquée.

Je la repérai, un fin halo baignant son corps, debout sur le rocher qui trônait au milieu de la clairière.

« Tu vois quelque chose ? » demandai-je au cas où nos suiveurs eurent fait preuve d'un savoir-faire de Sioux sur le sentier de la guerre.

Impeccablement sanglée dans une tenue de combat camouflée, elle laissa pendre sur son ventre les jumelles dont elle se servait un instant plus tôt.

« Rien, pour l'instant, colonel, rambotisa-t-elle. Mais tu devrais te trouver un perchoir pour la nuit. Ces voyous sont plus intelligents que tu ne crois. »

Sur le moment, je ne réalisai pas le sens profond de sa phrase mais, alors que je m'apprêtais à demander un éclaircissement, un long hululement monta des profondeurs enténébrées. Avant que je ne puisse produire mieux qu'un froncement de sourcil, un deuxième naquit, plus près, cette fois.

« Bordel, me paraphrasai-je sans vergogne alors que les premières gouttes s'écrasaient sur mon front, c'était quoi, ça ?

— Ça, m'informa-t-elle en s'étendant sur un sac de couchage, ce sont les Mâchouillards. À les entendre, il ne te reste que peu de temps. »

Mâchouillards ? What the F... !

À peine avais-je récupéré un semblant de souffle que je devais immédiatement remettre le couvert. Inutile de demander d'explication. Les craquements sinistres en provenance des sous-bois alentour constituaient une motivation plus que suffisante pour que je me bouge les fesses.

À entendre les jappements qui se répondaient de plus en plus proches, mes fesses ne tarderaient pas à rencontrer leur créateur, justement.

Les yeux écarquillés dans la grisaille du crépuscule, je pivotai sur mes talons, le cœur au bord des lèvres.

Un arbre, il me fallait un arbre ! Et un gros, avec des branches suffisamment accessibles pour moi et assez hautes pour qu'un molosse ne puisse s'y hisser.

Rien n'y fait. Ni la raison, ni l'âge. L'appel d'une meute de *Canis lupus* en chasse vous fout les burnes au bain-marie. C'est la tremblote généralisée à tous les étages et vous n'êtes plus qu'une vessie géante au bord de l'explosion.

Des loups.

Merde ! en Sologne... Si mon honnêteté viscérale ne me l'avait interdit, j'aurais plagié une célèbre penseuse : « Non, mais allô, quoi ! »

Une vague de panique, haute comme l'Empire State Building, me lança dans une course effrénée autour de la clairière. Trébuchant, toussant et me déchirant aux ronces alors que je sentais déjà le souffle des monstres sur ma nuque.

Sans que je comprenne vraiment, je me trouvai sur les premières branches d'un chêne en train de chercher la prise suivante de mes mains maladroites de panique.

« Tu n'as pas l'air très doué, me cria l'IA dans un fou rire, pour quelqu'un

qui descend du singe ! »

Chapitre 10

Où l'on en apprend de belles sur la pérennité de toutes choses.

« Bon, vas-tu me dire ce que sont ces choses, à la fin ?! »

Imogena ne se laissa pas impressionner par mon courroux. Son perchoir n'était pourtant pas situé très en hauteur, mais évidemment, les mâchoires sur pattes ne lui prêtaient aucune attention. Pour leurs sens bestiaux, en tant que créature virtuelle, elle ne possédait pas plus d'odeur que d'existence.

Le soir avait fini par tomber et je me tassais dans une fourche de branches, attentif à ne pas glisser vers les gueules avides qui se battaient pour l'honneur de me déchiqueter en premier.

Il s'agissait de sortes de molosses, genre Staf' croisés avec des dogues pour la taille monstrueuse et avec des loups pour la férocité.

En tout cas, dans les premières minutes, alors que la lumière le permettait encore, j'avais compté neuf de ces saloperies baveuses et hurlantes. Pas étonnant que les sbires de Skovacs aient préféré décliner la balade dans les bois. En revanche, mon assistante semi-transparente devait le savoir, elle. Je levai les yeux vers sa position, à une dizaine de mètres dans la clairière. Avec sa désinvolture habituelle, elle s'adonnait aux joies de la grillade de marshmallows sur un simili feu de camp.

« J'espère que tu ne manques de rien », lançai-je avec toute l'ironie qui subsistait en moi après cette frayeur.

Elle m'ignora royalement, affectant de relever son col à cause la pluie.

Au pied de mon arbre, aiguillonnées par mon exclamation, les machines à tuer redoublaient d'aboiements en lacérant l'écorce du chêne vénérable. Je me sentais comme un type qui vient de demander dans un bar à légionnaires si le truc avec les chèvres est véridique.

Rien qu'à voir la taille des mâchoires de ces saletés, j'en avais une chair d'autruche de tous les diables. Une pensée m'assaillit : et si ces brutes se contentaient d'attendre que je tombe de mon perchoir ?

Leurs yeux jaunes injectés de sang roulaient en reluquant mon postérieur élégant à force de jeûnes répétés. Je voyais passer leurs langues sur leurs babines retroussées comme des jupes de soubrettes. L'incantation sauvage qui montait des neuf ventres efflanqués aurait glacé d'effroi un congélateur en fonte.

Un moment plus tôt, elles avaient déchiqueté mon chapeau avec une hargne

peu commune.

Mon beau Borsalino.

Merde.

Sans prévenir, l'IA apparut sur ma branche. Elle, son feu de camp miniature et ses brochettes de marshmallows rose Barbie. Je faillis lâcher prise sous la surprise et l'invectivai copieusement en raffermissant ma prise.

« Pas de panique, siffla-t-elle en plaçant une nouvelle sucrerie dans les flammes, tant que tu restes ici, tu ne crains rien. »

Tu parles. Facile à dire, pour une entité virtuelle insensible aux intempéries. De mon côté, avec mes fringues de ville trempées et mon estomac vide, je ne percevais pas l'avenir immédiat avec la même félicité. Surtout lorsque je regardais vers le bas et la bande de déchiqueteuses qui lorgnait mes tendres morceaux. Je le lui dis mais, comme je m'y attendais, cela ne lui en remua pas une pour lui faire bouger l'autre, selon l'expression de ce grand philosophe de général Massu.

« Arrête de te plaindre, petit homme. Demain, elles se seront endormies et nous pourrons passer entre elles. »

Rien que d'y penser, j'en avais des sueurs plus froides qu'une peau de truite. De plus, j'adorais son « nous ». Qui allait se faire boulotter façon tartare sans l'œuf ? Je vous le demande.

En attendant, la flotte continuait de tomber avec une régularité démoralisante et je ne voyais pas d'issue à cette situation. Pour passer le temps et tromper l'angoisse, je décidai de remettre tout à plat, avec les informations dont je disposais.

« Donc, le Serbe a volé le bidule pour le compte des Puudly, dis-je en essuyant d'une main la flotte qui me trempait le visage. La question, il me semble, est : pourquoi ? »

Pendant une bonne minute, elle fit mine de croire à une interrogation de pure rhétorique puis, lasse de ses brochettes dégoulinantes de sucre virtuel, elle me fixa :

« Parce que ces salopards n'auraient que des avantages à le faire disparaître. Dans les faits, ils sont au ban de la galaxie et ce n'est pas près de s'inverser. Leur seule chance de remonter la pente est un changement radical dans l'ordre des choses...

— Mais, objectai-je avec un à-propos de campagne électorale, ce renversement d'équilibre pourrait aussi fort bien les pénaliser, encore plus que leur situation actuelle, non ? »

Dans sa nouvelle tenue de marin breton, elle tenta un haussement d'épaules, mais le ciré jaune en émoussa l'effet :

« Ce n'est pas certain. En fait, le désordre créé pourrait facilement détruire

cette planète et donc leur permettre d'invoquer une attaque dirigée contre eux... »

Au risque de me foutre la gueule par terre, je réussis un magnifique sursaut :

« Détruire la Terre ?! Mais...

— Ne te mets pas la rate au court-bouillon, me calma-t-elle, plagiant ainsi un certain San Antonio et en s'allongeant sur un lit de camp couvert de peaux de bêtes, l'univers est si vaste que ça ne se verra même pas. »

Super.

Chapitre 11

Où notre héros se les pèle, en plus de les avoir à zéro.

Le froid me réveilla. Si tant est que ma somnolence glacée puisse s'apparenter à du sommeil. Depuis les orteils jusqu'au sommet du crâne, j'étais courbatu. Froissé, sale et les paupières aussi collées que les pages centrales d'un vieux *Penthouse* sous un matelas de Fleury-Mérogis.

Dès que je pus ouvrir les yeux, je constatai l'absence d'Imogena. Non que cela me chagrinât, mais je me rendais compte que j'avais inconsciemment espéré une sorte de soutien de sa part pour...

Là, tout me revint et, dans la lueur chiche du petit matin frisque, je scrutai avidement les ombres sous mon arbre. Une à une, les zones plus noires que les autres m'indiquèrent la position des bêtes. Ces horreurs n'avaient pas profité de la nuit pour rejoindre leur tanière.

« Putain de merde... » murmurai-je, sentant mon cœur accélérer.

Une voix endormie me parvint et je levai les yeux pour localiser l'IA, assise jambe pendante depuis une branche au-dessus de moi.

« Et voilà, tu recommences. Déjà que tu ronfles autant qu'un bataillon de Polonais un lendemain de cuite, il faut en plus que tu jures ! »

C'en était trop.

La veille, cette garce de poche m'avait annoncé, sans sourciller, que la destruction de la Terre serait un pet de lapin pour l'univers et maintenant elle me reprochait mon langage.

« Dis donc, espèce de Playmobil, je commence à en avoir plein le cul de vos simagrées galactiques, moi ! Je ne suis pas allé vous chercher. Puisque vous êtes si malins, retrouvez-le tout seuls, votre saleté de bidule ! »

Elle soupira, les yeux au ciel, tandis que je me murais dans un mutisme d'airain. Je fis mine de ne pas remarquer la nuisette arachnéenne et la pose provocante, genre vamp qui s'étire, et reportai mon attention vers le bas.

Je me maudis.

J'avais oublié que nous devions profiter de leur sommeil pour nous éclipser. Trop tard pour ça. Nos derniers éclats de voix avaient réduit cette stratégie bancale en charpie. Charpie que j'incarnerais sous peu, pourvu que je sois assez stupide pour tenter le coup. Une à une, les tueuses se s'ébrouaient. Déjà, les plus éveillées dressaient le mufle vers moi, un éclair rouge au fond de l'œil. Cette journée s'annonçait enchanteresse.

En fin de compte, je me demandais si la lampe à souder de Skovacs n'aurait pas été préférable au hachoir qui me guettait en se pourléchant les babines. Les minutes passèrent. Je me sentais telle une vache qui voit défiler un train au ralenti. S'il n'y avait pas eu ce givre et les occasionnelles louches de flotte glacée tombant des cimes au moindre coup de vent, j'aurais pu attendre la mort presque sereinement.

Mais voilà, l'esprit étant ce qu'il est, je gambergeais en larges moulinets. Bientôt, mes pensées revinrent sur le plan mis en place alors que nous occupions le sanctuaire des Slugs'. Ma montre indiquait neuf heures trente. Depuis la veille, même aussi con que des manches, les trois gardiens devaient répandre le fiel de nos mensonges.

Si les Puudly s'avéraient à moitié aussi belliqueux que le prétendait Imogena, alors ils s'étaient lancés aux troussees du Serbe et de sa bande. Pour autant, cela n'expliquait pas pourquoi l'ancien mercenaire avait lancé ses thugs après moi bien avant que la rumeur de sa fausse délation soit en route.

Oubliant mon ressentiment, je m'en ouvrais à l'IA. Elle réfléchit un court instant et se laissa tomber sur ma branche. Même si la tenue de Catwoman lui seyait à faire bander un sacristain moins pédophile que les autres, je l'imaginai une seconde grimée en fée Clochette. L'effet me produisit une bouffée de chaleur malencontreuse qui ne lui échappa pas :

« Reste concentré, Humphrey, grinça-t-elle en faisant claquer son fouet en direction des Mâchouillards, tu vas avoir besoin de tes forces. »

Paradoxalement, ce bref rappel à ma condition de viande hachée en devenir me motiva dans la recherche de la vérité. Personne n'aime mourir sans savoir pourquoi. Voyant que j'ignorais les molosses grognant au pied du chêne, elle rangea son fouet et revint à nos moutons :

« D'après ce que je peux glaner sur les flux de données, le chaos a commencé. Plusieurs événements se sont déroulés autour de nous sans que nous en soyons encore affectés.

— Des... événements ? » demandai-je, la gorge soudain sèche.

Elle offrit son visage masqué au ciel, les yeux fermés, semblant écouter le silence de la forêt. Lorsqu'elle me fixa à nouveau, sa défroque s'était muée en celle de Super Jaimie. Je n'eus pourtant aucune envie de rire, j'attendais le coup de grâce qui ne tarda pas à venir :

« Un tremblement de terre a anéanti San Francisco, New York est sous les eaux et un météore a aplati Rome façon pizza. Pour ne citer que ces endroits. Sinon, le Japon a disparu et l'Himalaya s'enfonce en emportant la moitié de l'Inde. Ah ! oui : la Lune est en train de se fragmenter, Jean-Claude Van Damme a gagné les élections mondiales et...

— Ok ! je vois, criai-je sans me préoccuper du regain d'intérêt que je suscitai ainsi chez nos amis les bêtes. Il faut arrêter ce massacre ! Nous

devons retrouver le Flugmachin au plus vite ! »

Avant qu'elle ne réponde, il y eut un énorme craquement qui faillit me jeter à bas du perchoir. De l'autre côté de la clairière, la cime des arbres sembla secouée de folie tandis que les fûts séculaires éclataient en millions d'échardes.

« Tu parles, Charles, éructa-t-elle, j'ai comme l'impression qu'il est déjà trop tard. »

Re-super.

Chapitre 12

Mais où se posent les oiseaux quand les arbres tombent ?

Tout ce que comptait la forêt en créatures à plumes s'envola en panique, piaillant, hululant et caquetant à tout va. Si j'étais parvenu à me réchauffer un tant soit peu, je n'avais plus un poil de sec.

Cramponné à ma branche avec l'énergie d'un suicidaire qui vient de changer d'avis, je résistais de toutes mes forces aux vibrations titanesques. Sous l'arbre, les monstres n'en menaient pas large. Fini le temps de la menace et de l'étalage de dentition, on couinait à tout va.

« Merde ! c'est quoi, ça ? » criai-je en serrant l'écorce à m'en faire saigner les mains.

Un roulement de tonnerre m'assourdit alors que je commençais à perdre mon combat contre la gravité. Dans moins d'une minute j'allais lâcher prise et, deux secondes plus tard, je serai déchiqueté. Étrangement, la peur m'avait quitté et, pour un peu, j'aurais même sauté volontairement.

La voix d'Imogena me parvint je ne sais comment au travers du vacarme :

« Ne force pas ta chance, petit homme, attends un peu. »

Je faillis rire, tellement la remarque semblait incongrue. Attendre quoi ? la fin du monde ? Sans blague. Autant mourir tout de suite, au moins, ce serait ma dernière décision consciente. Et puis j'en avais ma claque de subir les conneries venues de l'espace. Finalement, la SF, c'était mieux avant.

Une dernière fois, je regardai le pandémonium qu'était devenue la forêt et fermai les yeux.

J'aspirai un grand coup de cet air chargé de l'odeur de terre mouillée, de bois et de pluie et ouvris les mains.

Mon corps glissa de côté et je dégringolai. Pas le temps de compter les secondes que je m'assommaï à moitié. Les dents et les paupières aussi serrées que des fesses de none, j'attendis la première morsure dans le déchaînement des éléments.

Une seconde passa, puis deux. Lorsque j'en eu égrené trente, j'ouvris les yeux. Depuis déjà un moment, je n'entendais plus rien. J'avais mis ce presque silence sur le compte d'un étourdissement passager mais ce que je distinguai me ramena dans le monde des vivants.

Les trois pieds nickelés à carapace se tenaient bien droits, en contre-jour, prenant des poses qu'ils imaginaient avantageuses et me dévisageant de leurs

multiples yeux.

Je me redressai en grimaçant, les bestioles n'étaient nulle part en vue. Qu'importe, j'avais fait le choix de mourir, alors tout ceci n'était que du bonus. Tout en me massant le dos, j'invectivai le chef :

« Qu'est-ce que vous foutez là ? »

La voix de l'IA faillit encore me faire sursauter. La garce venait de retrouver mon épaule et adopta un ton qui ne me plut pas :

« Sois plus sympa, ils viennent de te sauver la peau, il me semble... »

Le niveau dans ma coupe atteignait le seuil critique au-delà duquel il met le feu aux poudres. Je pris une grande inspiration, avant d'envoyer tout cet aréopage se faire sodomiser par quinze générations de yétis, mais un fait nouveau bloqua mon argumentaire.

Je venais de prendre conscience que le monde avait retrouvé son équilibre. Les arbres ne tombaient plus et la terre avait de nouveau la platitude d'un encéphalogramme de sénateur.

« Ben merde... lâchai-je en même temps que je vidais mes poumons de ma réserve de cartouches. Ça se calme, on dirait. »

Du coup, la mort ne me semblait plus si tentante. Pour un peu, j'aurais affiché un sourire de triomphe mais, dans les circonstances, cela ne me parut pas de bon aloi. Par je ne sais quel tour de passe-passe de leur cru, le trio de comiques était parvenu à mettre les monstres en fuite.

Certes, la manœuvre avait coûté trois bons hectares de forêt mais le résultat trônait sur ses deux jambes. Moi, en l'occurrence, sauvé d'une fin abominable par l'intervention – assez peu écologique, il faut l'admettre – des trois abrutis de service.

Je repris du poil de la bête et apostrophai le plus grand :

« Je vous signale que si on en est là, on le doit à votre incompetence ! Alors évitez de trop la ramener. »

Une douzaine d'yeux me considéra avec l'intelligence affûtée d'un adjudant de gendarmerie tandis qu'Imogena soupirait sur mon épaule. Le chef se raidit et se drapa dans sa dignité froissée, mais ne dit rien. Les deux autres baissaient la tête et je devinai que leur expédition chez les Puudly n'avait pas donné les fruits escomptés.

Tout en progressant dans la dévastation pour rejoindre la route, encadrés par les gardiens, l'IA et moi débattions de la suite à donner à cette histoire.

Le Serbe et sa bande avaient lancé les hostilités avant que nous sortions du dôme, puisque leur voiture nous attendait. Depuis un moment, je savais qu'un point m'échappait. Une vilaine mouche que je ne parvenais pas à coincer dans le vide de mon crâne.

Nous parvînmes en lisière des bois sans que j'aie pu ratatiner cette foutue

drosophile. J'avais beau ressasser les fumeuses explications de mon « assistante », la lumière ne s'allumait pas.

Des images de New York, Frisco et Paris continuaient de tourner en boucle dans ma tête en feu. Impossible d'y échapper. Les conneries de nos indésirables visiteurs allaient inexorablement détruire cette planète.

Et, cette planète, c'était chez moi. CHEZ MOI.

Bordel.

Une rage sourde comme un puceau en retraite me saisit à la gorge.

« Ça va chier, dis-je soudain en allongeant le pas. Putain que ça va chier ! »

Puisque mes trois abrutis étaient capables de foutre en l'air toute une forêt solognote rien que pour le fun, j'allais utiliser leur capacité de nuisance à mon avantage. Un instant, je faillis demander d'où sortaient les molosses qui m'avaient assiégé la nuit durant, mais j'oubliai vite ma question en découvrant le binz sur la route.

Chapitre 13

Cours, Forest, cours ! et nous venge.

Nous venions de déboucher sur une de ces longueurs rectilignes qui découpent le domaine boisé comme autant de traits de bitume. Sauf que là, le bitume, il avait salement morflé. À deux cents mètres, sur la droite, je distinguais toujours le flou du dôme des Slugs', mais la route n'était plus qu'un maillage inextricable de crevasses. Certaines auraient aisément avalé un autobus.

« Baisse la tête ! »

L'avertissement de l'IA eut l'effet d'une décharge de trois cent quatre-vingts volts dans le fondement. En moins de temps qu'un impôt ne fond sur le pauvre peuple, je me jetai au sol. C'est à peine si je perçus les détonations. Quatre, ou cinq, il me sembla. Ensuite, les bras puissants d'un gardien me saisirent et je me retrouvai plaqué contre sa poitrine cornée, enlevé dans une course folle.

Jamais je n'avais vu des tortues aussi rapides. Aucun lièvre ne pouvait rivaliser avec ça.

« C'était quoi ? » haletai-je tandis que mon sherpa d'outre-espace galopait façon mustang dans la sierra.

Pas plus tôt avais-je posé ma question que la réponse m'apparaissait, avec la limpidité qui sied si bien à l'eau de source.

Les mastards de l'autre enflure de Serbe !

Du coup, je m'attendais à percevoir bientôt le moteur de leur bagnole. Mais rien ne vint et, alors que mon porteur encaissait sans broncher un pruneau de .45 dans le dos, nous ralentîmes. Il me reposa au sol et je vis, loin en arrière, les truands lever les bras au ciel d'impuissance. Entre eux et nous, il y avait un no man's land de crevasses et trois cents mètres. Bien au-delà de la portée d'un pistolet – même aux mains d'un trucidateur patenté.

Sur mon épaule, l'IA arborait à présent un superbe jogging rose et turquoise fluo et une queue de cheval. Elle s'agrippa à une mèche de mes cheveux pour commenter :

« Ouf ! on l'a échappé belle, mais on peut respirer : ils sont trop loin. »

Son humour de créature virtuelle ne me fit pas sourire. Depuis les nouvelles de la veille sur l'état de la Terre, j'avais les zygomatiques en carafe. Si je ne trouvais pas rapidement une solution, cette enquête risquait fort d'être ma

dernière. En fait, ce pourrait bien être la dernière du monde tout court.

Malheureusement, en dépit de mes efforts, rien ne venait. Plus je réfléchissais et plus mon cerveau se transformait en cheesecake. Par association d'idées, je me rendis compte que j'avais une faim de loup, voire même à bouffer des loups.

Passer la nuit perché sur un arbre avec pour seule perspective de terminer en croquettes pour molosse, je vous garantis que ça creuse. Si si, essayez, vous verrez.

N'empêche, j'avais la dalle et il ne servait à rien de tenter de réfléchir sur un estomac qui sonne aussi creux qu'une promesse de candidat.

Nous progressâmes encore un moment en silence. Cette portion de route n'avait pas trop souffert du séisme, quelques lézardes courraient de-ci de-là, mais rien qui nous obligeait à un détour.

« Bon, dis-je à bout de jeûne forcé, si je ne mange pas rapidement, je vais me dissoudre. »

Pour toute réponse, l'IA, assise dans la position du lotus en full gear bouddiste, laissa tomber :

« Manger handicape la pensée. Le Bienheureux, dans sa clairvoyance... »

Je stoppai si net qu'elle faillit se casser la figure. À la réflexion, j'aurais adoré voir ça. Mais dans l'immédiat je ne pouvais envisager qu'une seule chose et c'était un gros Tbone steak accompagné d'une montagne de frites maison arrosées d'un trait de vinaigre de cidre.

Et là, à cet instant précis, j'en avais plus que sérieusement ma claque de ces conneries. Si ces reptiles ou toute autre espèce de connards galactiques voulaient faire sauter la planète, ils n'avaient qu'à le faire.

J'ouvrais la bouche pour éructer le contenu de mes cogitations lorsque la petite peste me coupa la chique :

« Je crois bien que tu vas pouvoir exaucer tes vœux stomacaux, détective de mon cœur. »

Machinalement, je suivis du regard un interminable – bien que minuscule – index manucuré et vernis de carmin pour découvrir une sorte de miracle.

« Merde, lâchai-je un rien secoué et sentant déjà l'odeur du bœuf, la bagnole des autres salauds ! »

En effet, la Chrysler 380 des hommes du Serbe jurait par son violet stupide sur le vert de la forêt. Mais peu m'importait l'esthétique. Pourvu qu'on puisse le démarrer, ce gros tas de boue allait nous emporter vers une félicité gastronomique trop longtemps attendue.

Il ne fallut qu'une dizaine de secondes à Imogena pour pirater le code de la carte de démarrage et je m'installai au volant. C'était bien le diable si je ne trouvais pas rapidement un lieu apte à satisfaire mes besoins alimentaires.

La Sologne, sans blague. On y fait de la bouffe de premier choix, me souvenais-je.

Alors que j'enclenchais la boîte auto en *drive*, je passai en revue les options :

La tarte Tatin, les sablés de Nancay, la truite à la Chambord et la tourte aux pommes de terre... Ok, le Tbone n'en faisait pas partie, mais je savais me contenter de peu quand le besoin se faisait sentir.

Chapitre 14

Où l'on voit un estomac au garde à vous devant son colon.

Je roulai cinq bons kilomètres, sans chercher à dissimuler les grognements de mon ventre, une béatitude baveuse peinte sur la tronche. Derrière nous trottaient les gardiens, pas plus essoufflés que ça. Ces machins étaient déprimants.

Imogena, installée sur le tableau de bord, affectait de se repeindre les ongles des pieds dans une tenue ridiculisant le qualificatif de minimaliste. Sans lever les yeux de son ouvrage, elle suggéra :

« Si tu prenais à droite au prochain croisement, tu trouverais ton bonheur, je crois. »

Sans réfléchir, je m'exécutai et faillis hurler de joie. Au loin, les couleurs criardes d'un restaurant me faisaient de l'œil dans la grisaille du matin mouillé. Un tout petit kilomètre me séparait encore du nirvana. Ils avaient drôlement intérêt à avoir allumé les fourneaux, dans cette taule.

Le pied lourd, je propulsai la grosse berline vers mon Walhalla des papilles. Au mépris de la plus élémentaire civilité, j'abandonnai le bahut en vrac sur le parking désert en ce milieu de matinée et me précipitai vers le porche orné de deux magnifiques dragons de bronze.

Deux... *dragons* ?

Ma course s'englua comme une montre qui s'arrête faute de remontage. Je levai mon visage sur la façade dont la polychromie aurait dû m'alerter depuis le début.

Le Palais des délices.

« Bon sang de bordel de...

— Ah non, hein ! Ça suffit, maintenant. J'en ai plus que marre ! Tu as la bouche pourrie, ou quoi ? »

Le mot « bouche » me ramena sur terre. S'il y avait sur cette planète un endroit où l'on pouvait manger à toute heure, c'était bien chez nos amis de l'empire du milieu. Alors au diable la carpe, la tarte Tatin et les asperges et à moi les nems, le canard laqué et les nouilles !

Aiguillonné par cette pensée et le vide abyssal sis à mi-distance entre mes pieds et ma tête, je poussai les portes ouvragées de l'établissement en tonitruant :

« Yabadabadoo ! »

Un décor tarabiscoté garnissait les murs et le plafond en couches épaisses. Du rouge, de l'or et des bas-reliefs en stuc massif conféraient à l'endroit une ambiance en rapport avec les odeurs en provenance des cuisines.

Une sorte de Mongole en tunique brodée de couleurs criardes sortit de nulle part pour nous aiguiller, les tortues-Rambo, l'IA et moi, vers une table au centre de la salle vide. Pas plus troublée que ça, elle nous distribua des menus dont les plats rivalisaient de poésie : M.34, M.22, S.12... L'inventaire de Prévert dans une fabrique de munitions.

Bref.

Imogena m'informa que les Mâchouilleurs appartenaient bel et bien à l'arsenal des Puudly. Ce qui corroborait la thèse selon laquelle ils trempaient dans l'affaire. J'étais donc désormais un caillou dans leur chaussure. Ce qui me rassurait autant que de dormir la tête dans la gueule d'un crocodile.

Alors que les entrées arrivaient, nems pour moi et saladé épicée pour les autres, le chef des gardiens me fit son rapport de la visite que lui et ses collègues avaient rendue aux irascibles.

Si l'entrée de leur dôme réservé n'avait constitué qu'une formalité, le reste de la visite ne s'était pas déroulé sous les meilleurs auspices. Après avoir rencontré un obscur assistant d'un sous-dignitaire, ils s'étaient vus raccompagner, manu militari, à la sortie par une section de Puudly armés jusqu'aux tentacules.

En revanche, conformément à mes consignes, ils avaient bien répandu mon fiel. À présent, le bâtard en chef devait rechercher ce cher Melchior avec dans l'idée autre chose qu'un thé aux petits fours.

Enfin le plat arriva. Sur le menu, la photo semblait beaucoup plus sympa. Dans l'assiette, on aurait dit l'intérieur d'un estomac de vache. Avec les nouilles frites pour faire glisser, c'était aussi digeste qu'une machine à coudre sauce béarnaise. Probablement tout aussi diététique.

Anyway.

Une fois englouti ce festin de déménageur, je me sentais les ailes un peu lourdes. Rien ni personne ne m'empêcherait de trouver et péter la gueule des enfoirés qui avaient commandité le forfait. Après tout, j'avais survécu aux sbires du Serbe et aux crocs de la forêt. Je ne voyais pas ce qui aurait bien pu entraver ma marche en avant façon armée rouge dans Stalingrad.

Ça allait être la Berezina des cloportes, l'Hiroshima des peaux de lézard, l'apocalypse selon Godzilla !

Je me trompais.

Chapitre 15

C'est surtout lorsque tout va mal que les choses empirent.

Et c'est rien de le dire.

En tant que créature virtuelle et connectée à tous les réseaux, Imogena aurait dû les détecter avant qu'il ne soit trop tard. Mais que dalle, nada, zobi. Nous sortions du restaurant, rassasiés jusqu'au trognon, quand ils nous sont tombés sur le râble. Mahousse partie de plaisir.

Melchior Skovacs n'avait pas, mais alors pas du tout, goûté le sel de ma plaisanterie. Je voulais provoquer une réaction, remuer le landernau des truands, défoncer la fourmilière à coup de lattes et c'était très réussi.

Au-delà de mes espérances.

Ouais, un triomphe, un vrai tabac. Pour un peu, il aurait frappé dans ses mains pour demander des rappels, le jovial serbe. Il frappait, pourtant. Bien en rythme, en plein sur ma tronche.

Du coup, ma digestion laborieuse passait aux oubliettes. J'encaissai beigne sur beigne avec une régularité qui faisait plaisir à voir. À sentir, surtout. Pour l'instant, le sagouin ponctuait tous ses coups d'un chapelet d'insultes dans la langue de Jovan Jovanovic Zmaj^[3].

Et les Tortues Ninja ? vous interrogez-vous avec un à-propos qui frise la perfection. Et bien elles avaient résisté avec une énergie peu commune. Environ deux secondes... entre l'envie de lever les bras au ciel ou celle de s'agenouiller.

Avec des gardiens de cette trempe, l'équilibre de l'univers baignait dans la sécurité. Le dérober ne m'était jamais apparu comme le casse du siècle, mais à ce point de nullitude, j'en aurais ri si mon visage ne venait pas juste de changer de géométrie.

Bing !

Plaf !

Scrontch !

De son côté, Imogena s'était volatilisée. Qu'aurais-je pu attendre d'une créature virtuelle ? Elle devait rendre compte de mon échec lamentable à son chef. Qu'avais-je accompli de positif ? Ma ruse était sur le point de transformer en guerre ouverte une situation déjà scabreuse entre les Slugs' et les Puudly. En outre, à cause de moi, toujours, la mafia allait ruiner le peu d'équilibre qui subsistait encore en déclenchant une guerre des gangs à

l'échelle planétaire.

La Terre avait autant besoin de ça que d'une troisième couille.

Et vlan ! un aller.

Et re-plaf ! un retour.

À ce rythme, ma belle gueule ne serait bientôt plus qu'un souvenir dans la mémoire nostalgique de mes conquêtes passées. Parce que pour ce qu'il en était de mes futures amours, elles allaient devoir se faire les dents ailleurs, vu que moi, des dents, je n'en aurais bientôt plus.

« Alorrs, petit cochon d'écrivaillon, tu voulais jouer malin avec Melchiorr ? »

Juste là, j'avais dépassé le stade de la peur, puis celui de la terreur et je surnageais présentement dans un état d'anesthésie presque totale. Sa façon de rouler le « r » de son prénom faillit me faire pouffer de rire.

Par chance, je me retins.

Pas lui.

Je continuai d'en prendre, de long en large et du haut en bas. À la fin, je n'entendais plus rien. Je distinguai ses lèvres bouger dans le brouillard de mes yeux pochés à coup de savate.

Et puis, néant.

Cette fois, le rideau de fer allait retomber sur votre serviteur. Au propre comme au figuré. Un long moment de solitude ponctué de la chevauchée des Walkyries, jouée au marteau-pilon sur ma caboche.

Pendant un bref instant, disons une seconde, j'ai entr'aperçu la possibilité d'une négociation. Tout au moins d'une honorable reddition, satisfaisante aux deux parties. Pour mon malheur, le suppôt des Balkans avait une vision plus personnelle de l'orientation à donner à cet entretien.

C'est à ce moment que, dans les livres d'aventure où le héros est un ancien des services secrets, ou un ex-mercenaire, ou encore un retraité des forces spéciales, c'est à cet instant, dis-je, qu'un ange passe.

Ben là, il volait plutôt en crabe, le VRP du barbu.

Je ne me rendis compte que les coups cessaient de pleuvoir que lorsque la douleur refit surface. Jusque-là, l'anesthésie avait fait son œuvre. Je me souvins de cette fille qui adorait les fessées. Quand ses fesses atteignaient un beau bleu uniforme, elle commençait à s'ennuyer.

Mais la parenthèse charmante devait bien s'arrêter car, comme le dit l'adage : tout a une fin, même le début.

Passons.

Dans un nuage de coton barbelé, je sentis qu'on me menottait et qu'on me traînait sur le sol. À chaque cahot, mes dents survivantes s'entrechoquaient,

lançant de cruels rappels à ma condition de mortel.

Puis, ce fut le puits sans fond.

Noir sur noir.

Pire que le rectum de Willy Wonka.

Chapitre 16

Où l'on apprend que le malheur des uns ne fait pas le malheur des autres et vice-versa.

Il faisait noir.

Encore.

Mais là, vraiment noir. J'avais mal. Super mal. Partout.

Pas de doute : je venais de remporter le concours mondial de punching-ball, catégorie poids lourds.

Par lambeau, mon environnement se rematérialisait. Un bout par-ci, un bout par-là. Rien de bien défini, pourtant, à chaque respiration, un fragment remontait à la surface. D'abord, mon visage se manifesta. La moindre grimace en générât illico une nouvelle, involontaire, celle-là.

Puis, ce fut la cage thoracique. Os après os, à la scie sauteuse. Enfin, les tripes et, avant que j'aie pu me réciter le jingle des *Tontons flingueurs*, je vomis tout ce que j'avais ingurgité chez la Mongole turquoise.

« Ben dis donc, ça va pas fort, mon pote. »

Le sursaut me tira un gémissement de chaton coincé dans une portière. En ouvrant au maximum mes paupières éléphantiques, je distinguai une vague forme grise sur le noir général.

« Humftrr », répondis-je.

Un rire de gorge prit acte de mon retour parmi les créatures animées. Du bout des doigts, je testai mon nouvel univers. Des barreaux. J'étais assis, ou affalé, sur des barres d'acier, à en juger par le froid transmis à travers mon épiderme attendri à la batte.

J'aurais donné l'avenir du Front national contre un cachet d'aspirine. Pour mon malheur, les bas du front pouvaient respirer tranquille leurs miasmes putrides. Mon mal de crâne envisageait sereinement de dépasser le volume d'un piano de concert. Dans une heure, il ne resterait entre mes oreilles qu'un vide sidéral où se répondraient les cloches de Notre-Dame.

Une partie vaguement indemne de mon cortex se manifesta :

« Où...

— Sais pas, mon pote, rétorqua la voix rauque. Mais c'est pas l'Ritz, pour sûr. »

Ça, je l'avais deviné. L'hospitalité du Serbe était à la mesure de ses

formules de politesse. Au terme d'un temps que j'estimai à une heure bien pesée, je finis par me redresser. Une main charitable me permit de parachever un semblant de station assise. Comme je devais m'en rendre compte ultérieurement, les faibles mensurations de notre prison ne permettaient pas de se lever. Melchior devait être le dernier fan de Louis IX encore à l'état solide.

Avec l'éveil de mon corps la vue me fut rendue. Non que cela me soit d'une grande utilité, puisque mon univers se résumait à ce que je pouvais toucher de mes mains. Néanmoins, une vague clarté me permit de me rassurer sur un point : je n'étais pas aveugle.

Dans le coin opposé de la geôle, mon codétenu grogna :

« Pour sûr, t'as ben reçu, mon cochon ! »

Venant d'un type qui sentait bon les fesses de cheval, je la trouvai un peu raide.

« Pourquoi tu es là, toi ? » finis-je par articuler.

De nouveau, il produisit son meilleur rire, croisement entre une vieille éolienne et un gargouillis de baignoire bouchée.

« J'ai, heu, emprunté dans la caisse commune. »

À mon tour de rire, même si cela tenait plus du gémissement de chiot que d'une franche hilarité :

« Ce devait être une sacrée somme ! »

Il garda le silence un moment, ce qui me permit de percevoir une sourde vibration dans le métal de la cage.

« Cent douze euros, lâcha-t-il dans un souffle. Et trente-sept cents. »

Mais je ne l'écoutais plus. Un changement subtil dans notre environnement perturba ce qui subsistait de mon oreille interne. Rassemblant toute l'énergie dont j'étais capable, je m'agenouillai et saisis à pleines mains les barreaux que je devinais face à moi.

« C'est quoi, ce bazar ? »

Pas besoin de préciser. Une série de raclements et de chocs résonnèrent dans le volume noir autour de notre prison d'acier. Lorsque le calme revint, j'eus la sensation que ma tête se remettait à tourner. Ce fut bref, mais assez déroutant. Rapidement, je compris que cela n'avait rien à voir avec ma récente raclée.

La nausée ne me quitta qu'au terme d'une dizaine de minutes quand, enfin, je récupérai une assise stable.

M'asseoir de nouveau provoqua une ribambelle de douleurs que je ne souhaiterais même pas à mon ex-belle-mère. Bon, peut-être que si, quand même.

« Mais, putain ! m'exclamai-je dans une grimace, c'est quoi, ce cirque ?! »

Pendant une fraction de seconde paniquée, j'eus la vision d'une presse à

voiture. Un gros machin strié jaune et noir dans lequel on enfourne des épaves de bagnoles, transformant ainsi la fierté de la famille Duglandu en un mètre cube de ferraille bien tassée. Jamais encore l'ambition d'accéder au statut de compression post-moderne si chère à notre 7e art franchouillard ne m'avait effleuré.

Dans le noir, j'enregistrai soudain le rire si charmant de mon compagnon olfactif et tournai vers lui ma face tuméfiée.

« Te bile pas, mec, rigola-t-il : c'est juste qu'on change de cap. »

Chapitre 17

Ouais, Mobilis in mobile, ta race.

« On... quoi ? »

Dit comme ça, l'évidence ne frappe pas d'emblée mais, en laissant le temps à l'information de vous imprégner, tout devient clair.

« Ben, on change de cap. »

Ah, oui, effectivement :

« Alors nous sommes sur un bateau !

— Ben, pas tout à fait. »

Ah, ben non, alors :

« On est sur *quoi*, exactement ? »

Le copain qui pue prit son temps pour savourer son pavé dans la mare :

« *Dans* serait plus exact, Milord. »

Je n'osais deviner :

« Oh non, pas ça... »

À la même seconde, je venais d'enregistrer le « ping » caractéristique. Celui qui précédait toujours, dans tous les films de guerre, la phrase : « Tube un, prêt ! »

Un putain de...

Rire chargé de glaires de l'homme à la fragrance équine :

« Eh oui, mec : un sous-marin ! »

Dans la hiérarchie des nouvelles foireuses, celle-ci tenait la corde. Un buffet Henri II me serait tombé sur la tête que j'en aurais été moins marri. Comment décrire le mien état d'esprit à l'énoncé de ce simple mot « sous-marin » ? En cet instant, j'imaginai très bien la réaction d'une rascasse au vocable « bouillabaisse ».

Pourtant, le *Nautilus* du vieux Jules avait transporté aux antipodes mes rêves de gosse. Combien de poulpes géants avais-je alors trucidé d'une hache hardie ! Combien de sauvages peinturlurés avaient dansé la gigue sur mes ponts électrifiés ! J'étais Aronax, Nemo, Ned Land !

Là, en revanche, je ne trouvais rien de particulièrement enivrant à cette présente aventure. Je me faisais l'effet d'un papillon coincé dans une calandre. Pour un peu, j'aurais crié le nom d'Imogena. Où était donc passée cette IA de

mes fesses ?!

Cependant, une question plus urgente me taraudait : où le Serbe m'emmenait-il ? Car enfin, s'il avait voulu me tuer, comme je disais jadis dans mes romans noirs, ce serait déjà fait. Il en avait eu mainte fois l'opportunité et, pour ce qu'il en était du mobile, votre serviteur le lui avait servi sur un plateau d'argent plaqué or monté avec des ridelles.

N'empêche, si le mec enfermé avec moi n'avait piqué que cent douze euros et des poussières, je m'interrogeais sur la punition que me réservait Son Altesse Melchior.

À dire vrai, je ne ressentais aucune urgence à la découvrir.

Chapitre 18

Conseil avisé : si on vous maintient la tête sous l'eau, respirez lentement.

Les bruits cessèrent environ une heure plus tard. Dans ce noir complet, impossible de lire le cadran de mon antique montre-bracelet. Faute de point de repère, je comptais donc mes battements de cœur. Méthode approximative, évidemment.

Une fois de plus, je regrettai l'absence de ma minicopine. Encore un jour ou deux et j'en serais tombé amoureux. Un comble.

Dûment renseigné sur notre situation, je ne voyais pas l'avenir en rose pastel. Au moment où je commençais à m'inquiéter aussi d'une envie grandissante, il se produisit une brèche dans notre immobilisme relatif. Alors que nous croupiissions dans cette oubliette de tôle sans espoir de lumière, elle se fit.

Le contraste violent faillit nous faire crier, mon infortuné compagnon de voyage et moi-même.

« La cage va s'ouvrir, grinça une voix déformée par l'acoustique bizarre due aux parois de métal. Seul monsieur W. devra sortir. »

Dans la lumière apportée par l'entrebâillement d'une porte étanche face à moi, je découvris enfin mon codétenu. Visage sans âge, mangé d'une barbe en broussaille. Je réalisai que si lui connaissait à présent mon nom, j'ignorais encore le sien. Avant que je ne lui pose la question, il déclara :

« N'y pense même pas, vieux. Si je te donnais mon identité, je devrais te tuer. »

Sans blague.

Au point où je me trouvais, je ne croyais pas que cela ferait une grande différence. Un peu plus tôt, un peu plus tard... Néanmoins, je respectai sa volonté et poussai le battant de barreaux froids. Chose étonnante, au moment de sceller mon destin, je n'eus pas l'once d'une hésitation.

Je me fis la réflexion que l'Histoire confondait depuis toujours le courage avec le ras-le-bol. En fait, tous les héros morts, debout face à leurs exécuteurs, n'en avaient que royalement plein le cul.

Cette pensée me permit de franchir les trois mètres me séparant de l'écoutille. Dans mon dos, la cage se referma d'un claquement sec de mandibules. Je levai un pied pour escalader le seuil de la porte étanche et me retrouvai dans un corridor étroit éclairé par des appliques jaunâtres. Un reste

de culture m'indiqua que cela s'appelait une coursière. Sorte de tuyau de sept ou huit mètres de long pour un de large, juste assez haut pour y tenir courbé, les parois parcourues de nombreux tuyaux et tubes de tailles diverses.

« Avancez. »

Je localisai sans peine le haut-parleur et décidai de me conformer aux ordres. Autant qu'il était possible, avec le menton sur la poitrine, je haussai les épaules et claudiquai en avant. Derrière, le battant de fer claqua, me laissant seul dans ce boyau humide. Ici, le ronron continu du navire était très présent, une pulsation sourde, semblable à un cœur de cachalot.

Nul n'avait pris soin de me lier les poignets mais, pour quelque sombre raison, je ne parvenais pas à trouver cela rassurant. Enfermé dans cette boîte à une profondeur inconnue, quel danger aurais-je bien pu représenter ? Le Serbe jouait sur du velours. En posant la main sur le volant d'ouverture de l'écouille opposée, je me dis que j'avais grandement sous-estimé son pouvoir de nuisance.

Un sous-marin, putain de merde !

De l'autre côté, je découvris une scène familière à tous les amateurs de films de guerre : le poste de commandement. Dans un halo blafard, de chaque côté d'une pièce surchargée d'instruments, de câbles et de manettes, les techniciens assis s'affairaient sur leurs écrans. Au milieu, une plate-forme surélevée donnait accès à l'appareillage compliqué du périscope.

Depuis là, le cul vissé sur un fauteuil pivotant, Melchior Skovacs surveillait son univers. Pour l'instant, il se tenait de profil par rapport à moi et devisait avec un des officiers en tenue. Dès mon entrée, une question avait explosé dans ma tête : le Serbe détenait-il le Flugbidule dans ce sarcophage marin ?

Casquette galonnée négligemment posée sur le crâne, je devais admettre qu'il faisait un commandant plutôt convaincant.

Ne sachant que faire, je me rassurai en constatant que personne ne me prêtait la moindre attention. Il ne semblait pas au programme de me caresser les côtes dans l'immédiat. Toujours ça de pris. Le bonheur, aussi, se cache dans les détails.

Une minute s'écoula, dans l'immobilisme affairé des hommes de quart, avant que le maître à bord ne s'enquière de moi. Je sentis son regard avant de le croiser et levai les yeux. Il s'était dressé et, appuyé des deux mains à la rambarde circulaire, me considérait avec une moue indéfinissable. C'était un type imposant, dans les un mètre quatre-vingt-dix et cent kilos. Le genre d'homme qui n'entend pas de grognement quand il grille la queue dimanche matin chez le boulanger. Des paluches capables de transformer une bétonnière en balle antistress le temps d'une bulle de Malabar.

Je soutins son regard sans me compromettre d'une expression quelconque. Alors que l'assiette du navire changeait de nouveau, me forçant à me

cramponner à la main courante, il glissa à bas de son perchoir et chaloupa vers moi.

De plus près, il avait l'air de ce qu'il était : un tueur affublé d'autant de scrupules qu'un tractopelle. Engin dont il empruntait l'élégance jusque dans l'épaisseur de ses bras.

Son timbre de voix était celui d'un grizzly, qui aurait appris à parler :

« Amène-toi, détective de mes fesses, j'ai un truc à te montrer. »

Chapitre 19

Où l'on voit qu'un légiste averti en vaut deux.

En emboîtant le pas de Skovacs, je réalisai que je venais de passer dix minutes dans la même pièce que lui sans qu'il tente de me tuer. Pour quelque obscure raison, je ne m'en sentais pas rassuré pour autant. Certaines personnes ont cet effet sur celles qui réfléchissent trop.

La courbure que nous empruntions suivait la courbure de la coque extérieure. Toujours trop étroite pour s'y déplacer de front, mais ce n'était pas pour me déplaire. Nous croisâmes des marins qui se tassaient tellement contre les parois à l'approche du Serbe qu'on aurait dit qu'ils voulaient s'y incruster.

Au passage, je jetai un œil à plusieurs cabines ouvertes. Des espaces aussi vastes que des placards à balai de poupée où s'entassaient trois ou quatre types. Partout, une odeur lourde d'huile, de sueur et de diesel empêchait de respirer à fond sans nausée.

« C'est ici », grogna enfin mon guide.

J'avais deviné ça en voyant les deux hommes d'armes plantés devant la plus large des écoutilles que j'ai vue jusque-là. Sur un signe de sa part, l'un d'eux tourna le volant et poussa l'opercule massif. Quoi que je découvre – y compris une nouvelle raclée – m'avait déjà fait gagner de longues minutes sans un pain dans la gueule.

Pourvu que ça dure, me dis-je en m'insérant, tout de même un poil tendu, entre les deux mastards pour franchir le seuil.

La porte se referma avec un chuintement d'étanchéité et je me retrouvai dans le noir, seul avec le plantigrade des Balkans. Les épaules raidies, je serrai les dents, mais aucune claque d'autobus ne me tomba dessus. Je l'entendis farfouiller à la recherche d'un commutateur et une rampe de néon s'anima, entre les tuyauteries du plafond.

« Merde, alors... »

Mon à-propos lui arracha une sorte de rire, semblable à un os qu'on racle au silex :

« Comme tu dis, grros malin. Tu ne t'attendais pas à ça, avoue-le. »

Au bout d'un temps indéfinissable, j'avançai d'un pas, puis d'un autre. La pièce était vide, à l'exception d'une table d'autopsie sur laquelle une forme était étendue. Pas de drap, pas de médecin-légiste de série américaine. Rien à l'exception de cette dalle d'inox surmontée du cadavre. Avant que je puisse

me retenir, une quinte de toux me plia en deux, ravivant de cuisants souvenirs dans mes côtes.

« Chlorryure de formaldéhyde à haute dose, rigola le Serbe, tu vas cracher tes poumons et tu crèveras du cancer dans dix ans, si on reste ici plus de vingt minutes. Pas possible conserver ce truc autrement. »

Ce « truc » était un ET de l'espèce connue sous le nom de Puudly. Pas étonnant qu'il ait eu besoin d'un sous-marin, s'il avait occis un de ces teigneux. La lie de la galaxie n'allait pas laisser ce crime impuni. Pourtant, le broyeur des Carpates ne semblait pas particulièrement paniqué. Du geste, il m'invita à approcher de la table :

« Approche voir comme c'est dégueu, cette cochonnerie. »

Venant d'un spécialiste de son calibre, je ne pris pas la chose à la légère. Jamais encore, je n'avais contemplé un spécimen de cette ethnie. Un kleenex sur la bouche, je le détaillai sous toutes les coutures.

La hideur au summum de son art.

Environ deux mètres cinquante, d'une maigreur de squelette anémique et couvert d'excroissances osseuses. La « peau », grumeleuse, était le territoire des squames et des bubons à divers stades d'éclosion. De près, la puanteur passait de l'intolérable à l'abominable en vagues rapprochées.

« Regarde sa tronche, tu vas kiffer. »

J'obtempérai, me balançant sur le bord fragile du vomi, et tournai mon regard vers le siège de cette intelligence venue du fond de l'espace pour nous faire chier.

Imaginez un crâne hypertrophié nanti de quatre yeux noirs sans pupille, le bas du visage affublé de l'organe masticateur d'un cafard géant. Pour compléter ce charmant tableau, l'ensemble affectait diverses nuances du brun au vert marécageux.

« Pouah ! fis-je en reculant d'un pas pour me soustraire aux remugles insupportables. Il sort d'où, ce Picasso ? »

Le Serbe se tenait à présent de l'autre côté de la table d'autopsie. Il fit craquer ses cervicales avant d'imiter un sourire quasi humain :

« L'andouille a tenté de m'enlever, hier matin, avec deux de ses potes. Lui survécu jusqu'ici, mais clamsé après, pendant... conversation. »

Les angles étranges que faisaient certains membres du Puudly ne devaient pas être étrangers à son décès.

« Il a parlé ? » demandai-je à brûle-pourpoint, histoire de faire le gars qui reprend du poil de la bête.

Skovacs me dédia un long regard sans expression, puis hochait sa tête massive :

« Ouais. C'est même ce qui t'a sauvé la vie, l'écrivillon en retraite. »

J'aurais bien laissé poindre ma surprise, mais je préfèrai la jouer subtile et mystérieuse. Erreur :

« Rrigolo, va, laissa-t-il tomber dans un rire de gorge, toi pas encorre tout vu. »

Chapitre 20

Où l'on apprend que certains sous-marins rient jaune.

Certes, je ne me sentais pas dans la peau du plus aiguisé des *private eyes*, mais tout de même « rrigolo », il y allait un peu fort, le tractopelle slave. Bien entendu, par souci de maintenir le *statu quo* en l'état, je retins la remarque cinglante qui me venait aux lèvres.

« Jette un œil à ça, glandu, me convia-t-il d'un geste désinvolte. Et magne-toi, j'ai pas toute la journée. »

Drapé de ma dignité blindée au tungstène, je contournai la table d'autopsie alors qu'un klaxon retentissait dans les tréfonds du submersible. Skovacs regarda au plafond en inclinant sa tête à la manière d'un chien étonné et haussa les épaules.

Sur un plan de travail s'étalait un appareillage complexe et disparate. Au premier coup d'œil, il devenait évident que cette technologie n'avait rien à faire là. La délicatesse et la texture de certains composants classaient d'emblée ce dispositif dans la catégorie appartenant aux visiteurs.

De ses gros doigts, il farfouilla à l'intérieur et je craignis un instant qu'il n'endommage cette horlogerie extraterrestre. La prudence étant la marraine des hommes d'action, je reculai d'un pas lorsqu'un rayon bleuté jaillit de l'engin et alla heurter le plafond.

Immédiatement, la morgue disparut et je me retrouvai à flotter dans le vide, toujours en la délicieuse compagnie du mercenaire. Flotter n'est pas le terme approprié. Disons plutôt que nos pieds reposaient toujours sur le sol de métal mais que tout, autour de nous, avait disparu. Je retrouvais là une sensation déjà vécue. Lorsqu'Imogena avait projeté pour moi l'image du Flugtrucmuche sous la coupole du sanctuaire.

« Je crrois que tu connais ce machin », grogna le monstre en désignant la forme qui prenait consistance entre nous.

Rien à dire, le bidule ressemblait bien à mon souvenir. En tournant sur lui-même, il/elle présentait successivement une face mâle et l'autre femelle.

« C'est juste une image holographique », remarquai-je.

Le Serbe se laissa aller à un rire presque amusé :

« On dirrait que tu es déçu. Tu crroyais quoi, dit-il en pointant vers l'image immatérielle, que j'avais l'original ? »

À la hâte, je me composai un visage pensif tandis qu'il éteignait la

projection. De retour dans notre monde, il me sembla que les vibrations du navire changeaient de régime.

« Saloperie, grogna-t-il en serrant ses poings de moissonneuse-batteuse. Ils vont finir par me rayer la peinture, ces crabbes puants. »

Une secousse me projeta contre l'établi où je me cramponnai. Skovacs, lui, bien planté sur des jambes massives, n'avait pas bougé d'un poil. Si je m'étonnais que les ours eussent le pied marin, je n'eus pas le loisir de m'en ouvrir au seul maître après Dieu. Il m'agrippa les bras avec une rapidité déroutante pour son gabarit et me força à le fixer dans les yeux.

« Écoute bien, demi-Bogart, je vais pas répéter jusqu'à la canonisation d'Hitler : je pas volé leur satanée idole. Et si je l'avais piquée, il y a longtemps que je l'aurais monnayée. Sans blague, un truc pareil, tu crois pas ? »

Avant que sa poigne ne réduise mes bras en pulpe, je dus bien admettre que son affaire se tenait. Néanmoins, il me restait encore plusieurs points à élucider avant d'abandonner mon os préféré :

« Je veux bien le croire, dis-je un rien crispé tandis que ses petits yeux noirs se vrillaient dans les miens, mais comment se fait-il que j'aie retrouvé un de tes cigares sur place ? »

Un instant, je crus avoir signé mon arrêt de mort, mais il recula à bout de bras et refit le coup de la tête sur le côté. Profitant de ce relâchement, je plongeai lentement deux doigts dans ma poche pour en extraire le mégot ramassé chez les Slugs.

Il le saisit et le porta à hauteur de son nez, puis fit une grimace et me le coinça de force entre les lèvres. Je le recrachai au sol, écœuré, et son rire éclata, aussi mélodieux qu'une batterie de cuisine balancée dans une cage d'escalier. Puis, sans transition, il se plia en deux dans les affres d'une quinte de toux à se briser les côtes. Ça n'en finissait plus. Je me retrouvai bientôt collé à la cloison tandis qu'il expectorait ses poumons en crachant des glaires mêlées de sang. Enfin, la crise se calma et il prit appui sur la table d'autopsie en secouant sa grosse tête chauve :

« C'est ça, ta prouve ? dit-il d'une voix sifflante en désignant le trognon d'*Especial* piétiné sur le sol. Pauvre Sherlock de Prisunic ! J'ai arrêté fumer depuis six mois. Six mois, douze jours et... cinq heures, précisa-t-il comme si chaque seconde de cette période était un poil de couille arraché à vif. Tu croais vraiment moi assez con pour laisser indice pareil derrière moi ? ! »

À ce stade, je m'abstins de répondre. Il convenait d'admettre qu'il marquait un point. Aveuglé que j'étais par la fortune que la Slug' Donatella agitait sous mon nez, je n'avais pas envisagé d'autre possibilité. Un sentiment plus gênant vint interférer dans ma réflexion. Imogena, pourtant si vive et si connectée, s'était gardée de me dissuader de cette piste tellement « évidente ».

« Alors, cela signifie... »

Je ne devais jamais terminer ma phrase. Un gigantesque BOUM retentit et notre univers bascula. Dans une sorte de ralenti, je vis le cadavre du Puudly décrire une courbe dans l'air tandis que j'étais projeté vers le haut.

Chapitre 21

Où l'on devine que « que d'eau » n'est pas le pluriel de « que dalle ».

La suite des événements demeure assez confuse dans mes souvenirs. Tout ce que recelait la morgue se mit à voler en tous sens et nous avec. Je me cognai aux aspérités, aux parois et aux objets pareillement projetés dans un hasard contondant. Renonçant à m'agripper, je me couvris la tête de mes bras et encaissai chaque choc avec un hurlement d'orteil nu qui rencontre un pied de meuble.

Il n'y avait plus ni haut ni bas, ni droite ou gauche. Je me sentais tel un hamster dont la roue serait branchée sur le 220.

Lorsque ce grand huit sans filet se stabilisa enfin, le Serbe, moi et la dépouille du crabe de l'espace étions entassés dans un angle, bras, jambes et tentacules emmêlés. Le cadavre me recouvrait, sa bouche cornée bavant une salive visqueuse dans mon cou.

Avant que je ne vomisse, la poigne de Skovacs avait saisi l'horreur putride et la tirait pour me dégager.

« Va falloir te casser d'ici en vitesse, cria-t-il dans le vacarme des klaxons d'alerte. Il ne reste pas beaucoup de temps. »

Confirmant ses dires, d'inquiétantes vibrations transformaient le submersible en caisse de résonance.

Je tentai de me redresser mais la pièce gîtait à quarante-cinq degrés et je faillis m'étaler sur le Puudly. Les cloches de Rome emplissaient mon crâne d'un mélodieux carillon à douze voix et cinq cents décibels mais je ne m'attardai pas à en identifier la partition.

La poigne de l'ours balkanique me tira jusqu'à la seconde écrouille de la pièce qu'il ouvrit à la volée en criant :

« Au bout, tu trouveras une commande d'ouverture, avant d'appuyer, respire à fond. »

Le temps n'étant pas aux atermoiements, j'enjambai le seuil quand il me retint par la manche :

« Dégote le salaud qui m'a piégé, W. Il s'est bien foutu de ta gueule aussi.

— Mais, et toi ? » trouvai-je le courage de demander, m'offrant ainsi le luxe de la scène où le héros met sa vie en danger pour ne pas abandonner un camarade.

Il me gratifia d'un court mais intense regard et hocha sa grosse tête, comme

s'il se libérait d'un poids :

« Tous les crabs ne viennent pas de l'espace, dit-il sombrement en posant un doigt sur sa poitrine. Fais ça en mémoire de nos "bons" moments, ajouta-t-il en me propulsant dans le boyau étroit en criant : dès que tu ouvriras la porte, j'enverrai la pression ! »

À l'intérieur, les chocs et les plaintes de métal du navire prenaient une ampleur tout autre. À quatre pattes, les genoux et la tête raclant les parois et la tuyauterie omniprésente, je progressais tant bien que mal. L'odeur d'huile avait remplacé celle du formol mais je ne gagnais pas au change. Et puis, l'inclinaison du vaisseau se modifia encore et je grimpai à présent dans une cheminée obscure. Le boyau se dressait comme une bite de cyclope.

« Il était un petit navireuuu, il était un petit navireuuu... » chantai-je à tue-tête pour me donner du courage dans le pandémonium.

Encore un mètre.

Un autre mètre.

Mes mains brûlaient et les muscles de mes bras refusaient de m'obéir. Une nouvelle embardée et ma tête percuta le support d'un tube. Je m'affalai, trente-neuf chandelles dans la vitrine.

Grincements et chocs, suivis d'une explosion assourdissante. Coincé dans ce cercueil, je suis des litres et je faisais autant d'huile qu'une olive entre les fesses de Donald Trump. Une ruade plus sauvage que les autres m'envoya me pourrir l'épaule de l'autre côté.

« ... Qui n'avait ja-ja-jamais naviguééé... »

Pas moyen d'aligner deux pensées cohérentes à la suite. Tout ce que mon esprit paniqué parvenait à matérialiser se résumait à ce minuscule opercule, encore distant de cinq ou six brasses. Pour autant que je sache, il aurait aussi bien pu se situer sur la planète Mars. Les chances que je l'atteigne après ce dernier choc avoisinaient le zéro sidéral.

Les mâchoires crispées, je me concentrai sur ma reptation. Ne pas flancher, ne pas faiblir. En dépit de la douleur, de la fatigue, des coups, des blessures.

Ne pas...

« ... Ohé ohé, ohéééé... »

Crever. Oui, ne pas crever !

Malgré la brûlure, je refermai mes doigts sur un tuyau porté au rouge et hurlai dans la pénombre étouffante. Mais je tins bon et me hâlai sur un mètre supplémentaire alors que des bruits de combat se rapprochaient.

Une pensée surnageait dans le fouillis de mon esprit : Skovacs allait mourir. Il me l'avait dit. Et un homme qui meurt ne ment pas. S'il n'avait pas chouravé le foutu bidule, alors... Qui ?

Cette question allait devoir rester sans réponse encore un moment car je

venais de sentir le loquet d'ouverture sous mes doigts. Aveuglé par la sueur, je m'arc-boutai sur le dispositif et l'opercule me fut littéralement arraché des mains tant la pression venait d'augmenter d'un coup.

Le Serbe avait tenu parole.

Dans un éclair de lucidité, j'aspirai goulûment une grande bouffée d'air vicié et mon corps fut propulsé si fort que je crus être écrasé, tant l'ouverture était réduite.

J'eus la sensation d'être pressé à la taille d'un ver de terre.

Puis ma tête émergea dans l'eau à la vitesse d'une torpille.

C'était comme se faire expulser de l'anus d'une truie.

Chapitre 22

Tout ce qu'il faut savoir sur l'expression « boire la tasse » avant l'heure du thé.

Remontée.

Un tourbillon de bulles m'entourait et j'en perdis toute orientation, mon corps malmené par les remous. Cependant, je gardai précieusement la moindre molécule d'air dans mes poumons douloureux. Un éclair de conscience me rappela que si je conservais la poitrine gonflée, je remonterais naturellement à la surface.

De toute manière, après ma séance de grand huit dans le boyau d'éjection, je me trouvais dans l'incapacité totale de déterminer le haut du bas.

Dans un flash éblouissant, la masse du submersible m'apparut. L'immense requin de métal venait d'être frappé à mort. Une fraction de seconde plus tard, l'onde de choc me foutait une claque de bulldozer et j'expulsai d'un coup tout l'air que j'avais si jalousement retenu.

Puis, un nouveau projectile atteignit sa cible. La chose m'avait frôlée de si près que j'en gardai la vision d'une créature mi-homme mi poisson. L'arsenal des Puudly contenait des trucs étranges et ils étaient décidément très en rogne.

Le vacarme déchira le silence des profondeurs, cognant dans ma tête avec la délicatesse d'un coup de pioche.

... Ohé...

Un milliard de minuscules lucioles dansèrent la fantasia devant mes yeux et je sus que la fin était proche. Le dieu des détectives venait de décapsuler la bière qu'il me destinait. Je pensais à l'autre Laurent de la SF, à tous mes potes passés et présents, à mon copain Pierre B. qui attendrait longtemps sa revanche au mah-jong.

Pauvre Melchior Skovacs, aux portes de la mort, plaçant ses espoirs de réhabilitation en moi.

Minable je vécus, minable je mourrai.

Aussi noyé qu'un Ricard de parigot.

La gorge figée dans un ultime réflexe, je bloquais encore les dernières traces d'oxygène au fond de mes bronchioles. C'est à peine si je sentais la froideur de l'eau. En fait, il me sembla brièvement que je revenais au sein du liquide amniotique qui m'avait servi d'écrit. Une sorte de flottaison inversée, où tout n'est que contraste transparent et échos muets.

Bon.

Avant de perdre les pédales complètement dans une éjaculation poétique, ma tête creva la surface. Je toussai, éruptai, vomis, crachai et me remplis de tant d'air que je faillis éclater.

Longtemps, je demeurai, pataugeant sur le dos dans le noir complet. Sous moi, un lac sombre me portait. Un lac de noirceur absolue.

Nulle trace du sous-marin, aucun débris auquel me raccrocher. Pas de bruit, pas la moindre lumière. La nuit avait englouti le balkanide, son *Nautilus* et ses sbires aussi aisément qu'une cocote de Pigalle avale un notaire.

Peu à peu, la réalité prenait possession de mes molécules. Une par une, puis par pans entiers. Je faisais la planche à la surface d'une houle cassante dont les embruns me fouettaient le visage. D'après les étoiles, qu'à présent je distinguais entre les nuages noirs, ma position se trouvait en hémisphère nord.

« Tu parles d'une consolation », dis-je tout haut histoire d'avoir la compagnie de ma propre voix.

Je manquai d'avaler une bonne tasse et décidai donc de la fermer. Bientôt, je ressentis les prémices de l'hypothermie. Membres durcis, tremblements, tétanie des muscles faciaux, etc.

Faut sortir de là, man, sinon...

Nul besoin d'achever ma pensée. Si je ne trouvais pas rapidement un moyen de gagner une rive – quelle qu'elle soit – je finirais par rejoindre le Serbe dans son exploration vernienne.

Le vieux Jules avait empli ma jeunesse de rêves insensés, où mes meilleurs amis voyageaient dans les airs ou sous la mer avec une égale aisance. Bien entendu, eux, ils ne se les caillaient pas en pleine nuit, dans une flotte à moins zéro.

À force de scruter l'horizon obscur, j'arrivai à deux conclusions. Premièrement, que j'étais foutrement loin de tout rivage visible. Pas la moindre lumière, pas l'ombre d'une falaise, que dalle.

Deuxièmement, que je barbotais dans de l'eau de mer.

Ça, en matière de surprise c'était une sorte d'Himalaya.

Un jour, le Serbe joyeux me casse la gueule en Sologne et le matin je me réveille dans un sous-marin croisant au large !

Dans mon souvenir, l'unique fleuve local reliant l'océan à partir de cette région se trouvait être la Loire. Pour y avoir traîné mes guêtres, dans le temps, en compagnie d'une amie auteure de fantasy, je voyais mal comment un monstre de la taille du sub' de Skovacs aurait pu y naviguer. Claquant des dents, je faisais mon possible pour détourner mon esprit de ma fin inéluctable.

Alors comment... ?

Insidieusement, la somnolence prenait possession de moi. Dans une demi-

conscience, mon cerveau engourdi tentait d'envoyer des signaux à mon corps. Peine perdue, je me sentais de plus en plus lourd. Dans dix minutes, maximum, j'allais me jouer le grand final de *Titanic*. Quand le blondinet s'enfonce en lâchant la main de sa belle congelée sur un bout de glace.

Trois bulles et puis s'en vont...

Mais non.

Avant de l'entendre, je perçus la vibration sous moi.

Chapitre 23

Où l'on découvre que parfois, un radeau, cela méduse.

Un putain de raffut que ça faisait.

À moitié assommé, je reprenais mes esprits par à-coups. Il me sembla, un instant, que je m'envolais, mais non : je reposais simplement sur un morceau de cloison qui venait de faire surface pile sous moi. Toujours sur le dos, je tâtai la chose du bout de mes doigts gourds. Pas de doute, le dieu des détectives ratés n'avait plus de bière alors je gagnais un sursis.

Avec toutes les peines du monde, je parvins à me redresser sur un coude. Mon esquif de fortune tangua dangereusement mais tint bon. Je m'ébrouai et toussai à nouveau. Un rayon de lune caressa brièvement la surface de la mer et, le cœur au bord des lèvres, je mesurai ma chance. Autant que je puisse voir, dans toutes les directions, l'eau était couverte de débris. Mais pas seulement.

Des corps.

Des dizaines de corps. Entiers ou pas. Carbonisés et grimaçants, pour la plupart démembrés. L'équipage entier de Skovacs m'accompagnait dans ma balade funèbre. Il devait se trouver là, lui aussi, avec ses hommes.

Ma tête retomba sur l'épave.

Une minute plus tôt, je m'étais résigné à crever, façon loser magnifique et maintenant, au milieu de ce sombre cortège, je sentis monter la hargne. Un tiers de frustration, un tiers de colère, un tiers de rage et un tiers de haine. Je sais : ça fait beaucoup de tiers mais j'ai déjà vu des types gagner aux cartes avec cinq as.

Une énergie que je ne me connaissais pas s'empara de moi. Ignorant mon dégoût, je fouillai des yeux les vagues autour de moi. Enfin, je localisai un morceau de composite de la taille d'une jambe.

« Ça fera l'affaire... »

À l'aide de ma pagaie de fortune, j'entrepris de sortir du champ de débris. Ce ne fut pas chose aisée, tant la mer en était couverte. Serrant les dents, je repoussais des corps dont les yeux exorbités me fixaient au-delà de la mort.

Bon, Ok, c'est un poil grandiloquent. N'empêche, sur le moment je ne tins le coup qu'en me donnant du cœur au ventre.

Maman, les p'tits bateaux...

Impossible d'estimer le temps passé. Inutile de consulter ma montre gorgée

d'eau et le ciel demeurait obstinément bouché. Je pagayais depuis des lustres lorsque les premières lueurs de l'aube animèrent la crête des vagues.

J'avais perdu le compte des couplets et des refrains. J'étais Bob Dylan sur le pont du *Péquod*, à la poursuite de Moby Dick. Je sifflais à tue-tête, tel un Ned Land hirsute, l'histoire d'une baleine aux yeux bleus, sur le pont du *Nautilus*. Chevauchant un char de feu, j'incarnais Neil Armstrong gerbant sur la navette spatiale. J'étais, j'étais...

Puis, il y eut un choc et je perdis l'équilibre.

Le matin me trouva étendu sur un lit de galets. En dépit de mes fins de mois difficiles, j'avais connu des matelas moins durs.

« Génial. »

Un grondement tonitruant fit trembler le sol, histoire de me rappeler que si je n'étais pas mort, je n'avais pas pour autant gagné des vacances au soleil. Surtout que le ciel me pissait encore copieusement dessus.

Bref.

Tout ce bonheur devenait insupportable et je réussis enfin à m'agenouiller dans la caillasse. Sans surprise, je me trouvais sur un rivage désert, il pleuvait, j'avais faim, mal aux genoux et j'avais aussi froid qu'un phoque mort depuis trois jours.

Dire qu'il pleuvait équivaldrait à manier la litote avec une pelle à neige.

Boitant bas, je me traînai jusque sous les premiers arbres que je voyais dans le clair-obscur du déluge. J'eus le réflexe de scruter le panorama à la faveur des éclairs, mais je ne pus rien reconnaître.

Des collines boisées et des promontoires rocheux, dressés comme des dents de T-Rex.

Seule certitude : ce n'était pas Paris Plages.

À bout de force, je m'affalai sous les premières branches basses et m'assis les genoux sous le menton. Pas moyen de calmer le tremblement de mes membres. J'étais vivant, mais je ne parvenais pas à en retirer la moindre parcelle de satisfaction.

Tout. J'avais tout raté.

Mon unique suspect, celui qui portait un écriteau « coupable » sur son crâne d'ours, venait de me claquer entre les mains. Pire : il n'était pas plus coupable qu'une souillure collante sur une photo de Lætitia Casta.

Je gisais là, mou comme une salade de la veille, les yeux perdus dans les frondaisons aussi sombres que mes pensées lorsqu'un minuscule éclat de lumière s'alluma au fond de moi.

Ce détail qui me taraudait le cortex depuis un bout de temps, je sentais qu'il

se tenait là, juste là, tapi sous l'escalier de ma conscience. Ce n'était encore que l'ébauche d'une étincelle, mais j'en conçus une joie sans borne.

Oui, je le tenais, ce foutu caillou dans ma godasse. La lumière venait de me frapper avec la force d'un incident de voyageur sur la ligne C du RER.

Je me redressai d'un coup de rein, au grand dam de mes lombaires, et hurlai à la face de l'orage :

« Euréka de la putain de ta race ! »

Chapitre 24

Où l'on voit que le train où vont les choses peut en cacher un autre.

Je me serais botté le cul jusqu'à la Saint-Elvis, tant c'était évident. Ça me crevait les yeux depuis le début. Si je n'avais pas été si aveuglé par les frasques d'Imogena et le pognon de la limace-tortue, j'aurais pu le voir dès le sanctuaire.

L'hologramme du Flugmachin obligeamment exposé par l'IA possédait des particularités étranges. Il avait fallu que je sois bouché comme des latrines de pizzeria pour ne pas le remarquer. Alors, quand Melchior, dans la salle d'autopsie, avait projeté à son tour l'image censée représenter ce même truc, une connexion s'était enfin opérée dans le bazar de mon cerveau.

« Bordel de... putain de... merde ! »

Sourcil dressé, je regardai la nature détrempée autour de moi. Nulle entité virtuelle ne se tenait sur ses ergots pour me réprimander de mon langage. Mais, aujourd'hui, elle ne me manquerait pas, bien au contraire.

Oui, disais-je, la vérité me chatouillait enfin.

L'image aperçue chez Skovacs n'arborait *pas* les détails si caractéristiques aux Slugs que j'avais vus sur celle de leur sanctuaire. Le Serbe, lui, campait dur comme une bite d'amarrage sur sa certitude qu'il détenait bien une représentation fidèle du Flugtrucmuche.

Pour l'avoir côtoyé bien plus longtemps que les gastéropodes spatiaux, j'étais enclin à me fier à son jugement. Certes, de son vivant, nous n'étions pas les meilleurs potes du monde mais, justement, j'avais tendance à le placer au-dessus du panier. Tout en cherchant à me repérer depuis la plage, je gambergeais dur.

La disparition bien opportune de l'IA et la reddition des trois limaces-ninja m'apparaissaient soudain sous un jour nouveau. Jusque-là, je l'avouais sans peine, je n'avais guère eu le loisir de me pencher sur le sujet. Avec le recul, cet abandon face au Serbe et sa bande faisait de lui le suspect désigné. Si je m'en sortais vivant, je serais persuadé de sa culpabilité et si je ne m'en sortais pas, et bien j'étais certain que la Slug' obsédée du cul instrumentaliserait ma mort.

C'était sans compter cette espèce de solidarité de race qui unit les terriens depuis l'arrivée des visiteurs. Au-delà des clivages de couleur, d'opinion ou de milieu, nous demeurions tous les rejetons de cette bonne vieille boule bleue.

Ainsi, si Skovacs m'avait passé à tabac, c'était pour partie à cause des bobards que j'avais répandus sur lui pour le compte de la Slug' et pour partie en règlement d'un vieux contentieux entre nous. J'avais, un an auparavant, mis à mal un certain trafic de rhum frelaté, lui occasionnant au passage un préjudice financier non négligeable. Accessoirement, il avait séjourné quelques mois dans un quartier de haute sécurité où rien n'est plus fragile qu'un rectum, fût-il serbe.

« Bon, et maintenant ? »

Avec ma défroque ruinée, hirsute, tremblant de la tête aux pieds, je ne voyais pas comment j'allais utiliser ce que je savais au milieu de ce no man's land. Rien, dans le panorama que je distinguais à travers les cataractes qui me dégringolaient dessus, ne m'évoquait le plus petit souvenir.

Je retournai sous mon arbre d'où je contemplai sombrement les débris et les cadavres que la mer échouait sur la grève.

Depuis un moment déjà, j'avais identifié la prochaine question à cent mille dollars.

Pourquoi ?

Pourquoi la Slug' avait-elle monté cette cabale ?

J'avais le sentiment que la réponse se trouvait dans l'apparence modifiée du Flugbouzin. La représentation montrée par Imogena comportait des attributs indéniablement Slugs' : semblant de carapace, yeux pédonculés...

Alors que celle projetée par le Serbe dans le sous-marin n'en comportait aucun, de ces attributs, justement.

Se pouvait-il... ?

Une image se formait doucement, à la manière d'un polaroid. D'abord laiteuse, puis de plus en plus nette. Et plus les traits s'affirmaient, moins j'aimais ce que je devinais. Nos chers visiteurs devaient bien se marrer de nos pitoyables gesticulations. Nous, pauvres fourmis, pauvres insectes microbiens, n'étions pas plus qu'une punaise de bois coincée dans le dessin de leur semelle.

Un morceau de carotte dans leur vomi.

Rien.

Cette pensée fut un catalyseur. Les visages des gens que j'avais appréciés, voire aimés, dans ma vie, repassèrent en défilé fier devant moi. Avions-nous tant souffert, dans les contorsions de notre civilisation, pour terminer épinglés tels des papillons dans la vitrine d'un entomologiste de Bételgeuse ?

Me battant les flancs, je décidai de m'enfoncer dans la forêt, en direction d'une hauteur. Certain qu'en France, il ne subsistait aucun endroit d'où on n'aperçoive un bout d'urbanisme. S'il y avait à l'horizon ne serait-ce qu'une ferme, un clocher, un toit, je devrais le voir depuis là-haut.

Et puis, la marche étant propice à la réflexion, j'étais certain de concevoir ainsi un plan d'action.

Fort de cette conviction, je jetai un dernier coup d'œil vers la mer. J'ai toujours aimé la mer.

Et c'est là que je les vis.

Chapitre 25

Le poisson c'est pas bon et le hareng c'est gerbant.

Des drones.

Trois.

De la taille d'un cageot de fruits, nantis de six rotors chacun. Deux jaunes et un rouge. C'est ce dernier qui descendit vers moi depuis son point d'observation, tandis que ses congénères replongeaient au ras des vagues pour quadriller la zone.

« Bien le bonjour monsieur, fit la voix mécanique tombant de l'engin. Veuillez décliner votre identité, qualité et état de santé, je vous prie. »

Sur le ventre de l'appareil, je pouvais lire le sigle de la sécurité civile. Je soupirai :

« Laurent W., excellente, potable considérant les circonstances. »

Moins de dix minutes plus tard, un hélico orange fluo se posait sur un coin dégagé de la plage. Il était huit heures trente du matin et je n'avais rien bouffé depuis deux jours. La barre de céréales que me tendit un infirmier casqué disparut plus vite qu'un scrupule de député européen.

Tandis que la machine s'élevait dans le hurlement de sa turbine, je contemplai le panorama. D'après ce que je distinguais entre les bancs de brume, le naufrage m'avait laissé quelque part en Bretagne sud. Cette zone était devenue un sanctuaire de vie sauvage depuis que des visiteurs pointilleux de l'environnement l'avaient acquise.

Pour sûr, les mouettes allaient s'en donner à cœur joie. Vu le nombre de cadavres, elles auraient à bouffer pour plusieurs générations. Par endroit, la mer disparaissait sous l'amoncellement de débris et de corps.

Un paquet de bénévoles allaient en chier des ronds de chapeau.

Je répondais par monosyllabes aux questions du toubib volant. Il me fit des examens sommaires et une prise de sang, puis je m'endormis, bercé par les vibrations du rotor et les pilules.

Au réveil, je trouvai deux types au pied de mon lit. Leurs fringues au rabais hurlaient « Pandores » sur tous les tons. Forcément, dans le bled de Pouliquen-le-Binic, je faisais figure d'attraction de l'année. Pensez donc : l'unique survivant du naufrage d'un sous-marin...

C'est que, dame, on n'en a pas tous les jours, des Robinson des abysses.

Les deux as de la crim' en sabots n'avaient pas repéré que j'émergeais. Aussi décidai-je de prolonger mon faux sommeil, le temps de trouver une explication plausible qui m'évite un passage au poste.

Un sentiment d'urgence m'avait submergé dès mon retour à la conscience. D'autant que j'ignorais depuis quand je jouais la belle au bois dormant. Même si l'appel des draps propres et secs me hurlait de fainéanter encore, le sort de la Terre allait peut-être se jouer dans les prochaines heures. Comme l'a si bien dit Bruce Willis, le philosophe que l'univers nous envie : « si tu ne sauves pas le monde avant midi, tu as raté ta vie ».

Un des flics s'approcha de mon lit mais je ne bougeai pas, concentré sur l'apparence d'un coma profond. Contre toute attente, ce shérif de cambrousse entreprit de me secouer. Fort heureusement, alors que je grognais, dans une parfaite imitation du Dormeur du val, la voix stridente d'une infirmière coupa court à ses velléités autoritaires.

En deux coups de cuillère à pot, elle les vira de ma piaule. Si elle ne leur botta pas le fondement, l'intention y était. Dès qu'ils furent partis sur de vagues menaces d'outrage à la force publique, elle s'approcha de ma tête de lit et je l'entendis manipuler le monitor auquel j'étais branché.

« Vous pouvez ouvrir les yeux, me dit-elle en se penchant sur moi. Je sais que vous m'entendez, ils sont partis. »

N'ayant rien à perdre à lui plaire, j'obtempérai et découvris la plus belle des fées. Matte de peau, de longs cheveux bouclés d'un noir absolu et des yeux, des yeux...

Pour comprendre cet accès de romantisme libidineux, il faut se souvenir qu'à peine quelques heures plus tôt je n'avais d'autre perspective qu'une mort plus ou moins douloureuse.

La deuxième chose qui attira mon attention fut la pendule murale. Treize heures quarante-cinq. Par le prépuce du Christ ! Encore un repas raté.

Mais, alors que j'imaginai un plan diabolique pour attaquer les cuisines de la vénérable institution, Daphnée – c'est ce que disait la plaque en acétate épinglée sur son sein gauche – sourit et poussa devant elle un chariot que je n'avais pas vu depuis ma position allongée.

Cet instant fut seulement troublé par les gargouillis de mon ventre et je me hâtai de m'asseoir tandis que Daphnée arrangeait les oreillers dans mon dos. Malheureusement, c'est en soulevant le couvercle de l'assiette que le rêve se brisa.

« Heu, dis-je en me composant une expression au croisement entre l'étonnement et la crainte, c'est quoi, cette... chose ?

— Du poisson et des légumes verts, répondit-elle en affectant de ne pas voir ma moue. C'est excellent pour vous. »

Sur ce, elle disparut dans une envolée de blouse et les vapeurs de son

parfum, m'abandonnant en tête à tête avec ce dilemme : mourir de faim ou d'empoisonnement.

L'appel de l'estomac étant ce qu'il est, je fis rapidement contre mauvaise fortune bon cœur et avalai le festin sans trop grimacer et en évitant de penser à ce que les poissons du coin allaient béqueter dans les prochains jours. Quarante-huit heures entières de jeûne constituaient un record que je n'étais pas pressé de battre.

Rassasié, l'avenir semblait moins grumeleux mais les poulets n'allaient pas tarder à revenir. D'ici là, j'avais bien l'intention de me trouver loin d'ici.

Un tour rapide de ma chambre m'apprit ce dont je me doutais : mes fringues avaient disparu.

« Eh merde. »

Chapitre 26

Le meilleur moment de l'hospitalisation, c'est quand on en sort vivant.

Dénicher des frusques ne fut finalement pas plus difficile que de terminer mon assiette de poisson pré-vomi. Dans mon pyjama de patient, je n'avais aucune chance de passer les portes de sortie. Un coup d'œil dans le couloir m'apprit que le vestiaire du personnel masculin se trouvait trois portes plus loin.

Allons, mon petit père, c'est le moment de mériter ta carte professionnelle.

Je n'eus à patienter qu'une dizaine de minutes, en rongean mon frein derrière l'entrebâillement de ma porte, pour que ma portion de corridor soit vide. Sans hésiter, je fonçai sur le panonceau mural clamant « vestiaire hommes, réservé au personnel ».

Mon cœur cognait comme un tambour de jungle en poussant le battant. Si quelqu'un se trouvait là, je devrais prétexter une erreur. Mais la chance avait décidé de me caresser dans le sens du poil.

Une rangée de casiers métalliques peints d'un beau jaune de foie hépatique me faisait face. Très vite j'ouvris le premier, vide ! Puis trois autres ne contenant que des affaires de toilette. Les lèvres pincées, je triturai la fermeture du dernier qui céda enfin alors que des voix s'approchaient.

Un jean, un polo, des chaussettes, des baskets et un blouson kaki des surplus de l'armée changèrent de propriétaire plus vite qu'une usine en faillite. Coup de bol, le type avait globalement mes mensurations.

Par-dessus cette défroque, j'enfilai une blouse blanche ayant connu de meilleurs jours et ramassai également une pochette de documents. Dans le miroir du vestiaire, je modifiai sommairement ma coiffure, ramenant des cheveux en broussaille sur mon front. La paire de lunettes trouvée dans la poche de la blouse me donnait l'air d'un étudiant attardé mais je supposai que cela allait de pair avec la fonction médicale.

Entre mon entrée et ma sortie, il ne s'était écoulé guère plus d'une minute. Hormis la femme d'entretien qui maniait un balai apparemment plus lourd qu'une brouette en marbre, personne en vue.

Allons-y pour le grand saut, me dis-je en adoptant le pas pressé de ceux qui savent où ils vont.

Je passai devant la femme de ménage et la saluai d'un signe de tête auquel elle répondit d'un regard que j'aurais volontiers qualifié de bovin si je n'avais pas peur de ramasser une volée de bois vert par mes copines féministes.

N'empêche, cette expression d'une rare subtilité me rassura. Cette accorte dame devait connaître tout le personnel et elle n'avait même pas tiqué en me voyant.

C'est en descendant à l'étage inférieur que je faillis avoir une attaque. Un groupe d'étudiants entourant un toubib montait vers moi. En hâte, j'ouvris le dossier et fis mine de le consulter en affichant un air soucieux du plus bel effet.

Pas de bol, si le type à qui j'avais emprunté les habits avait mon gabarit, il était myope comme une taupe et je manquai de peu d'emboutir un des lycéens qui se fit copieusement invectiver par la vedette du jour. D'un geste, je signifiai que tout cela n'avait pas d'importance et me hâtai de disparaître.

Quand j'atteignis enfin le rez-de-chaussée, j'étais en nage et j'avais du mal à contrôler le tremblement de mes mains. La sortie se trouvait droit devant, de l'autre côté d'un hall où se pressaient les patients des urgences.

Une vingtaine de mètres et je serai libre.

Dans les verres en cul de bouteille, les gens n'étaient que des formes mouvantes et je flippais d'en percuter un de plein fouet. Pourtant, slalomant entre les adultes et les gosses à différents stades d'excitation ou de pleurs, je dépassai le comptoir des admissions et tendais déjà la main vers la porte vitrée lorsque mon cœur manqua de nouveau un battement.

À travers mon brouillard, je venais de reconnaître les Laurel et Hardy à carte tricolore. Pile sur mon passage ! En une fraction de seconde, toutes les options défilèrent et je sus que c'était foutu.

Dans la poussière d'instant précédent le baroud que je m'apprêtais à lancer, une poigne de fer m'agrippa le bras.

Déséquilibré, je fis un pas de côté pour me retrouver face à mon infirmière du paradis.

« Docteur, dit-elle un peu trop fort, nous avons besoin de vous au bloc quatre. »

Dans mon dos, je sentis les lourdingues passer et se diriger vers le comptoir. Sans un mot de plus, Daphnée m'entraîna à l'extérieur. Il ne faisait pas meilleur que dans mon souvenir et le temps que nous rejoignîmes sa voiture, j'étais sensiblement dans le même état que le matin même. Une serpillière essorée de frais.

« Montez vite », dit-elle en déverrouillant les portières de la petite citadine.

Trop abasourdi pour aligner deux phrases, je gardai le silence et elle manœuvra pour sortir du parking. Ce n'est qu'en dépassant le rond-point que j'avais aperçu de ma chambre, que je me tournai vers elle :

« Je ne comprends pas...

— C'est assez simple, *docteur*, répondit-elle en rétrogradant pour dépasser

un camion alors que nous sortions de Pouliquen-le-Binic, ouvrez la boîte à gants. »

Voyant qu'elle ne dirait plus rien, je m'exécutai et restai pantois.

« Mais, dis-je sourcils arqués, c'est mon portefeuille... »

Sans répondre, Daphnée hocha la tête et mit le clignotant pour aborder un parking de resto routier. En ouvrant mon bien, j'y trouvai un joli matelas de billets. Décidément, tout ceci devenait aussi clair que de l'eau de boudin.

Nous nous trouvions en bordure de la zone protégée des E.T. écolos et l'enseigne du rade arborait une soucoupe volante surmontée de la traditionnelle tête triangulaire à gros yeux.

On devait y servir des *space cakes*, avec un peu de chance.

Elle coupa le moteur et se pencha vers la boîte à gants à son tour. Sa main farfouilla à l'aveugle plus profondément et en ressortit avec un pistolet automatique qu'elle déposa sur mes genoux. Je soupesai l'arme et fixai la jeune femme dans les yeux :

« Je suppose qu'il y a une explication ? »

Un demi-sourire passa sur ses jolies lèvres et elle cligna les paupières en signe d'assentiment :

« Vous parlez beaucoup, pendant votre sommeil, monsieur W. »

Chapitre 27

Où l'on devine qu'un sac de nœuds vaut bien deux sacs de billes.

Pas de doute, j'étais tombé sur une *pasionaria*. Dans l'ouest, comme dans d'autres régions, pas mal de groupuscules grenouillaient dans l'ombre pour le départ des visiteurs. Certains n'étaient que des rigolos se donnant des airs de Rambo. Néanmoins, une minorité possédait la motivation suffisante et un réel pouvoir de nuisance.

J'ignorais ce que j'avais bien pu dire entre deux ronflements, mais il semblait que mon infirmière préférée en ait tiré une interprétation à son goût.

Quoi qu'il en soit, je roulais à présent sur l'autoroute vers Paris, lesté d'une coquette somme en liquide et d'une force de frappe nouvelle. Le .45 pesait dans la poche intérieure du blouson, me rappelant à chaque cahot que l'épilogue de cette histoire n'allait pas figurer au générique d'un Disney.

Daphnée avait ouvert sa portière sans un mot de plus, puis s'était ravisée pour me rouler une pelle de compétition avant de finalement disparaître sur un « bonne chance, frère ». Je me suis vaguement demandé dans quel navet elle avait pu voir une fin aussi pourrie.

En tout cas, mon bonhomme, t'as intérêt à débrouiller ce sac de nœuds avant que la merde atteigne le ventilateur.

Tandis que la Nissan Micra avalait vaillamment les kilomètres sous un déluge de fin du monde, je gambergeais à plate couture.

Dorénavant, il était clair que Skovacs n'avait été qu'une piste pourrie destinée à m'égarer et donner le change pour couvrir les arrières de la limace. Cette ordure de Slug' jouisseuse m'avait refilé l'IA Imogena dans les pattes afin de me surveiller et de s'assurer que je gobais bien la salade. Tu parles ! J'en avais bouffé un jardin entier, de leur Batavia.

Pour une obscure raison, les Slugs' avaient modifié le métabolisme du Flugbidule et le risque d'être découvert leur avait foutu une trouille de tous les diables. Vu qu'ils en étaient responsables devant le conseil galactique, j'imaginai sans peine qu'en haut lieu on n'allait pas apprécier le bidouillage.

Le panneau Mantes-la-Jolie, cité joyeuse, passa comme un flash vers dix-sept heures et je ne savais toujours pas quelle serait ma prochaine action. Au fond de moi, je sentais bien que plus j'avancais, plus le champ des possibles se réduisait.

Contacter la Slug' en arrivant à Paname signerait mon arrêt de mort. La limace à pédoncules n'allait pas voir d'un bon œil – si je puis dire – mon

retour d'entre les morts. D'un autre côté, si les Puudly avaient lancé sur moi leurs Mâchouilleurs, cela signifiait que les ninjas d'Imogena leur avaient également servi une belle salade sur mon compte. Au moins je n'avais pas été seul au régime végétarien.

« Vous allez me payer ça, mes salauds... »

Bon, même si je ne voyais pas encore trop comment contraindre des extraterrestres dont les moyens excédaient de beaucoup les miens, le dire me réchauffait le cœur.

Il me fallait absolument faire rendre gorge à Donatella, faute de quoi, cette histoire allait dégénérer en guerre ouverte entre visiteurs et je doutais fort que la Terre en sorte indemne.

Enfin, ce fut la banlieue, puis le périphérique. Tant mieux, car le réservoir commençait à sonner creux et je n'avais nulle envie de perdre mon temps à le remplir.

La circulation avait sa tronche des mauvais jours et je m'étirai comme je pouvais dans cet habitacle conçu pour des naines bobo post-hippies. Par habitude, je sortis porte de Versailles et m'enfonçai dans le 15^e. La rue de la Convention était bouchée comme l'aorte de Depardieu mais un petit miracle se produisit juste avant la place. La camionnette d'un fleuriste libéra un stationnement et je m'y engouffrai au bord de la jouissance.

Moteur coupé, je restai là, un moment, à écouter la pluie sur le toit, la tête renversée en arrière. Jamais je n'aurais cru que les bruits de la ville produisent cet effet sur moi. Un panard d'enfer.

Bon, un tour d'horizon s'imposait.

J'abandonnai la Micra et traversai la place.

Sam leva un sourcil à mon entrée ce qui provoqua deux choses en succession rapide :

Premièrement, je l'imitai en surenchérissant d'un second sourcil.

Deuxièmement, je me crispai de l'intérieur.

Troisièmement (oui, ça fait beaucoup) ma main partit à la rencontre de ma poche intérieure.

Porté par l'élan, j'avancai d'un pas dans la lumière tamisée du bar américain. Le regard de mon ami glissa vers le fond de la salle et mes sourcils firent d'archet d'essai tandis qu'un demi-sourire bogartait mon visage.

Si la crinière platine que je devinais dans le box du fond me ramenait à ma nouvelle condition de SDF, l'état de délabrement de son brushing tendait à égaliser les scores.

La soirée était pucelle et donc la salle encore vide de tout client. Une idée venait de germer, une de celles qui, dans les romans de Gérard de Villiers,

vous font des picotements au bout des doigts.

Chapitre 28

L'urgence est une nécessité que la loi ignore. Ce qui n'est pas une raison pour la bâcler.

« Bonjour madame Duschmol, la paraphrasai-je avec une ironie dont je me trouvais assez fier, je suis bien aise de vous voir ! »

Sa tignasse, on aurait dit la retraite de Russie après une charge de cosaques. Le rouge à lèvres peint au rouleau, les yeux rougis et la bouche animée de tremblements, elle soliloquait des trucs sans queue ni tête.

Je plissai les yeux dans la demi-obscurité du box. Une méchante crainte me vint qu'elle ne puisse remplir le rôle que j'allais lui proposer, je précise, avec une totale absence de scrupule confinant au chef-d'œuvre.

En la voyant, tout à l'heure, j'avais eu une illumination. Avec un peu de chance, et beaucoup de bobards, elle allait débusquer la limace-tortue pour moi. Elle leva enfin les yeux, alors que la serveuse posait devant moi un scotch amplement mérité.

« Monsieur W., balbutia-t-elle, un filet de bave au coin des lèvres, je suis bien... »

Inutile de la laisser gaspiller le chouïa d'énergie encore utilisable en elle :

« Oui, je sais, la coupai-je. Mais si vous voulez toucher mes loyers en retard, plus un bonus substantiel, fis-je en exhibant la poignée de gros billets fournie par la brunette de combat, il va falloir faire quelque chose pour moi et pour vous-même, par la même occasion. »

Je n'étais pas absolument persuadé qu'elle soit en état de capter et traduire en concepts concrets une phrase aussi longue, alors, je lui laissai le temps de l'intégrer. Tout en rongeant mon frein jusqu'à la corde, je signalai à la rouquine de service de la resservir. Pour ce que j'avais en tête, elle aurait besoin d'un anesthésique. Après une gorgée de gin sec, elle écarta une mèche folle dans un geste de coquetterie pathétique.

« Je vous écoute, monsieur W., dit-elle d'une voix aussi éraillée qu'un 45 tours de Tino Rossi frotté au sable. Que voulez-vous de moi ? »

La manière dont elle gonflait sa poitrine opulesque m'envoyait clairement le message que ses frasques interespèces lui avaient laissé un brûlant souvenir qui ne demandait qu'à être ravivé. Malheureusement, cela signifiait probablement aussi que la limace s'était lassée de son jouet.

Les cernes et les paupières tombantes racontaient deux jours et deux nuits de

stupre débridé. Franchement, en la détaillant, j'avais du mal à comprendre comment un Terrien pourrait... alors un extraterrestre !

Imaginez le mur d'un entrepôt en démolition, avec peinture écaillée, crépi lépreux et boiseries vermoulues. Ajoutez quelques barres de néon défectueuses et vous avez un tableau de l'affaire du siècle que je contempiais.

J'étais au bord du renoncement lorsqu'elle se mit à marmonner de telle sorte qu'il était inutile de tenter de l'interrompre. Ok, je me calai dans la banquette, préparé au pire des mélос de pleureuse alcoolisée auquel il me serait accordé d'assister.

« Cette salope de Flugmitz m'a laissée tomber, postillonna-t-elle, confirmant ainsi ma première impression. Jamais cette limace ne trouvera un meilleur... (rot sonore) coup que moi ! Je vais lui rappeler qui je suis, moi... »

Cette ultime menace me fit dresser l'oreille.

« Vous savez comment la joindre ? » demandai-je en mimant la complicité d'un coup d'œil suspicieux dans les box voisins.

D'un mouvement qui faillit envoyer valser son gin, elle me fourra sous le nez un bracelet translucide, ambre, orné de ce que je pris pour une pierre de lune à la nuance plus sombre. Mon cœur bondit tel un chaton atterrissant sur une plaque chauffante.

« Et comment, que je sais ! Même que, ajouta-t-elle en portant l'objet à sa bouche, que je vais lui... »

Sans lui laisser le temps de terminer, je bloquai son poignet :

« Attendez, soufflai-je avec un nouveau coup d'œil circulaire, je crois que j'ai une meilleure idée. »

Dix minutes plus tard, nous étions dans la rue. Tout en la soutenant, je maudissais la pluie qui risquait de lui rendre un semblant de conscience. Nous titubâmes ainsi jusqu'à mon ancienne adresse.

Dans l'appartement, rien n'avait bougé. Pas plus les reliefs de mon dernier petit déjeuner que la vaisselle sale dans l'évier. Sur une chaise, un caleçon datant d'une semaine tenait compagnie à un T-shirt tout aussi reluisant.

Bien sûr, me dis-je, les Slugs' n'utilisent pas de siège !

Cette remarque me ramena au plan tout neuf que je venais d'ourdir. Un regard au désastre du canapé-lit me confirma que les ultimes combats sur la Berezina avaient été d'une intensité rare.

L'ombre de ma logeuse s'y laissa tomber, poussant un soupir à fendre l'âme d'un contrôleur de gestion. Pas le moment qu'elle s'endorme. Je devais trouver un moyen de la rendre suffisamment lucide pour l'exécution de ma combine, mais pas assez pour qu'elle se ressaisisse.

Le café.

J'extirpai une casserole du tas de l'évier et la rinçai vaguement. Dans les

sphères où planait la dame, je doutai qu'un vague fumet de lentilles en boîte dans le breuvage soit une gêne.

Quatre minutes et vingt-sept secondes plus tard, je surélevai sa tête afin qu'elle avale ma mixture. Ça tenait à la fois du café turc, du ciment et du cassoulet mais l'objectif était en vue : elle cligna des yeux comme une poule face à un dictionnaire de synonymes.

« Écoutez-moi bien, dis-je, voilà ce que nous allons faire... »

Chapitre 29

Pédoncule, pédoncule, comment veux-tu... ?

Les réverbères clignotaient juste lorsqu'une lueur orangée intense me surprit dans un début de somnolence. Sans bouger de ma chaise, j'entrebâillai le voilage gris en dentelle de Monoprix.

Pas de doute, la limace priapique avait mordu.

Pensez donc : trois femmes l'attendaient, prêtes à tous les excès, tous les plaisirs sans retenue aucune. Une pareille offre n'était pas tombée dans l'oreille d'une tortue sourde. Tout en prenant bien soin de ne pas me trahir, j'observai le manège. La Slug' sortit du véhicule magnétique et se dandina vers le porche.

Comme prévu, elle avait été suffisamment méfiante pour se pointer en avance sur l'horaire indiqué par ma logeuse. Parfait. De la sorte, elle ne tiquerait pas trop en découvrant que les deux autres Terriennes en chaleur n'étaient pas encore arrivées.

Cette fois, j'éprouvai réellement ce foutu picotement au bout des doigts. Je ne perdis pas une seconde pour me rendre à la place que je m'étais assignée. Au passage, je ramassai sur la table l'objet qui – je l'espérais – serait le point d'orgue de cette machination.

Si j'échouais, j'établirais un nouveau standard dans la bêtise humaine. Dans une poignée de secondes, j'allais être fixé... soit sous ma forme actuelle, soit à l'état de molécules éparées.

Dans tous les cas, cette histoire serait terminée dans l'heure à venir.

Au moins pour mézigue.

Sur les oreillers, la rombière pionçait d'un sommeil de cachalot sous valium. J'avais toutefois pris soin de l'installer au mieux de son avantage. Le spectacle ne provoquerait sûrement pas une émeute dans un cabaret de Pigalle, mais je n'avais qu'un seul micheton à hameçonner.

Monte, chérie, susurrai-je dans l'obscurité de l'appartement. J'ai un cadeau pour toi...

Parmi les bruits habituels provenant de l'immeuble, j'isolai facilement la plainte des marches. L'ascenseur n'aurait supporté ni le poids ni le volume de mon obsédée à carapace, ce qui me laissait le loisir de regagner ma cachette.

Couché contre le canapé, du côté opposé à la porte, je ne courrais pas le risque d'être découvert immédiatement. Entre deux piles de livres posés en

vrac sur la table de nuit, je voyais très bien la porte. Entre celle-ci et moi, le corps de la choucroute délurée – lascivement étalé et dénudé par mes soins – servirait d'appât.

Je n'avais même pas honte.

En fin de compte, le gin avait eu raison d'elle. J'espérais juste que son léger ronflement n'éventerait pas ma ruse avant que j'aie pu agir. Faute de quoi, j'étais un détective mort. Donatella n'allait pas aimer du tout...

Avant de transférer le pognon dans le corsage de la cougar zoophile, je lui avais soutiré un ultime effort de coopération. La Slug' allait frapper d'une seconde à l'autre. Je posai mon portable, sur l'écran duquel la fonction dictaphone clignotait et, d'un coup de pouce, sélectionnai le premier enregistrement.

J'étais plus tendu qu'un string de Bouddha.

Avant que je respire deux fois, les coups résonnèrent jusque dans mes os. Dans un état second, je pressai si fort l'écran tactile que je craignis de l'avoir fendu.

La voix de la rombière choucroutée s'éleva, chargée de trémolos suggestifs :
« Ouvre viiiiite, chériiiiie, je t'attends ! »

Il y eut un bruit de tâtonnement et la porte commença à s'entrebâiller centimètre par centimètre. Cette perverse ménageait ses effets. Je paniquai un brin en songeant qu'à ce jeu, elle risquait de vouloir lui parler plus que je ne l'avais envisagé.

Elle ne tarda pourtant pas et, comme je m'y attendais, l'éclairage du couloir lui offrit une vision de rêve. Je l'entendis s'approcher sur le parquet en priant pour qu'elle ne perçoive pas les battements précipités de mon cœur.

Tout reposait sur une parfaite synchronisation. Avant qu'elle n'entre en action, je lançais le deuxième enregistrement :

« Ne me fais pas attendre, tu es en avance, ma grosse, vite, les autres arrivent dans un moment. »

Déformée par le traducteur électronique, la voix de la Slug' me parvint alors que je plaçai ma dernière carte en position *play* sur l'écran.

« Ma Terrienne fontaine, quelle bonne idée d'avoir invité tes amies. Je suis très contente de toi. Voici un acompte de plaisir pour te remercier... »

La suite se déroula dans une sorte de ralenti subjectif. Je vis le pédoncule s'élever en sinuant à la manière d'un serpent qui sort du panier d'un dresseur. Je me mordis la lèvre au sang, la largeur du lit m'en séparait encore, il fallait impérativement qu'il s'approche du ventre offert. Faute de quoi, tout était foutu.

Une longue minute passa, alors que je suais des litres, contorsionné dans mon coin, avant qu'enfin il ne se dirige vers l'objectif.

Chaque instant écoulé était un clou supplémentaire dans le couvercle de mon cercueil.

Play.

« Oooh ouiii, ma belle limace, trucid-moi, enfonce ton bambou de joie ! je te veuuux. »

Avant la fin de la phrase, j'avais assuré ma prise sur l'arme secrète. Dans cinq secondes, maximum, je serais victorieux.

Ou mort.

Chapitre 30

Je te tiens, tu me tiens...

Je n'eus pas à trembler très longtemps. Émoustillée comme un chanoine par une cassette de Marc Dorcel, Donatella lança son estocade. Dardé vers la jungle broussailleuse de sa victime, le pédoncule s'avança, conquérant.

C'est l'instant que j'avais attendu.

D'une détente calculée je bondis, brandissant mon arme secrète et la refermai sur le serpent à jouer. Dans la fraction de seconde, six paires d'yeux me fixèrent et j'eus la crainte qu'elle ne tente de retirer son membre.

Mais elle comprit très vite le danger d'une telle tentative.

Je venais d'emprisonner son pédoncule dans mon tranchoir à pain. Le dispositif se constituait d'une planche à découper sur laquelle s'articulait un long couteau. J'y avais adjoint un gros élastique qui ferait claquer ce piège tranchant si jamais je venais à ôter ma main pour une raison ou une autre.

Le silence immobile dura une minute que j'occupai à reprendre mon souffle tandis que les paires d'yeux de la Slug' exploraient ma guillotine improvisée.

La créature ne perdit pas de temps à simuler l'étonnement. Un à un, les iris clignèrent avant de redescendre au niveau de la carapace. Le pédoncule gisait, à présent, flasque sur le drap, passant toujours au travers de mon dispositif. J'allais prendre l'initiative de la conversation quand le timbre grinçant s'éleva :

« Que voulez-vous, W. ? Je croyais que la somme convenue vous satisfaisait... »

En plus, cette enfoirée essayait de me la jouer à l'envers. Je faillis en lâcher le manche du couteau. Elle le sentit car une crispation parcourut la longueur du pédoncule.

« Racontez-moi pourquoi vous avez fait disparaître le Flugbouzin, dis-je en plaçant autant de dédain que possible dans ma question.

— Mais, commença-t-elle en s'essayant à l'indignation, c'est insensé, je vais... »

J'en profitai pour remonter un peu le piège vers elle, ce qui laissait encore plus de longueur de pédoncule à couper et moins de chance pour elle de le retirer par surprise. Ma supposition était bonne : cet appendice lui était vital. Si j'osais une métaphore osée, je dirais que je la tenais par les couilles.

Comme elle hésitait encore sur la tournure à employer pour la fin de sa

tirade, je lui rappelai sèchement quelques principes essentiels :

Un : je tenais le piège,

Deux : faute d'une conclusion rapide, j'allais fatiguer,

Trois : l'élastique étant vieux et craquelé, d'une manière ou d'une autre, Sa Majesté avait intérêt à satisfaire ma curiosité sous peine de ne plus jamais dormir sur la béquille.

La tension monta d'un cran mais elle ne tenta aucune manœuvre désespérée et je raffermis ma prise sur le manche du tranchoir. Au mitan de ce climax, la rombière lâcha un pet de bûcheron moldave qui manqua de peu de précipiter la circoncision fatale.

Il fallait en finir.

« J'écoute, dis-je. Inutile de me servir un bobard, j'ai compris pour les modifications génétiques. Je veux savoir pourquoi. Et aussi que tu me payes, après tout, j'ai rempli ma part du contrat. »

Alors, elle parla, d'un ton rendu monocorde par le traducteur. La vérité s'avéra en rien différente des basses magouilles terriennes. Comme quoi, la nature humaine n'avait pas de frontière génétique. Les modifications avaient pour but de rapprocher le Flugtruc de la race des limaces, afin qu'il ne serve que leurs intérêts propres. Une faction dissidente des Slugs, que Donatella dirigeait, estimait devoir soumettre le reste des mondes.

J'écoutais mais je sentais confusément que mon intérêt s'émoussait.

Depuis un moment déjà, ses paires d'yeux avaient entamé un ballet lent. Une sorte d'imitation de la parade nuptiale de l'anémone de mer. J'avais mis ça sur le compte de sa perplexité lorsque je perçus les prémices de l'endormissement. La semaine commençait à peser lourd sur mon organisme de grand sportif de l'apéro.

Afin de réduire l'ankylose, je me déplaçai légèrement et empochai le portable pour me permettre de soutenir la main du piège.

Bien entendu, toi, lecteur avisé, tu as déjà compris.

La dernière chose dont je me souviens est l'apparition dans l'encadrement de la porte des trois pieds nickelés ninja. Ils n'étaient que des silhouettes floues, mais je les reconnus sans peine.

Impossible de bouger le petit doigt. Cette salope de Slug' m'avait hypnotisé à mon insu. Ah ! il était frais, le détective de mes fesses ! Puis, ce fut le noir complet pour un temps indéterminé.

Le réveil s'avéra aussi plaisant qu'une giclée de javel dans une Margarita.

Tout d'abord, il y eut des ombres, puis des bruits et enfin des voix. Je me sentais comme une grenouille dans un sèche-linge, avec la tête pleine de plâtre. Cela ne dura cependant pas très longtemps, dans mon estimation.

Ensuite, les événements adoptèrent une tournure résolument désagréable. La première beigne me cueillit juste sous les côtes. La deuxième envoya mon crâne cogner le radiateur contre lequel j'étais présentement menotté.

L'aller-retour suivant me balança la tête de gauche à droite comme une vache qui tente de fixer deux trains qui se croisent.

À la faveur d'un changement de joueur, je risquai un regard sous mes paupières tuméfiées. J'étais toujours chez moi. La Slug' et la rombière avaient disparu et trois types m'entouraient de leurs attentions délicates.

L'un d'eux parla.

En serbe.

Chapitre 31

Natation, leçon 1 : enlevez les chaînes.

Cette brave Donatella m'avait livré aux membres survivants de la bande à Skovacs. Ceux qui ne se trouvaient pas à bord du sous-marin lors du naufrage tragique. Elle n'avait sans doute pas eu beaucoup d'effort de persuasion à déployer. C'était bien joué. Ces brutes n'avaient pas oublié ma responsabilité dans leurs récents déboires.

Pour eux, en mal de chef et désœuvrés, cette vengeance sonnait à la manière d'une récréation bienvenue.

En définitive, la fin s'annonçait aussi sordide qu'une soirée foot avec des vigiles de parking.

Je feignis l'inconscience et calculai que les chances d'atteindre le .45 sous le canapé flirtaient avec le zéro absolu moins le carré de l'hypoténuse. De ce côté-là, aucune aide ne viendrait, pas plus que de la part du voisinage. Personne ne lèverait le petit doigt pour un ex-écrivain fauché qui disposait en outre d'ennemis aussi puissants que les miens.

« Alooors, pitite mierrde, souffla sous mon nez une haleine de rorqual à la vodka, tou vas rijoinrrre li patronski. Lui va aimer beaucoup voir toi, *dourak* ! »

Ça, je n'en doutais pas une seconde. Bien que dans ses derniers instants, il se soit en quelque sorte sacrifié pour moi. Je les entendis discuter dans leur langue. Ils ne semblaient pas s'entendre sur les modalités de ma sortie de scène. Privés de leur réalisateur favori, ces andouilles de yak manquaient d'imagination. La fin du script promettait du lourdingue de compét'.

Quinze minutes environ et quelques baffes plus tard, deux des malabars me saisissaient sous les aisselles pour me traîner dans le couloir. Avec les pieds à vingt centimètres du sol, impossible de jouer la fille de l'air. Tandis qu'ils me transbahutaient, le dernier larron me balançait de grandes claques derrière la tête.

Sympa.

Dans la rue, une grosse Buick nous attendait mais je n'eus pas les honneurs d'une place confortable. J'aspirai une grande bouffée d'air parisien et jetai un œil rapide à la rue déserte que je ne reverrai pas.

Pourtant, il manquait un raffinement slave à cette mise en scène. Celui qui donnait les ordres me gratifia d'un crochet au foie et, pendant que je suffoquais, ses sbires me saucissonnèrent.

« Tou vas crivi pareil que patronski, me grogna l'haleine rorqual/vodka. Glou glou dans grrand trrou avec eau dedans ! »

Tout à ma douleur, je ne remarquai que plus tard qu'ils avaient utilisé une chaîne à maillons carrés. Décidément, ils avaient beaucoup appris du docteur Fu Manchu.

C'est ainsi que vous me trouvâtes au début de ce récit.

La voiture sortit de Paris, conduite par un sagouin agité du champignon. Bien sûr, comme un bonheur ne vient jamais seul, la moindre inégalité du parcours me meurtrissait.

D'après mon estimation, nous roulions depuis une heure sur l'autoroute quand il y eut un arrêt. Puis, ce fut une route de campagne qui continua de me massacrer la couenne. Les ultimes paroles du poète balkanique me revinrent et je compris soudain à quoi il avait fait allusion. Mon sang se glaça, comme on dit chez Gérard de Villiers ou quand on oublie son anorak sur la banquise.

L'affaire de rhum frelaté que j'avais ruinée par mes efforts se situait dans une carrière désaffectée. Au beau milieu de celle-ci se creusait un immense trou d'eau. Plus près du lac que de la flaque, par la taille.

Les enfants perdus de Melchior Skovacs devaient bien rire, à l'avant de la bagnole. Putain, j'avais vraiment foiré. Cerise sur le gâteau : je trahissais non seulement l'humanité mais de surcroît mon meilleur ennemi qui avait eu la faiblesse de compter sur moi au seuil de la mort.

Dire qu'il y en a pour trouver qu'une victoire laisse un goût amer, ils devraient essayer la défaite, pour voir.

Je détectai un changement de régime du moteur et une embardée qui acheva de me ruiner une omoplate. Ensuite, l'enfer commença. L'antichambre de Satan sous la forme d'un chemin défoncé enfilé à soixante à l'heure.

Bim ! dans les côtes,

Crac ! le bassin,

Paf ! la colonne...

Enfin, le moment qu'en dépit de mon calvaire j'aurais bien retardé de quelques décennies arriva. Je fus projeté contre le dos de la banquette arrière avec un bel élan.

Fin du voyage.

Dans une brassée de minutes ce serait le terminus. Rideau, l'artiste. Le grand détective, ex-écrivillon sortait de scène sous les ovations d'une nuée de fans hystériques et de femelles dépoitraillées.

Ben non.

On tritura la serrure du coffre et celui-ci s'ouvrit en grinçant comme s'il allait regretter les bons moments que nous avions partagés. À cet instant, je n'étais pas loin d'être du même avis.

Une poigne de bulldozer me souleva et me balança sur la terre détrempée. J'ai toujours adoré les épilogues pluvieux, quand le héros meurt, la clope au bec, ayant vaillamment combattu un ennemi surnuméraire. Là, je ne savais trop pourquoi, j'aurais préféré ne pas faire partie du script.

Dans les phares de la Buick, je distinguai le rebord du trou.

Les compères rigolaient en fumant. L'un d'eux toussa et je me pris à espérer. Mais non.

Mon rythme cardiaque s'emballa lorsqu'ils écrasèrent leurs mégots. L'hôtesse appelait les derniers passagers, j'embarquais pour mon ultime long courrier.

« Viens piti flic de mi fesses, me dit suavement haleine pourrie en agrippant mes chaînes pour me remettre debout. Ti vas faire li bain da minuit, *tovaritch* crétinski ! »

Les autres se marraient façon vanne de mariage alors qu'il me poussait vers l'abîme.

J'avais la tête vide, l'impression d'assister à la scène depuis l'extérieur de mon corps. Je fis un pas mécanique, puis un autre et je me trouvai soudain là, au bord du trou.

Au fond, je ne voyais qu'un lac noir. La porte du néant.

Je savais que le génie des Carpates savourait ce moment. Derrière, ses acolytes faisaient silence. Ils pensaient sans doute à leur chef défunt. Tenter de leur expliquer n'aboutirait à rien, alors je pris le parti de finir dignement. Je m'étonnai moi-même.

Je levai la tête vers la lune voilée, offris mon visage à la pluie, emplis mes poumons de l'air forestier et fis seul le dernier pas jusqu'au bord.

L'autre grogna une vague appréciation et prit son élan pour me propulser.

Épilogue

Où l'on assiste à cette magie des Athéniens qui s'atteignent.

Alors voilà, tu te prépares, tu te vois mort – tu ES mort – et rien ne se déroule comme prévu. La grande envolée lyrique, sur les ailes de la nuit, plongeant vers l'inconnu éternel...

Tout ça gâché.

Gâché par quoi, au fait ? me dis-je, raide comme un verre de lampe, en attendant la poussée fatale dans mon dos.

Oh, trois fois rien.

Des broutilles assaisonnées de rafales de gros calibre.

Pur réflexe inconscient, dès le premier coup de feu, je me laissai choir sur le côté. Prenant grand soin à ne pas glisser trop loin. À ce stade-là, j'avoue que la perspective d'un trépas accidentel me hérissa au-delà du raisonnable.

Là, je me contorsionnai pour m'éloigner encore du gouffre en priant pour que les tireurs des deux camps ne me choisissent pas pour cible, même par erreur.

À ma droite, les Slaves qui s'étaient jetés derrière la masse de la grosse américaine et, à ma gauche, ceux qui les assaisonnaient. Les tirs venaient de la forêt. Dans l'obscurité, je distinguais les éclairs de départ des coups.

La fusillade roulait, sans faiblir, alors qu'un des hommes de Skovacs gisait déjà devant la voiture. Une à une, les vitres éclataient et la carrosserie rendait un bruit de poinçonnage sous la grêle de plomb.

Ça pétaradait, ricochait et sifflait à qui mieux mieux avec l'entrain d'une salve d'applaudissements à une remise de Légion d'honneur.

Le molosse en chef hurla une insulte et envoya une giclée de son arme, au jugé vers les arbres. La pluie et l'obscurité ne favorisaient pas mes ravisseurs chéris. Ils le savaient et je les vis se concerter accroupis en rechargeant leurs flingues.

Inutile de préciser que je me faisais tout plat. Nul besoin de comprendre leur langue pour imaginer qu'ils allaient se la faire à la Butch Cassidy and the Kid.

D'ailleurs, le second confia son pétard à rorqual/vodka et rampa jusqu'à la porte du conducteur tandis que l'averse de balles se renforçait.

La Saint-Valentin des pue-du-becs avait sonné.

De mon point de vue, cela ressemblait fort à une cause perdue. Les faits

devaient me donner raison car, dès qu'il grimpa à bord, le pare-brise explosa littéralement et je le vis tressauter sous les impacts. Lorsqu'il glissa au sol, sa tête imitait à s'y méprendre le chou-fleur sauce tomate de ma grand-tante. En plus moche, mais sans l'odeur et avec des bouts de dents partout.

Bref.

Inévitablement, le Slave rescapé finit par se retrouver à sec de bastos. Depuis une minute ou deux, il ne répliquait plus que sporadiquement. À l'instant de tenter l'ultime baroud, son regard croisa malencontreusement le mien et mon sang, etc.

Il s'approcha, courbé, et me posa le canon brûlant de son Tokarev au milieu du front. Je serrai les dents, les paupières et d'autres portions de mon anatomie.

FROUTCH !

Avant de rouvrir les yeux, j'eus le temps de me dire que c'était là un drôle de bruit pour une arme de ce calibre. Le mastard me contemplait toujours, une sorte de surprise passait dans son œil unique, vu que l'autre avait disparu avec la partie gauche de son visage. Puis, il s'affaissa et je laissai retomber ma tête dans la boue avec un soupir à fendre des enclumes.

D'abord, le silence recouvrit le champ de bataille, puis un cri jaillit. Celui-là, je l'aurais reconnu entre dix mille.

Daphnée !

Dire que j'éprouvais un mélange de surprise et de soulagement serait très en dessous de la vérité.

Je n'eus pas à attendre plus de cinq secondes avant que déboule toute sa bande d'indépendantistes terriens. Elle marchait en tête, un AK-47 en travers du ventre et le rictus conquérant. Immédiatement ses hommes entreprirent de me détacher et je me retrouvai bientôt dans l'abri relatif de la Buick-passoire.

Pas mécontent de refaire circuler le sang dans mes membres, je reprenais des couleurs en sa compagnie sur la banquette arrière. Avant que je n'ouvre la bouche, un type à grosses lunettes lui passa un ordinateur portable par la vitre explosée.

« Regarde, dit-elle devant ma mine ébahie, tu vas comprendre... »

Elle manipula le clavier et un bourdonnement sourd emplît l'habitacle, couvrant le bruit de la pluie sur le toit. De noir, l'écran devint bleu et une image se forma. Je devais avoir l'air d'un mérou à force d'étonnement, car ce que je découvris me fit ouvrir une bouche encore plus grande.

« Imogena ! »

L'IA se tenait en lévitation, à la manière d'un yogi de manga, une mine renfrognée de première bourre sur son visage d'elfe. Si elle me voyait, elle n'en laissa rien paraître. Daphnée se marrait :

« Cette purge a tenté de nous infiltrer, juste après que tu sortes de l'hosto. Notre informaticien lui a fabriqué une cage électronique sur mesure et on lui a soutiré ses tripes. Elle a tout balancé sous peine de se voir réduite à l'état de PACMAN. Tu sais, la loi galactique, nous... »

Évidemment.

Pour les rebelles, l'affaire offrait l'insigne avantage de ternir l'image de la Terre, histoire de décourager de futures vagues d'immigration extraterrestre.

Sur l'écran, l'IA n'avait pas bougé, mais elle portait désormais la tenue orange tristement célèbre dans les geôles US. Alors que je la fixais, elle leva un doigt qui ne montrait pas la lune. Je rabattis l'écran d'un geste las.

Forte de ces informations, la passionaria avait vendu la combine des Slugs' aux Puudly. Le temps de vomir une bière, la planque de la limace se voyait ravagée et le Flugschmoldu restitué au conseil galactique. Par la même occasion, les Puudly accédaient au statut envié de bienfaiteurs de l'univers dont ils avaient toujours rêvé. Bruce Willis allait en faire une scarlatine.

Tout ça pendant mon voyage dans le coffre des autres enfoirés.

Mais je n'écoutais déjà plus. Une lassitude de la taille d'un silo à béton me tombait sur la calebasse.

Pour moi, retour à la case départ.

Le monde, l'univers et sa sœur pouvaient bien se goberger jusqu'à s'en déboîter les maxillaires, ce n'était pas demain la veille que je péterais dans la soie.

Des mêmes auteurs :



Mission M'Other de Pierre Bordage et Melanÿn, roman

Lia a 15 ans et désormais elle est seule. Arrivée en catastrophe sur Terre après l'incendie du vaisseau où elle vivait avec ses parents, elle découvre que l'humanité a presque disparu. Que s'est-il passé ? Où sont les derniers habitants ? Et est-ce vraiment une bonne idée de partir à leur recherche ? En atterrissant, elle pensait que son voyage se terminait. Il ne fait que commencer.

Imaginé par le grand maître de la science-fiction, Pierre Bordage, et par la talentueuse scénariste de bandes dessinées Melanÿn, *Mission M'Other* est un récit magnifique à la recherche des autres mais aussi de soi-même...

Ouvrage publié sous la direction de Jérôme Vincent.

Actusf

Hélios

45 chemin du Peney 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-36629-946-5 EAN : 9782366299465

- {1} Sous-genre de la science-fiction où deux plus deux ne font pas toujours cinq.
- {2} FBG : Flugmitz Bliatouchni Galamounat. On ne va pas se le coltiner en entier jusqu'au bout, quand même (NDLA).
- {3} Poète serbe (1833-1904).